

345/169

O D

M. DE L

L'ACADEMIE

Avec un Discours
& sur l'Ode

Quatrième Edition

TOME I



APRIL
PARIS chez M. DE LA HARPE
à la Fontaine
de la Harpe & F

O D E S

DE

S. 200^e

M. DE LA MOTTE

DE

L'ACADEMIE FRANCOISE.

Avec un Discours sur la Poësie en général,
& sur l'Ode en particulier.

Quatrième Edition augmentée de plusieurs Ouvrages.

TOME SECOND.



Gaudet

Commissaire

APARIS,

chez GREGOIRE DUPUIS, rue Saint Jacques,
à la Fontaine d'Or.

Avec Approbation & Privilège du Roy. 1714.



L'ACADÉMIE FRANÇOISE
Avec un Dictionnaire sur la Poësie en général
& sur l'Orde en particulier.
Quatrième Edition corrigée & augmentée.
TOME SECOND.



PARIS
chez GRESNIER, Libraire, rue Saint Jacques,
à la Fontaine d'Or.
MDCCLXXII.



REME
A M

L'AC

FRA



Que ne m
Et si ce qu'on
par un de p



REMERCIEMENT
 A MESSIEURS
 DE
 L'ACADEMIE
 FRANCOISE.



ESSIEURS.

Que ne m'est-il permis de recueil-
 lir ici ce qu'on Vous a dit de plus élo-
 quent en de pareilles occasions. Pour-

A ij

4 R E M E R C E E M E N T
quoy faut-il des expressions différentes
pour des sentimens semblables ? Ceux
mêmes que je remercie m'ont enlevé
tout ce que j'aurois dû leur dire.

Tant de grands Hommes ont eu à
s'acquitter du devoir dont je m'acquitte,
qu'il n'y a pas de honte à croire la
matière épuisée : peut-être même y
auroit-il de la justice à dispenser de for-
mais ceux que vous recevrez parmi vous,
d'un hommage tant de fois rendu , &
auquel la reconnoissance la plus ingé-
nieuse ne sçauroit plus donner aucun
air de nouveauté.

Je me trompe , MESSIEURS , mon
insuffisance me rend injuste , maintenez
un usage qui n'humiliera que moi :
j'admirerai avec plaisir dans ceux qui
me suivront , les ressources qui m'ont
manqué.

Je puis du moins vous donner un
garand bien seur de la haute idée que
j'ai de la place où vous m'élevez. C'est
ce désir même d'être reçu parmi Vous ,
si vif en moi dès sa naissance , tout
chimérique que je l'ai crû ; ce désir qui
m'a tenu lieu de génie , qui m'a dicté

tes essais lyriques dont vous avez agréé l'hommage ; & qui sous vos auspices ont trouvé grace devant le public ; ce désir qui, industrieux à se servir lui-même, m'a fait tantôt Orateur & tantôt Poëte pour mériter tous vos lauriers, qui m'a même enhardi plus d'une fois à vous remercier ici d'un suffrage unanime que j'osois regarder alors comme le présage de celui dont je vous rends graces en ce moment ; ce désir enfin qui du moindre de vos Eleves, me fait devenir un de vos Confreres.

Je prononce ce mot avec transport, & j'oublie un moment ce que je suis, pour ne voir que le mérite de ceux à qui vous daignez m'associer.

Quelque naissance, quelque dignité qui distingue la plûpart d'entre Vous, ce n'est point par cet éclat emprunté qu'ils m'ébloüissent ; ils en ont un plus réel & plus indépendant. Qu'on rende ailleurs aux grands emplois & aux grands noms ces hommages extérieurs que l'amour propre, habile à se dédommager, dément quelquefois en secret ; on n'honore ici que les talents &

6 REMERCIEMENT

la vertu; on n'y rend que ces respects sinceres, d'autant plus flatteurs pour ceux qui les reçoivent, qu'ils font le plaisir même de ceux qui les rendent.

Je sens ce plaisir, MESSIEURS, dans toute son étenduë: il n'y en a pas un de Vous, (car j'ai brigué l'honneur de vous approcher & de vous étudier avant le temps,) il n'y en a pas un de Vous en qui je n'aye senti cette superiorité d'esprit, si feure de son empire, mais dont la politesse sçait rendre la domination si douce.

Oui, j'ose le dire, les titres sont ici de trop; le mérite personnel attire à lui toute l'attention. On remarque à peine que Vous réünissez dans votre Corps ce qu'il y a de plus respectable dans les differents Ordres de l'Etat; on songe seulement, & c'est-là votre éloge, que vous y rassemblez le sçavoir, la délicatesse, les talents, le génie, & sur tout la saine critique, plus rare encore que les talents, aussi nécessaire à l'avancement des Lettres, que le génie même.

Mais à ne regarder que vos Ouvra-

ges, MESSIEURS, quelle source d'admiration ! Peut-être en sommes-nous encore trop près pour en juger sagement : on n'est jamais assez touché de ce qu'on voit naître & de ce qu'on possède ; on se familiarise avec le mérite de ses Contemporains ; l'Antiquité seule y met le sceau de la vénération & de l'estime publique. Plaçons donc l'Academie dans son véritable point de vûe , & voyons la , s'il se peut , avec les yeux de la Postérité.

Des Historiens d'une simplicité élégante , d'une précision nette , & d'un ordre intéressant , non-moins habiles à discerner les caracteres , qu'à dévoiler les motifs , & qui par le charme des tours & de l'expression , semblent plutôt renouveler les événements , que les raconter : des Orateurs également heureux à choisir & à placer leurs pensées , qui ne remuent les passions qu'en faveur de la vertu , & dont les beautés sont de tous les lieux & de tous les temps , parce que la raison est universelle , & ne change point ; des Poètes exacts sans être froids , sublimes , mais qu'on en-

8 REMERCIEMENT

tend toujours, souvent audeffus de leurs modeles dans les genres déjà connus, & peut-être inimitables dans ceux qu'ils ont inventez; des Traducteurs ingénieux quoique fidelles, qui tiendront lieu la plûpart des originaux qu'ils ont embellis; des Philosophes enfin & des Theologiens solides, qui ont scû parer les sujets les plus austeres, & qu'on relit encore pour le seul plaisir, quand on croit les avoir assez lûs pour s'instruire. Voilà l'Academie MESSIEURS, telle qu'elle paroîtra au jugement de l'avenir. Les imperfections légers & inséparables de l'humanité, que la jalousie contemporaine grossit & multiplie à nos yeux, disparoîtront alors dans la foule des beautez.

Alors on Vous rendra toute la justice qui vous est dûë; on connoîtra tout ce que Vous avez fait pour notre Langue; ce qu'elle étoit avant Vous, & ce qu'elle est devenuë entre vos mains.

On ne dira plus simplement, comme on l'a dit jusqu'ici, que chaque Langue a ses beautez differentes, & que le génie particulier de la nôtre, est l'ordre, le

neteté & la justesse. Vous le sçavez mieux que moi, MESSIEURS; les Langues n'ont point de génie par elles-mêmes : ce sont les Ecrivains célèbres, qui par l'usage différent qu'ils en font, établissent ces préventions confuses, à qui dans la suite on laisse usurper le nom de principes.

Pourquoi notre Langue n'admet-elle plus ces metaphores audacieuses qui défigurent les objets en voulant les aggrandir? pourquoi retranche-t-elle ces longues comparaisons chargées de circonstances inutiles, qui ne laissent pas discerner les véritables rapports des choses? Pourquoi veut-elle que dans un discours, les pensées naissent les unes des autres, ne forment toutes ensemble qu'un tissu de conséquences? Que par des transitions délicates, on fasse passer l'esprit sans effort & sans précipitation d'un sujet à un autre? Manquons-nous donc d'expressions pour un stile enflé & licentieux? Nous coûteroit-il tant d'arranger nos pensées selon que le hazard nous les présente, sans égard à ces rapports justes, ni à cet ordre naturel que

10 REMERCIEMENT

le raisonnement exige? Non sans doute, & nous n'avions que trop de pente à jouir de ces libertez : mais de sages Ecrivains se sont garantis de la contagion de l'usage; ils ont remonté aux sources du plaisir & de la persuasion, & ils nous ont accoutumés enfin à une raison exacte, dont nous ne sçaurions plus nous passer, mais que par une espece d'ingratitude, nous nommons le génie de notre Langue, pour ne la pas nommer votre ouvrage.

Qu'on voye cependant, qu'elle étoit avant Vous le génie de la Langue Française; elle a aimé l'enflure dans Ronfard, les pointes & la licence dans Theophile, le faste des hyperboles dans les uns, la fausse plaisanterie dans les autres, le désordre presque dans tous: les Auteurs mêmes les plus senez n'avoient pas seuls assez de force, pour secouer avec persévérance le joug du mauvais goût: Il falloit une Compagnie qui par le concours des lumières, établit des principes certains, rendit le goût plus fixe, disciplinât le génie même, & en assujettit les fougues à la raison.

A l'Académie
Voilà la gloire
votre Maître
fruits de ve
que les plus g
à leur goût p
jours par qu
réunis, de des
autres, de
nichis réciproc
res, il ne le f
seul esprit, d
vastes, & les
capable enfin d
& d'en donner
C'est être m
nître dévoué
de ne lui proc
bondance; il v
ton, lui affe
nous, ce con
pris, ce
fait sentir vo
alliance ju
me.
Les grands
principes. S
L'ARMAND II

Voilà la gloire, MESSIEURS, de votre Illustre Fondateur. Il a prévû les fruits de votre établissement ; il a senti que les plus grands génies abandonnez à leur goût particulier s'égareroient toujours par quelque endroit ; mais que réunis, ils seroient les maîtres les uns des autres, & que de tant d'esprits enrichis réciproquement de leurs lumières, il ne se formeroit bien-tôt qu'un seul esprit, dont les vûës seroient plus vastes, & les jugemens plus uniformes, capable enfin d'atteindre à la perfection, & d'en donner des regles.

C'eût été trop peu pour ce sage Ministre dévoué aux interêts de son país, de ne lui procurer que la seureté & l'abondance ; il voulut par vôtre Institution, lui assurer cette politesse des mœurs, ce commerce agréable des esprits, cet amour, ce goût du beau, qui fait sentir tous les autres biens, & qui assaisonne jusques à l'abondance même.

Les grands Hommes ont les mêmes principes. SEGUIER succeda aux vûës d'ARMAND. Il vous consola généreuse-

ment de sa perte, & il soutint l'ouvrage d'un autre, avec autant d'ardeur que si ç'eût été le sien: long-temps votre Confrere, il en étoit devenu encore plus digne d'être votre Protecteur; & ce qui fait votre gloire & la sienne, **LOUIS** lui-même n'a pas dédaigné de lui succéder.

C'est de ce jour, **MESSEURS**, que votre fortune eût tout son éclat; les Muses vinrent s'asseoir au pied du Trône, & le Palais des Rois devint l'azile des Sçavans. Vous ne songeâtes alors qu'à immortaliser votre reconnaissance, & le tribut que vous exigeâtes de vos nouveaux Confreres, fut l'éloge du Prince dont ils alloient partager la protection.

Ainsi par autant de plumes immortelles, furent écrites les Annales de son Règne, monument précieux d'équité, de valeur, de modération, & de confiance, modele dans les divers événements, de cet Héroïsme éclairé, où le Sage seul peut atteindre.

Mais quelque grand que **LOUIS** paroisse à la posterité par ses actions &

par ses vertus , ne craignons point de le dire , il lui sera encore plus cher par la protection qu'il vous a donnée. Tout ce qu'il a fait d'ailleurs , n'alloit qu'à procurer à ses peuples , à ses voisins & à ses ennemis mêmes , un bonheur sujet aux vicissitudes humaines ; Par la protection des Lettres , il s'est rendu à jamais le Bienfaicteur du monde ; il a préparé des plaisirs utiles à l'Avenir le plus reculé , & les ouvrages de notre siècle qui seront alors l'éducation du genre humain , seront mis au rang de ses plus solides bienfaits.

Multipliez donc vos Ouvrages, MESSIEURS, par reconnoissance pour votre auguste Protecteur ; quelque sujet que Vous traitiez , Vous travaillerez toujours pour sa gloire , & l'on ne pourra lire nos Philosophes , nos Historiens , nos Orateurs & nos Poètes , sans benir le nom de l'Auguste qui les a fait naître.

Je brûle déjà de contribuer selon mes forces , aux obligations que lui aura l'Univers : Heureux si mon génie pouvoit croître jusqu'à égaler mon zele !

Je l'échauffe du moins de la plus vive émulation ; je me représente quel étoit l'homme dont je remplis ici la place : j'ai fait plus, MESSIEURS ; pardonnez-moi cette vanité qui ne me sera peut-être pas infructueuse ; j'ai voulu compter tous mes ayeux Académiques : c'est l'illustre Personnage que vous regrettez ; c'est son frere, le grand Corneille ; c'est Maynard dont le nom se soutient encore après celui du grand Corneille : filiation singuliere, dont je ne fais gloire ici, que pour m'engager davantage à ne pas dégénérer

Je trouve dans ce nouvel ordre d'Ancêtres, toutes les prééminences de la Poësie. Maynard partagea les suffrages de son siècle avec les Malherbes & les Racans ; combien lui doit-on de ces vers heureux, qu'on ne peut s'empêcher de retenir, ni se lasser de redire ?

Le grand Corneille est de ces hommes qu'on ne peut plus louer. Pour soutenir l'idée que son nom seul reveille, il faudroit ce génie sublime ; j'ai presque dit cet instinct divin, qui n'a été donné

A l'Acad
qu'à lui, & qui
jamais.

C'est au
grand Hom
d'hui. Je ne
de recevoir
souvent par
l'exemple de
serois tenté
pouvoit être
toute mon
fer.

Né avec un
nouveau égale
& de l'autre Sc
para toujours
Métastases. Cap
na plus d'une
l'homme qui
avouer, ven
couler pour que
nes, des larmes

si n'ont pas en
Mais il s'agit
véritables de
l'honneur & les
même son larcen

qu'à lui, & qui ne l'abandonnoit presque jamais.

C'est au Frere, c'est au Rival de ce grand Homme, que je succede aujourd'hui. Je ne désespere pas, MESSIEURS, de recueillir quelques-uns de ses talens, soutenu par vos leçons, & animé par l'exemple de son digne Neveu, dont je serois tenté de mêler ici l'Eloge, s'il pouvoit être court, & si je ne devois toute mon attention à mon Prédecesseur.

Né avec un goût universel, il connoissoit également les beautés de l'une & de l'autre Scene; la France le comptera toujours entre ses Sophocles & ses Ménandres. Capable du Grand, il mérita plus d'une fois la noble jalousie de son frere qui eut la générosité de la lui avouer; tendre & pathétique, il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes, des larmes que quarante ans de succès n'ont pas encore épuisées.

Mais il sçut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragédie; le badinage & les jeux instructifs du Comique ne lui furent pas moins familiers:

& ce qui le distingue dans les deux genres, c'est qu'il y posséda souverainement le don de l'intrigue, & des situations; peut-être ne connoîtroit-il point de maître au Théâtre, si sa féconde facilité, si la foule de ses grands desseins lui eût laissé le soin scrupuleux du détail.

Combien d'ouvrages cependant devons-nous à cette heureuse fécondité? Ces Traductions, ces remarques sur la Langue, ces Dictionnaires, travaux immenses, qui demandent d'autant plus de courage dans ceux qui les entreprennent, qu'ils ne peuvent s'en promettre un succès bien éclatant, & que le public qui prodigue toujours ses acclamations à l'agréable, jouit d'ordinaire avec indifférence de ce qui n'est qu'utile.

Vous ne me pardonneriez pas, MESSIEURS, de n'envisager mon Prédecesseur que par ses talents, je dois le regarder par ses vertus, l'objet indispensable de mon émulation.

Sage, modeste, attentif au mérite des autres, & charmé de leur succès;
ingénieur

A l'Ac
ingénieur à
concurrents
beautés;
conseils sur
les ouvrages
même des
d'en donner
pas même à ce
jalouse tant
voilà le mod
roit-on que
n'avez enco
exemples?
Je vous ai
que le com
jeu si long-
qu'il de vous
tant que son d
de la vos ex
comme vail
étroit & se
Ce mot m
l'état ou je
que l'âge avo
je l'ai perdu de
malheureuse com
vous en rapp
Tom. I. I.

ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautez ; cherchant de bonne foy des conseils sur ses propres ouvrages, & sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sinceres, sans craindre d'en donner de trop utiles ; ne trouvant pas même à combattre en lui cette basse jalousie tant reprochée aux Auteurs : voila le modele que j'ai à suivre. Croiroit-on que je peins un Poëte, si vous n'aviez encore parmi vous de pareils exemples !

Je vous en atteste, MESSIEURS, vous qui le connoissiez tout entier, & qui avez jöüi si long-temps de son assiduité. Le plaisir de vous entendre l'attiroit ici autant que son devoir : vous l'avez vü fidele à vos exercices, jusques dans une extrême vieillesse, tout infirme qu'il étoit & déjà privé de la lumiere.

Ce mot me fait sentir tout à coup l'état où je suis réduit moi même. Ce que l'âge avoit ravi à mon Prédecesseur, je l'ai perdu dez ma jeunesse ; cette malheureuse conformité que j'ai avec lui, vous en rappellera souvent le sou-

18 REMERCIEM. A L'ACADEM. FRANC.
venir ; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous
faire mieux sentir sa perte.

Il faut l'avouer cependant , cette pri-
vation dont je me plains , ne sera plus
déformais pour moi un prétexte d'igno-
rance. Vous m'avez rendu la vûë , vous
m'avez ouvert tous les livres en m'assoc-
ciant à votre Compagnie. Aurai-je be-
soin de faits ? Je trouverai ici des Sça-
vants à qui il n'en est point échappé.
Me faudra-t-il des préceptes ? je m'a-
dresserai aux Maîtres de l'art. Cher-
cherai-je des exemples ? J'apprendrai
les beautez des Anciens , de la bouche
même de leurs rivaux. J'ai droit enfin
à tout ce que vous sçavez ; & puisque
je puis vous entendre , je n'envie plus
le bonheur de ceux qui peuvent lire.
Jugez , MESSIEURS , de ma recon-
noissance , par l'idée juste & vive que
je me forme de vos bienfaits.





L'INCERTITUDE DE L'AVENIR

Est un bien qui n'est pas assez connu.

DISCOURS.

*Qui a remporté le Prix de l'Academie
des Jeux Floraux de l'année 1708.*

NOUS ignorons l'avenir ; ce n'est pas-là notre misere ; mais nous ne comprenons pas que ce soit un bien de l'ignorer ; & c'est par là que nous sommes à plaindre ; écoutons cependant les murmures de la curiosité humaine , & apprenons d'elle-même sur qui nous devons la confondre.

Il n'est point à son gré de fort plus inquietant que l'incertitude où nous vivons ; nous nous trouvons dans le monde , sans sçavoir la place que nous y devons tenir ; une obscurité impénétrable nous cache les divers succès qui nous y attendent ; au milieu d'une infinité de

de routes , nous ne sçavons par où le Providence doit nous conduire ; le terme même nous est inconnu , incertains à chaque pas que nous faisons , s'il nous en reste encore à faire ; notre sort ne se développe à nos yeux qu'à mesure que nous l'éprouvons: nous vivons pour ainsi dire , de surprise en surprise , & le peu de prudence que peuvent nous donner les événements passez est un garant si infidèle de l'Avenir, que de nouvelles expériences nous apprennent bien-tôt à n'y plus compter.

Ah ! plutôt, poursuit la curiosité irritée encore par les obstacles , plutôt que de nous soumettre à une incertitude si cruelle , renversons , s'il se peut , l'ordre de la nature. Evoquons les manes du fond des tombeaux , & si la mort les a fait entrer dans la confidence des destinées , qu'ils entrahissent pour nous les secrets qui nous interessent ; forçons les Dieux mêmes à descendre dans leurs Temples , & à y subir les questions des hommes. Que les entrailles des victimes suppléent , s'il le faut , au silence des Dieux. Apprenons à lire dans les Astres

les événements dont ils sont la cause : Il n'y a rien enfin dans l'Univers qui ne puisse nous servir de présage ; tous les Estres ont une liaison nécessaire entr'eux, & l'événement qui nous regarde le moins, entraîne avec lui tous ceux qui ne regardent que nous ; tous le secret est d'en connoître la dépendance. C'est ainsi du moins que raisonnoient la plupart des payens ; & la superstition, sous une autre face, s'est encore fait de nouveaux esclaves, au milieu même du christianisme.

Voilà donc les plaintes & les ressources de la curiosité humaine. Injustes plaintes ! Nous reprochons à la nature ce qui devoit lui attirer notre reconnoissance, Vaines ressources ! Nous prenons notre crédulité pour des lumieres.

Scache cependant, homme insensé, que ton plus grand bonheur est ton ignorance, & que le souverain Estre n'a pû compenser mieux les malheurs de ta condition, que par l'incertitude qu'il t'en laisse.

Que les premiers Poètes, disons les premiers Philosophes, ont bien connu

l'état de l'homme ! Ils ont fait sortir tous les maux de la boîte de Pandore ; l'Univers en fut inondé ; mais l'esperance en sortit avec eux pour en être le remede , & comme si nous avions encore trop de ce bien , il ne tient pas à nous que la connoissance de l'avenir ne nous l'enleve.

On peut se faire deux idées de la connoissance de l'avenir ; par l'une , entendre la prévoyance de certains événements soumis à la prudence humaine , & qui peuvent être ou ne pas être , selon qu'elle les favorise ou qu'elle s'y oppose ; par l'autre , la connoissance des événements immuables , & enchaînez nécessairement entr'eux par un decret éternel. Selon la premiere idée on pourroit croire que la connoissance de l'avenir seroit un bien ; mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit ici. Nous ne parlons qu'à ceux qui voudroient seulement connoître l'ordre établi , sans prétendre qu'il dépendît d'eux de le changer.

Selon cette idée , que voulez-vous donc sçavoir , hommes impatiens ? La

D
 plats que vous
 monde : Si vous
 appui, riches
 tres ou dans
 que vous y
 tagueur de lig
 res et vous m
 douque dans
 que vous craig
 prévoit qu'à
 Demandez
 ne s le plus
 leur vie leur
 Celui de la
 Plus heur
 qu leurs succès
 la puissance le
 gation s acco
 sans répétit
 pourrions,
 leur maquis
 leur vanité se
 tout surpris d
 Mais suppo
 xi-bas des biens
 tance ne déman
 imagination

place que vous devez occuper dans le monde ? Si vous y serez puissans ou sans appui, riches ou dans l'indigence, Illustres ou dans le mépris ? en quelque état que vous y deviez être, il vous est avantageux de l'ignorer. Ces biens imaginaires où vous aspirez ne seront jamais si doux que dans la recherche, & ces maux que vous craignez seroient aussi durs à prévoir qu'à souffrir.

Demandez aux hommes que la fortune a le plus favorisez, quel temps de leur vie leur a paru le plus agreable ? Celui de la recherche & des soins.

Plus heureux par leurs desseins que par leurs succès, l'espérance les flattoit, la jouissance les a dégoûtez. Notre imagination s'accomode à nos desirs ; elle nous représente les objets que nous poursuivons, avec toute la solidité qui leur manque ; à peine les possédons-nous ; leur vanité se fait sentir, & nous sommes tout surpris d'être détrompez.

Mais supposons un moment qu'il soit ici-bas des biens réels, & dont la jouissance ne démente point les idées que notre imagination s'en forme ; on pense

qu'alors ce seroit un avantage à l'homme de les prévoir. En vain le premier mouvement le décide ainsi ; la reflexion détruit bien-tôt ce jugement précipité. Tout l'espace de temps qui nous separeroit d'un bien qui nous seroit destiné, nous deviendroit insupportable ; jugeons-en par l'impatience où nous nous surpréons à tous les momens : Si notre foible prudence nous découvre dans l'avenir quelque plaisir, quelque honneur important qui nous attende, malgré tout l'attachement que nous avons à la vie, quelque preuve que nous ayons de sa brieveté, nous retrancherions avec joye du nombre de nos jours cet intervalle incommode qui retarde notre bonheur. Prenons-y garde, cet état tout violent qu'il est, est notre état ordinaire : toujours mécontents du présent, nous imaginons loin de nous quelques circonstances agréables, où nous voudrions être transportez, aux dépens des années qui nous en séparent : D'impatience en impatience, si le Ciel nous exauçoit, nous réduirions notre vie à bien peu de jours.

Que seroit-ce au contraire, si une lu-

D
 mise impré
 coup les mal
 vez. Quel
 part des hom
 pérances con
 tions opor
 reven
 jure à souffr
 roer, les inf
 nos amis, les
 leurs aigres
 une courte vie
 pourroit en
 sans de l'esp
 nese. Surtout
 met chacun d
 une illusion na
 toujours com
 vendons. no
 rassemblent
 soit sentit
 fer entrevoir
 ter ?
 Quelle paix
 et mille de ce
 l'apparition
 gueur dans

miere imprévûë nous dévoiloit tout-à-coup les malheurs qui nous sont réservés ? Quel terrible spectacle pour la plupart des hommes ! Nos plus cheres espérances confonduës , les contradictions opiniâtres de nos concurrents , les revers humiliants de la fortune , des injures à souffrir , des mépris amers à dévorer , les infidelitez , les trahisons de nos amis , les maladies enfin & les douleurs aiguës semées de toutes parts dans une courte vie ; quelle ame assez stoïque pourroit envisager un sort semblable fans désespoir ? à peine toute notre fermeté suffit-elle à soutenir successivement chacun de ces maux , quoique par une illusion naturelle nous le regardions toujours comme le dernier ; que deviendrions-nous , si la prévoyance les rassemblant en un point , nous les faisoit sentir tous à la fois , sans nous laisser entrevoir aucun moyen de les éviter ?

Quelle paix pourroit subsister encore au milieu de ces images ? Les grands s'applaudiroient-ils un moment d'une grandeur dont ils verroient la ruine si

prochaine ? Les riches jouïroient-ils de ces biens dont ils verroient la fortune toute prête à les dépoüiller ? Tendres amis, goûteriez-vous les charmes d'un commerce que la perfidie devoit bientôt rompre ? Vous enfin à qui la jeunesse & la santé offrent à l'envi de nouveaux plaisirs, n'y sentiriez-vous pas d'avance les douleurs que vous sçauriez devoir en être le fruit ?

Mais enfin, s'il faut ignorer les diverses circonstances de notre vie, au moins voudrions-nous en voir le terme. C'est sur ce point que la curiosité de l'homme est la plus vive, & en même temps la plus déraisonnable.

La vie n'est déjà que trop courte ; combien la vûe du terme l'abregeroit-elle davantage ? Notre amour naturel pour notre conservation nous fixeroit avec horreur à cet instant qui doit nous détruire ; au lieu que la nature en nous le cachant, laisse un grand espace à notre espérance, & nous épargne un spectacle qui répandroit la frayeur sur toute notre vie, spectacle d'autant plus cruel, que nous ne pourrions nous y

D
accoutumer,
Connôiss
de cette heu
en quelque
mes. Comb
jeune & de
Il n'arriver
ils sçavoient
désespoir pou
reçu la vie
de la perdre
attendre à l'
reusement po
erreur qu'
qui la vieilles
s, ne sçavon
d'arriver
sont de dur
qu'on s'accom
veaux, le m
mis l'accom
jeter rompre
félicité, null
nature.
Et qui ne v
tout tomber
par ! Chacun

accoutumer, ni nous en distraire.

Connoissons enfin tous les avantages de cette heureuse incertitude : elle égale en quelque sorte la vie de tous les hommes. Combien sont enlevés dès leur jeunesse ou dans la vigueur de leur âge ? Ils mourroient mille fois avant le terme, s'ils sçavoient leur fin si prochaine ; quel désespoir pour eux de n'avoir presque reçu la vie, que pour sentir l'horreur de la perdre ; mais ils espèrent tous atteindre à l'âge le plus reculé, & heureusement pour eux, ils ne perdent leur erreur qu'avec la vie ; ceux même de qui la vieillesse est une espece de prodige, ne sçauroient encore discerner leur dernier moment. Où est celui que la mort ne surprend pas dans des projets, qui en auroient encore enfanté de nouveaux, si un plus long âge avoit permis l'accomplissement de ceux qu'elle interrompt ? Illusion nécessaire à notre félicité, aussi bien qu'aux desseins de la nature.

Eh ! qui ne voit que sans cette illusion tout tomberoit aussi-tôt dans la langueur ? Chacun renfermeroit dans l'es-

pace de sa vie , s'il lui étoit connu , ses projets & ses espérances ; nous ne jetterions plus les fondemens de la félicité de nos successeurs ; nous nous épargnerions mille travaux qui ne doivent être utiles qu'à notre postérité ; mais où nous enhardit l'espérance d'en jouir nous mêmes.

Le désir même de se perpetuer dans la memoire des hommes , ce mobile ordinaire des grands desseins , perdrait presque toute sa force , à l'aspect douloureux d'une mort fixe & inévitable ; le monde enfin demeureroit dans une éternelle enfance & la nature qui a voulu que tout s'y perfectionnât , n'a pû mieux encourager les hommes à concourir à son dessein , que par cette incertitude qui étend toûjours leurs projets bien au delà de leur vie.

Loin donc une curiosité si contraire à nos interêts ; réjouissons-nous de n'avoir pû trouver que des ressources frivoles pour la satisfaire , & sans rien négliger de ce que peut la prudence pour nous préparer des événemens heureux , tenons-nous prêts également aux revers

& aux succès, sans inquiétude & sans impatience.

Eh ! que nous importent après tout , des événements passagers ; puisqu'il est un avenir plus durable que nous nous faisons à nous-mêmes par le bon ou le mauvais usage de notre raison. Pour la vie présente encore une fois, tenons-nous-en au seul oracle infaillible : chaque * jour a assez de son mal. Nous sommes trop foibles pour soutenir la vûe de notre avenir : & la Providence a dû nous l'épargner.

*Sufficit
diei malitia
sua.*





DISCOURS

SUR LE MESME SUJET.

LA Nature nous a accordé si peu de biens qu'on ne sçauroit trop s'appliquer à n'en rien perdre, & toute la Philosophie de l'homme devroit consister à étudier les avantages de sa condition, pour en jouir avec reconnoissance.

Bien éloignez cependant de perfectionner notre goût sur le peu de biens qui nous sont échus, nous nous en faisons quelquefois des maux, nous nous plaignons des choses mêmes dont nous devrions sçavoir gré à la nature : ingrats & insensés que nous sommes, nous la querellons de ses bienfaits.

Telle est l'incertitude de l'avenir, c'est un bien si important que presque tous les autres en dépendent; mais en même temps si peu connu, que la plûpart des hommes courent au devant de tout ce qui pourroit les en priver.

Di
 Je laille de co
 ternité. C'est a
 gile nous fr
 nade de ce red
 la présumptio
 moins le dicit
 borne au cour
 rend grâces à la
 avoit caché les
 Peut mettr
 son jour, voye
 naturel, de jou
 fin l'avenir; in
 un état opposé
 d'eût tous les év
 être que certe
 des biens d'un
 qu'il ne fera pa
 res des comiq
 assez vain.
 Que l'ho
 ou qu'il jouisse
 rance le transp
 ne, & lui fait es
 res ou l'accroiss
 bien frivole en ap
 d'une fondem

Je laisse de ce sujet ce qui regarde l'éternité. C'est aux Ministres de l'Evangile à nous faire voir comment l'incertitude de ce redoutable avenir, prévient la présomption des uns, & diffère au moins le désespoir des autres. Je me borne au cours de la vie présente, & je rends graces à la Providence de nous en avoir caché les circonstances & la fin.

Pour mettre cet avantage dans tout son jour, voyons l'homme dans son état naturel, & jouissant de son incertitude sur l'avenir; imaginons-le ensuite dans un état opposé, & embrassant d'un coup d'œil tous les événemens de sa vie: peut-être que cette comparaison nous tiendra lieu d'un raisonnement exact, & qu'il ne sera pas même besoin d'en tirer des conséquences qui se seront fait assez sentir.

Que l'homme souffre quelque mal, ou qu'il jouisse de quelque bien, l'espérance le transporte toujours dans l'avenir, & lui fait envisager la fin de ses peines ou l'accroissement de son bonheur; bien frivole en apparence, puisqu'il n'a d'autre fondement que notre imagina-

tion , mais solide en effet , puisqu'il nous flatte ; ce que ne font pas la plûpart des biens que nous regardons comme les plus réels.

Le malheureux prend des mesures pour vaincre sa misere , il jouit en quelque sorte du succès qu'il attend tout incertain qu'il est. L'ame portée d'elle-même à rejeter les sentimens qui l'incommodent , se fait une situation plus tranquille par l'idée du soulagement qu'elle espere ; si le mal commence elle se flatte qu'il ne durera pas long-temps ; s'il a déjà duré , elle s'en fait une nouvelle raison de le croire bien-tôt à son terme ; dût-il même ne point finir , l'espérance aussi opiniâtre que lui , l'accompagne toujours & le tempere.

Mais si les nuages se dissipent , & qu'enfin un jour serein nous luisse , non contents du bien présent , nous y joignons tous ceux qui pourroient le suivre , notre cœur trop vaste pour un bien particulier promene avidement ses desirs sur tous les autres , & par l'espérance , il se fait lui-même une fortune à son gré.

L'ambitieux

D
L'ambitieux
point d'honneur
dres peut-être
peine à un ra
son imaginat
vé. Les exem
pour appren
rains: le che
des sont gran
la Fortune n'a
n'applaita p
scat il en fin
de ces caprice
quelques un
vant
Chacun s'abo
même cette q
s'en autorise a
point mettre d
ces
Ce levon
le plus heur
ment que les
river, il se cro
leur de ces plain
certitude de l'a
le plus vite
Tom. I. I.

L'ambitieux par exemple ne voit point d'honneur où il ne puisse atteindre; peut-être ne parviendra-t-il qu'à peine à un rang médiocre; n'importe, son imagination usurpe déjà le plus élevé, les exemples ne lui manquent pas pour appuyer ses idées les plus téméraires: le chemin est long, les obstacles sont grands; mais que sçait-il si la Fortune n'abrégera pas le chemin, n'applanira pas les difficultez? que sçait-il enfin s'il n'en éprouvera pas un de ces caprices heureux, qui étonnent quelquefois jusqu'à ceux qui les éprouvent.

Chacun selon son goût se fait à soi-même cette question séduisante, & on s'en autorise assez d'ordinaire pour ne point mettre de bornes à ses espérances.

Ce seroit peu pour l'homme même le plus heureux de n'attendre précisément que les biens qui lui doivent arriver, il se trouveroit à l'étroit, au milieu de ces plaisirs désignez; mais l'incertitude de l'avenir lui ouvre un champ plus vaste, & le fait jouir, pour

ainfi dire , de tout ce qu'il croit possible.

Tout cela est vrai , dira-t-on peut-être , pour un certain genre d'hommes ; on avouë que les esprits portez à l'espérance gagnent sans doute à l'incertitude de l'avenir ; mais on prétend encore que c'est un mal pour ceux à qui la crainte est plus naturelle.

Eclairciffons les choses. Il y a des hommes timides par rapport à d'autres hommes ; mais il n'y en a point à qui la crainte soit aussi naturelle que l'espérance.

Le fond de notre Estre , est l'amour du plaisir , il n'y a que le sentiment ou l'espérance de ce plaisir qui nous rende la vie précieuse ou supportable. Non , quoi qu'ait pû dire la subtilité humaine , (car y a-t-il rien de si faux qui n'ait été pensé) nous ne sçaurions arrêter en nous ce mouvement invincible vers le plaisir , & nous ne balancerions pas un moment s'il falloit opter pour toujours entre le néant & la douleur. La meilleure preuve que tous les hommes esperent , c'est qu'ils souffrent la vie ;

D
celui en qui l'e
instant , attend
lui-même ;
rare qu'elle est
preuve de la
Je conçois
mes timides
venir mais qu'à
nature n'est en
moins vive , qu
d'autant plus
moins attend
sentiment des
bien languissan
legere , en co
pourroit faire
te plus éclairc
Imaginons n
que la Nature
gentie , & à
son avenir
une longue in
plupart de ses
es événemens
de ces différens
pendra le deslus
de la , ceux

celui en qui l'espérance s'éteindroit un instant, attenteroit en cet instant sur lui-même ; mais cette exception est si rare qu'elle est elle-même une nouvelle preuve de la regle.

Je conviens donc qu'il y a des hommes timides en un sens ; mais il faut convenir aussi qu'à parler exactement, cette timidité n'est en effet qu'une espérance moins vive, qui rend peut-être les biens d'autant plus agréables qu'on les a le moins attendus, & qui ne laisse au presentiment des maux qu'une impression bien languissante, du moins infiniment légère, en comparaison de celle que pourroit faire sur notre ame une crainte plus éclairée.

Imaginons nous à présent un homme que la Nature excepteroit de la regle générale, & à qui elle dévoilerait tout son avenir : Je suppose qu'il y voye une longue suite de succès, & que la plûpart de ses jours soient marquez par des événemens agréables ; quelqu'un de ces differens biens qui l'attendent, prendra le dessus dans son imagination, & de-là, ceux qu'il regarde comme

les moindres, ne feront plus d'impression sur son ame. L'impatience lui présentera toujours ce point de sa vie où il imagine son véritable bonheur, l'ennuy se saisira de tout le temps qui le précède, & le dégoût ou le désespoir de tout celui qui doit le suivre.

Que si quelque grand malheur se trouve mêlé à sa Fortune, c'est ce malheur qui devient l'idée dominante; plus de biens qu'elle n'efface, plus de plaisirs qu'elle n'empoisonne; ce malheur n'eût été que d'un instant pour qui l'auroit ignoré, mais la prévoyance lui donne une nouvelle étendue, & il remplira tout l'intervalle du moment où on l'a prévu, jusqu'à celui où on doit l'éprouver.

Il me semble voir ce malheureux qui le Sceptre à la main, & au milieu d'une Cour attentive à lui plaire, ne peut se cacher le glaive qu'on a suspendu sur sa tête; les honneurs qu'on lui rend ne flattent point son orgueil, les plaisirs qu'on lui présente ne sçauroient partager ses sens effrayez, il pâlit, il frissonne, il sent à tous les momens le

DIS
 coup qui le me
 ter à son sup
 ce coup cour
 Et ne croy
 te d'un grand
 maux suppo
 tiene d'un g
 moindres biens
 in des biens
 plaisirs que pe
 la terre ne s
 ombre de bon
 re l'ame, ils y
 insupportable de
 d'un bien part
 rompre.
 La douleur
 qui réelle ici
 coup son ent
 soit vive et
 tion, & nou
 ayons au mon
 plupart de m
 se erret noire
 in.
 Ainsi un hom
 laissez tous les

coup qui le menace : voulez-vous ajouter à son supplice ? faites-lui regarder ce coup comme inévitable.

Et ne croyons pas encore que la crainte d'un grand mal rendît les moindres maux supportables , comme l'impatience d'un grand bien rendroit les moindres biens insipides , il n'en est pas ici des biens comme des maux ; les plaisirs que peut goûter l'homme sur la terre ne sont tout au plus qu'une ombre de bonheur , qui à peine effleure l'ame , ils y laissent toujourns un fond inépuisable de désirs , que la jouissance d'un bien particulier ne sçauroit interrompre.

La douleur au contraire beaucoup plus réelle ici que le plaisir , nous occupe tout entiers , pour peu qu'elle soit vive ; elle enleve toute notre attention , & nous fixe malgré que nous en ayons au moment présent , au lieu que la plûpart de nos délices laissent encore errer notre imagination dans l'avenir.

Ainsi un homme prévenu de son sort, sentiroit tous ses maux les uns après

les autres, sans que la prévoyance diminuât rien de leur activité ; seulement l'attente des plus grands viendrait encore aigrir les moindres, & la comparaison désespérante d'une douleur qu'on souffrirait, avec des maux encore plus vifs qui devoient la suivre, mettroit l'ame dans une situation si cruelle qu'on ne sçauroit même l'imaginer sans frayer.

Remercions donc la Nature de nous avoir caché ce qu'elle nous réserve, elle nous a donné par l'espérance le moyen de goûter jusqu'aux biens qu'elle nous refuse, & celui de tempérer les plus grands maux qu'elle peut nous faire ; du moins ne les souffrons-nous que quand ils arrivent, elle a pour nous cette pitié que les Juges ont pour les criminels, à qui ils ne font prononcer leur sentence qu'au moment qu'elle doit s'exécuter.

Ici se présente l'objet important pour l'homme, la mort. La Nature prudente nous en a caché l'instant, & cette incertitude devient pour nous une espèce d'immortalité.

Quoique nous voyions bien en général que nous devons mourir, & que les exemples journaliers & universels en soient une preuve suffisante, nous ne sçaurions cependant appliquer cette fatalité à aucun instant de l'avenir; à mesure que nous avançons dans notre carrière, il semble qu'elle s'étende sous nos pas, & que le terme se recule de nos yeux; la mort nous surprend toujours dans l'espérance, & ce n'est point un paradoxe, nous ne voyons pas la fin de nos jours dans l'instant même qu'ils vont finir.

Quelques biens cependant que nous apporte avec elle l'incertitude de l'avenir, nous connoissons si peu nos avantages qu'il ne tient pas à nous qu'ils ne nous échapent.

Notre imprudente curiosité s'est efforcée de tout temps de dévoiler l'avenir; combien a-t-elle enfanté de sciences frivoles, qui n'avoient d'autre appui que notre crédulité & notre ignorance? folie d'autant plus honteuse que nous nous y sommes livrez contre nos propres intérêts!

Il n'y a point de Peuple qui n'ait eu son genre de divination. Les uns cherchoient la destinée des Empires dans les entrailles des animaux, & peut-être le sang des victimes tout impuissant qu'il est de lui-même, étoit parvenu par la superstition à faire en effet le sort des états, par la terreur ou la confiance qu'il inspiroit aux esprits crédules.

Les autres attribuoient au hazard des Songes, une infaillibilité que la prudence ne pouvoit démentir ; on les regardoit comme les fideles interpretes des Dieux, & une seule circonstance conforme à leur témoignage, leur donnoit plus de crédit que mille expériences contraires ne leur en pouvoient ôter.

Chaque Nation selon ses caprices a prétendu forcer la Providence à se déceler, par mille cérémonies mystérieuses, qui n'avoient rien d'imposant que leur bizarrerie & leur ridicule ; les plus petites choses entraînoient les plus importantes, un oiseau vû à droite, ou à gauche, décidoit du succès d'une entreprise, & il n'arrive rien de si indiffé-

D
ren dans le
orale pour
Ceux me
fon de ces
d'autres en
qu'ils ont
pir d'un m
fais qu'en la
relle, & que
ne à changer
On s'est
corps qui par
recevoient au
bonzez nous
nous environ
pécendons de
y peuvent ag
raport avec
approposées
distanse. V
l'imaginatio
impôlé, il no
destin fut écrit
& que tout l'U
ne fortune.
Ce qu'il y a d'
gais grâces se

rent dans le monde, qui n'ait été un oracle pour quelques superstitieux.

Ceux mêmes qui ont reconnu l'illusion de ces présages, en ont substitué d'autres encore plus ridicules à ceux qu'ils ont rejettez ; il semble que l'esprit humain ne puisse se défaire d'une folie qu'en la remplaçant par une nouvelle, & que toute sa perfection se borne à changer seulement d'erreurs.

On s'est imaginé que ces grands corps qui paroissent rouler sur nos têtes exerçoient un empire absolu sur les volontez ; nous ignorons comment l'air qui nous environne agit sur nous, & nous prétendons deviner comment les astres y peuvent agir, eux qui n'ont d'autre rapport avec nous que de pouvoir être apperçus sous différens aspects, & à une distance si prodigieuse qu'elle effraye l'imagination. Leur clarté seule nous a imposé, il nous a paru beau que notre destin fut écrit en caracteres si brillants, & que tout l'Univers fût occupé à notre fortune.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de grands génies se soient déclarez pour

ces chimeres ; mais les plus grands hommes demeurent toujours enfans par quelque endroit.

Ce seroit mal connoître l'esprit humain que de chercher des vrai-semblances pour le tromper ; l'absurde est souvent plus propre à attirer son respect. Inventez au hazard une science de prédire , vous aurez bien-tôt des Sectateurs ; l'incertitude de l'Avenir nous incommode , & nous voulons la vaincre à quelque prix que ce puisse être. Malheureux , de faire tous nos efforts pour nous priver d'un si grand bien , heureux cependant malgré nous , de n'en pouvoir faire que d'inutiles !



RE

RE

A la onzième
seur De

EN partant
des, dans

de, j'ai dit

proprement q

l'ère épique

les les perlon

beu qu'on int

filon le com

re, l'ouren

des graces q

etat.

J'ai cité de

l'écès que les

ont évan, le

les Racine ma

Thurme.



R É P O N S E

A la onzième Reflexion de Monsieur Despreaux sur Longin.

EN parlant des expressions audacieuses , dans mon Discours sur l'Ode , j'ai dit qu'elles ne convenoient proprement qu'au Poète lyrique & au Poète épique , quand il ne fait pas parler ses personnages ; & j'ai crû que dez qu'on introduisoit des Acteurs , il falloit se contenter du langage ordinaire , soutenu seulement de l'élégance & des graces que pouvoit comporter leur état.

J'ai cité de plus , pour exemple de l'excès que les Auteurs de Théâtre doivent éviter , le Vers célèbre que Monsieur Racine met dans la bouche de Théramene.

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Monsieur Despreaux, digne ami de Monsieur Racine, lui a fait l'honneur de le deffendre, en me faisant celui de combattre mon sentiment, qu'il eût pû juger sans conséquence, s'il m'avoit traité à la rigueur.

Il employe sa onzième reflexion sur Longin, à vouloir démontrer que le Vers en question n'est point excessif. Je ferois gloire de me rendre, s'il m'avoit convaincu; mais comme les esprits superieurs, quelque chose qu'ils avancent, prétendent payer de raison, & non pas d'autorité, je fais la justice à monsieur Despreaux de penser que s'il vivoit encore, il trouveroit fort bon que je défendisse mon opinion, d'eût-elle se trouver la meilleure.

Je me justifierai donc le mieux qu'il me sera possible, & pour le faire avec tout le respect que je dois à la mémoire de Monsieur Despreaux, je suppose que je lui parle à lui même, comme j'y aurois été obligé, un jour qu'il m'alloit communiquer sa Reflexion, si quel-

A M.
ques vint
empêché.
Ce que
pour lui, c
noiroit m'a
cette occas
le peur, à
qui n'est
sa la préten
J'aurois pe
les dans les
tres. Ce n'est
raisonne; on
les ruelles
par les impes
pendre le frui
mes s'avilisse
n'entraînent
que dans ce ge
nouveau que
Je suppose
preaux me
jusqu'au bou
comme l'inter
ne deffendre
non amon
sire, je m'im

ques visites imprévûes ne l'en avoient empêché.

Ce que la haute estime que j'avois pour lui, ce que l'amitié dont il m'honoroit m'auroient inspiré d'égards en cette occasion, je vais le joindre, s'il se peut, à l'exactitude & à la fermeté qui m'eussent manqué sur le champ & en sa présence.

J'aurois peine à trouver des modèles dans les disputes des Gens de Lettres. Ce n'est guere l'honnesteté qui les affaïsonne; on attaque d'ordinaire par les railleries, & l'on se défend souvent par les injures: ainsi les manieres font perdre le fruit des choses, & les Auteurs s'avilissent eux-mêmes, plus qu'ils n'instruisent les autres. Quelle honte que dans ce genre d'écrire, ce soit être nouveau que d'être raisonnable!

Je suppose donc que Monsieur Despreaux me lit sa Reflexion: je l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre, & comme l'interêt de me corriger ou de me deffendre, auroit alors redoublé mon attention, & soutenu ma mémoire, je m'imagine qu'après la pré-

miere lecture, j'aurois été en état de lui répondre à peu près en ces termes :

Il me semble Monsieur, que la première raison que vous alleguez contre moi, est la plus propre à justifier mon sentiment. Vous dites que les expressions audacieuses qui seroient reçues dans la prose, à l'aide de quelque adoucissement, peuvent & doivent s'emploier en Vers, sans correctif; parce que la Poësie porte son excuse avec elle. J'en conviens, Monsieur; mais vous en concluez aussi-tôt que le Vers en question est hors de censure, parce que la même expression que Thérámene employe, sans correctif, seroit fort bonne en Prose avec quelque adoucissement. J'accepte de bon cœur cette manière de vérifier la convenance d'une audace poétique; & il me semble qu'elle met Thérámene tout-à-fait dans son tort; car s'il parloit en prose, & qu'il dît à Thésée en parlant du monstre :

Le flot qui l'apporta recule, pour ainsi dire, épouvanté.

ne sentiroit-on pas dans ce discours,

une affectation d'Orateur, incompatible avec le sentiment profond de douleur dont il doit être pénétré ? Je ne sçais si je me trompe ; mais je sens vivement que ce *pour ainsi dire*, met dans tout son jour le défaut que la hardiesse brusque de la Poësie ne laissoit pas si bien appercevoir.

Vous ajoutez avec Longin que le meilleur remede à ces figures audacieuses, c'est de ne les employer qu'à propos & dans les grandes occasions. Monsieur Racine, dites-vous, a donc entierement causé gagnée : car quel plus grand événement que l'arrivée de ce monstre effroyable envoyé par Neptune contre Hyppolite ? Je l'avouë, Monsieur, la circonstance est grande, & si elle étoit unique, s'il ne s'agissoit que de la peindre, je ne trouverois pas que Monsieur Racine eût employé des couleurs trop fortes : mais la mort d'Hyppolite ayant été causée par l'arrivée du monstre, cette mort devient le seul événement important pour Théræmene qui le raconte, & pour Thésée qui l'entend : c'est sans comparaison, l'idée

la plus intéressante pour le Gouverneur & pour le Pere; & je ne conçois pas qu'elle pût laisser à l'un de l'attention de reste pour la description du monstre, & de la curiosité à l'autre pour l'entendre. Ainsi, Monsieur, en m'en tenant au mot décisif de Longin, qui veut qu'on n'employe ces figures audacieuses qu'à propos, je ne crois pas encore que Monsieur Racine fut dans le cas de les pouvoir prêter à Thérámene.

Vous faites valoir contre moi les acclamations que le Vers dont il s'agit, a toujours attirées dans les représentations de Phédre; car selon vous & Longin, rien ne prouve mieux la sublime beauté d'une expression que ce concours de suffrages, lors, dit Longin, qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordants d'ailleurs, est une marque certaine & indubitable, qu'il y

a là du merveilleux & du grand.

Permettez-moi de vous dire d'abord, Monsieur, qu'à prendre la supposition de Longin à la lettre, elle est presque impossible, & qu'on ne trouveroit guerre de Sublime par cette voye; la différence d'âge, d'humeur, & de profession, empêchera toujours que les hommes ne soient également frappez des mêmes choses. Tout ce qui peut arriver, c'est que le plus grand nombre soit frappé vivement, & que l'impresion du plaisir se répande comme par contagion sur le reste, avec plus ou moins de vivacité: encore y a-t-il toujours des rebelles, & quelquefois judicieux, qui résistent à l'approbation générale.

Mais, Monsieur, je ne prétends point chicaner; je m'en tiens à l'expérience pour faire voir que les acclamations du Théâtre sont souvent fautives, & sujettes à de honteux retours. Rappelez, je vous prie, ces Vers fameux du Cid.

pleurez pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau;

*La moitié de ma vie a mis l'autre au
tombeau.*

*Et m'oblige à vanger après ce coup fu-
reste,*

*Celle que je n'ai plus sur celle qui me
reste.*

Vous ne sçauriez douter du plaisir que ces Vers ont fait ; & cependant ne seriez-vous pas le premier à défilier les yeux du public , s'ils ne s'étoient déjà ouverts , sur la mauvaise subtilité de ces expressions. Je comprends pourtant ce qui charmoit dans ces Vers : la situation de Chimene , aussi cruelle que singuliere , touchoit sans doute le cœur ; le brillant de l'antithese ébloüissoit l'imagination ; ajoutez à cela le goût regnant des pointes ; on n'avoit garde de regretter le naturel qui manque en cet endroit. Mais , me direz-vous , on en est revenu. Je n'en veux pas davantage , Monsieur ; les acclamations ne prouvent donc pas , absolument , & elles ne sçauroient prescrire contre la Raison.

J'oserai vous dire de plus , qu'on est aussi désabusé de l'expression de Monsieur Racine , & je n'ai presque trouvé

personne qui ne convint qu'elle est excessive dans le personnage, quoiqu'elle fut fort belle à ne regarder que le Poëte. C'auroit été dommage en cet endroit, de ne pouvoir m'armer d'une autorité que j'ai recueillie depuis, à une séance de l'Academie, où tout ce qui se trouva d'Académiciens me confirma dans mon sentiment.

Monsieur Despreaux n'auroit pu moins faire en ce cas que de trouver la question plus problématique qu'il ne l'avoit cruë d'abord.

Mais, Monsieur, aurois-je continué, vous faites une remarque importante sur la différence que j'ai voulu mettre entre le Personnage & le Poëte. Le Personnage selon vous, peut être agité de quelque passion violente, qui vaudroit bien la fureur Poëtique; & le Personnage alors, peut employer des figures aussi hardies que le Poëte.

Ecartons, s'il vous plaît, l'équivoque des termes, afin qu'il n'y en ait pas non plus dans mes raisons. Si vous entendez par fureur Poëtique, ce génie heureusement échauffé, qui sçait mettre les

objets sous les yeux , & peindre les diverses passions de leurs véritables couleurs ; cette idée même fait voir que le Poète est obligé d'imiter la nature , soit dans les tableaux qu'il trace , soit dans les Discours qu'il prête à ses Personnages , & qu'on peut traiter hardiment de fautes tout ce qui s'en éloigne.

Si , au contraire par fureur Poétique , vous entendez simplement ce langage particulier aux Poètes , que la hardiesse des fictions & des termes a fait appeler le langage des Dieux ; je réponds que les passions ne l'emprunteront jamais. Ce langage est le fruit de la méditation & de la recherche , & l'impétuosité des passions n'en laisse ni le goût ni le loisir.

Vous m'alleguez vainement l'exemple de Virgile : Vous voyez bien , Monsieur , que puisque j'ose combattre vos raisons , je ne suis pas d'humeur de me rendre aux autoritez. Enée , dites-vous , au commencement du second Livre de l'Enéide , racontant avec une extrême douleur la chute de sa patrie , & se comparant lui-même à un grand

arbre que des laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, ne se contente pas de prêter à cet arbre, du sentiment & de la colere; mais il lui fait faire des menaces à ceux qui le frappent, jusqu'à ce qu'enfin il soit renversé sous leurs coups. Vous pourriez, ajoutez-vous, m'apporter cent exemples de même force. Qu'importe le nombre, Monsieur, si j'ai raison? c'est autant de rabattu sur la perfection des Anciens & le bon sens qui est uniforme, n'approuvera pas chez eux, ce qu'il condamne chez nous.

Quant à l'exemple particulier d'Enée, quoiqu'on puisse dire qu'il n'est pas dans le cas de Thérémene, & qu'après sept ans passez depuis les malheurs qu'il raconte, il peut conserver assez de sang froid pour otner son recit de comparaisons, j'avouë encore qu'il m'y parroit excessivement Poëte; & c'est un défaut que j'ai senti dans tout le second & tout le troisième livre de l'Encide, où Enée n'est ni moins fleuri ni moins audacieux que Virgile. Peut-être que Virgile a bien apperçû lui-même ce dé-

fait de convenance ; mais ayant à mettre deux livres entiers dans la bouche de son Héros , il n'a pû se résoudre à les dépouïller des ornemens de la grande Poësie.

J'aurois pû dire d'autres choses à M. Despreaux si j'avois vérifié l'endroit qu'il me cite , comme je l'ai fait depuis. Il se trompe dans le sens du passage , parce qu'il s'en est fié à sa mémoire , confiance dangereuse pour les plus sçavans même.

La preuve qu'il a cité de mémoire ; c'est qu'il place la comparaison au commencement du second Livre , au lieu qu'elle est vers la fin. Il est tombé par cette négligence dans une double erreur : l'une de croire qu'Enée se compare lui-même à l'arbre , quoique la comparaison ne tombe manifestement que sur la Ville de Troye saccagée par les Grecs ; l'autre , de penser qu'Enée prête à l'arbre du sentiment & de la colere , quoique les termes dont Virgile se sert , ne signifient que l'ébranlement & les secouffes violentes de l'arbre sous la coignée des Laboureurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que les Auteurs ne sçauroient être trop en garde contre ces sortes de méprises, parce que rien n'est plus propre à diminuer leur autorité ; mais j'ajouterai que ceux qui apperçoivent ces fautes, n'en doivent pas tirer trop d'avantage contre ceux qui y tombent. On va quelquefois en pareille occasion jusqu'à accuser un homme de n'entendre ni la langue ni l'Auteur qu'il cite ; & l'on traite témérairement d'ignorance grossière, ce qui peut n'être qu'un effet d'inattention. Quelle extravagance seroit-ce, par exemple, d'accuser Monsieur Despreaux, sur ce que je viens de dire de n'entendre ni Virgile, ni le Latin ? & cependant, on a fait cette injure à d'autres, peut-être avec aussi peu de fondement.

Je finis enfin ma Réponse comme Monsieur Despreaux finit sa Réflexion ; en mettant sous les yeux le récit entier dont il s'agit. Monsieur Despreaux l'expose, afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce qu'il a dit ; je l'expose de même, afin qu'on en juge mieux

de mon sentiment ; & sur tout pour l'explication de quelques termes de mon Discours sur l'Ode , que Monsieur Despreaux n'a pas trouvez assez clairs. On est choqué ai-je osé dire , de voir un homme accablé de douleur , comme est Thérámene , si attentif à sa description , & si recherché dans ses termes. Je crois que les Vers suivans , pleins d'expressions & de tours Poëtiques , éclairciront ma pensée , mieux que tout ce que je pourrois dire.

*Cependant sur le dos de la plaine
liquide*

*S'élève , à gros bouillons , une mon-
tagne humide ;*

*L'onde approche , se brise , & vomit
à nos yeux*

*Parmi des flots d'écume un monstre
furieux.*

*Son front large est armé de cornes me-
naçantes ;*

*Tout son dos est couvert d'écailles jau-
nissantes ;*

*Indomptable taureau , dragon impé-
tueux ,*

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ses longs mugissements font trembler le rivage ;

Le Ciel avec horreur, voit ce monstre sauvage.

La terre s'en émeut ; l'air en est infecté ;

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

J'avoüe de bonne foi, que plus j'examine ces Vers, & moins je puis me repentir de ce que j'en ai dit.





Rien ne rend l'Homme plus véritablement grand que la crainte de Dieu.

DISCOURS.

Qui a remporté le Prix de l'Academie Française de l'année 1709.

NOUS voulons être grands, & nous le sommes en effet; mais nous nous avilissons, en cherchant notre Grandeur où elle n'est pas: d'autant plus méprisables que notre avilissement est notre propre ouvrage, & que rien ne pouvoit nous dégrader que nous mêmes.

En vain nous reste-t-il une véritable idée de la Grandeur; nous l'appliquons presque toujours mal; & quoi qu'éclairer sur la fin que nous nous proposons, nous demeurons aveugles sur les moyens que nous prenons pour y parvenir.

Ce qui fait la Grandeur, nous le sçavons, c'est la Puissance & la Sageſſe; elle renferme néceſſairement ces deux avantages. La puissance ſans lumieres, ou les lumieres ſans puissance, ne ſeroient tout au plus qu'une grandeur imparfaite, digne à la fois de mépris & d'eſtime, & qui perdrait bien-tôt d'un côté l'admiration qu'elle obtiendrait de l'autre.

Il n'y a donc que Dieu de grand, dans toute la précifion de ce terme. Lui ſeul eſt le puissant & le ſage; tous les êtres ſont ſes créatures, point d'autre fondement de l'univers que ſa volonté. Mais auſſi éclairé que puissant, il n'a rien créé que pour une fin digne de lui, & la ſageſſe de ſes voyes égale en lui celle de ſes deſſeins.

Ce n'eſt point ſans doute à une ſemblable grandeur que l'homme aſpire; mais il en pourſuit au moins l'ombre, toujours impatient de s'élever ſur ſes égaux, par l'autorité ou par les lumieres.

De-là ſont nez les Héros & les Sçavans, deux eſpeces d'ambitieux qui ſe

font arrogé le nom de grands hommes, & qui n'accordent au reste du monde que les vils noms de peuple & de vulgaire.

Tâchons cependant de dissiper l'illusion qui les séduit ; qu'ils voyent eux-mêmes les bornes de leur prétendue grandeur, & qu'ils apprennent à respecter ceux qui sous des apparences moins brillantes, en ont scû trouver une plus réelle & plus solide.

L'écriture, dans les paroles qui fondent le sujet de ce discours, met la crainte de Dieu au dessus de la science, & de la sagesse humaine ; & en un autre endroit, elle lui donne le même avantage sur l'autorité & sur la puissance.

Joignons ces deux idées pour remplir toute l'étendue du sujet.

Que les Puissans & les Sages du monde se reconnoissent foibles & insensés devant ceux qui craignent Dieu, & qu'ils avouent que tout nous avilit, au lieu que cette crainte magnanime nous rétablit dans notre première dignité.

*Quam magnus est qui invenit scientiã & sapien-
tiam!*

*sed non est super-
timentè
Domini.*

*Ma-
gnus est
Judex &
potens
est in ho-
nore: &
non est
major
illo qui
timet
Deum.
Eccl.
ch. 10.
v. 27.*

L'EGALITE' ne pouvoit subsister *I. Par.*
long-temps entre les hommes. Ils *tie.*
naissent avec des desirs trop violents &
trop vastes, pour les borner en faveur
des autres; & ils regardent l'indépen-
dance comme un trop grand bien, pour
manquer jamais les occasions de s'en
faire. Ainsi la force a bien-tôt joui de
tous ses avantages, elle a usurpé l'empire
sur les foibles, & s'est servi des pre-
miers esclaves qu'elle a soumis, pour
s'en faire encore de nouveaux.

Telle est l'origine, tel est l'agrandis-
sement des Empires. Mais comme la
même ambition qui avoit fait les Sou-
verains, ne pouvoit s'éteindre dans le
cœur des sujets, ils briguerent au moins
quelque part dans l'autorité qu'ils n'a-
voient pu se dispenser de reconnoître, &
par la flatterie, le travail, ou les dehors
mêmes de la vertu, ils se disputèrent
l'estime & la confiance du maître, pour
en obtenir des distinctions, & regner
en quelque sorte sous lui; consolez de
recevoir des ordres, par le plaisir de les
distribuer à d'autres.

Héros, Rois de la terre, Hommes d'Etat, voila surquoi vous établissez votre grandeur, & tout semble concourir avec votre orgueil, pour fortifier la haute idée que vous vous en faites. Vous commandez à des armées nombreuses, les peuples entiers marchent, combattent, prodiguent leur vie sur vos premiers ordres; la terre se tait en votre présence; les Loix mêmes vous obéissent, & vous répandez les bienfaits & les châtimens, au gré d'un caprice que personne n'a droit d'interroger; chacun avec un visage d'esclave vient étudier dans vos yeux le sacrifice que vous exigez de lui, & le Thrône pour vous, n'est pas seulement un Thrône, c'est un Autel où vous recevez l'hommage des humains.

Telle est l'image flatteuse que le préjugé vous étale, souffrez que la raison vous en montre le revers. Non moins esclaves que ceux sur qui vous croyez regner, vous dépendez vous-mêmes de tout ce qui vous obéit.

Par quel frein les Rois prétendent-ils contenir les peuples? qu'ils choisissent

sent de l'amour ou de la crainte; il leur en coûtera les mêmes soins, & les mêmes travaux. Un Souverain se propose-t-il de gagner les cœurs? Quels égards éternels; que d'attentions pénibles ne faut-il pas pour plaire à des peuples? aveugles, ils ne sçavent ce qui leur convient; ingrats, les bienfaits ne font que les enhardir à se plaindre; volages, ils se lassent même d'être tranquilles. Prend-il au contraire le parti de se faire craindre? réduit alors à redouter tous ceux qui le craignent, il compte autant d'ennemis que de sujets; en proie à des inquiétudes toujours renaissantes, il n'est occupé qu'à découvrir des conjurations, & qu'à parer des coups. Indépendance bien fragile! qui ne se soutient qu'à peine par tant d'égards & de précautions; édifice fastueux, bâti sur le sable; le moindre orage le renverse, & il ne laisse bien tôt de sa pompe qu'un nom frivole & de vaste ruines!

La Grandeur des Conquerants n'est pas mieux fondée. Tels que des torrens rapides, ils vont loin du lieu de leur origine, inonder successivement

les Provinces, où il ne laissent que des traces funestes de leur passage, sans pouvoir jamais s'y faire un lit durable ni paisible : bien-tôt l'envie trouve des affafins, ou la liberté des vangeurs, & dans le temps que ces Héros se croient plus que jamais les arbitres que la vie & de la mort des autres, ils périssent souvent par ceux dont ils se croient les maîtres.

Faut-il descendre des premières places du monde à ces honneurs subalternes qui n'amuse que l'ambition des sujets ? Placé entre le Souverain & le Peuple, on y devient l'esclave de l'un & de l'autre ; il y faut sans cesse concilier des intérêts opposez, sous peine de servir de victime à la tyrannie, ou à la révolte. Qu'est-ce qu'une pareille autorité, que l'on perd à tous les momens par la seule crainte de la perdre ? Une Grandeur apparente pour ceux qui l'ambitionnent ; un esclavage réel, pour les malheureux qui en jouissent.

Il n'y a donc point ici de solide puissance, ni par conséquent de véritable Grandeur. Nous n'en avons que le phantôme

phantôme qui disparoît dans les bras de ceux qui croyent s'en saisir, pendant qu'il ébloiit encore ceux qui ne l'apperçoivent que de loin. Les hommes que nous imaginons les plus puissans, sentent leurs foibleffes jusques sur le Thrône, où tout accablez qu'ils sont de nos respects, ils ne peuvent souvent obtenir leur propre estime.

Mais changeons d'objet un moment ; franchissons la distance infinie qu'il y a des Conquerans, & des Rois du monde, jusqu'à ceux qui craignent Dieu. Nous allons voir dans ces derniers, l'indépendance que les autres cherchent sans succès. Quelque paradoxe qu'il paroisse d'abord de faire naître la Grandeur, de la crainte, nous connoîtrons par la nature de cette crainte, dont il s'agit ici, qu'elle ne peut produire que des effets héroïques ; que l'insensé qui ne craint pas Dieu, est le jouët éternel de tout ce qui l'environne ; au lieu que le Sage qui le craint, exerce une espece d'empire sur toute la nature & sur soi-même.

Nous ne parlons point de cette crainte désespérante qui est le partage des

impies. Le Sage n'a voulu mettre au d'effus de toute grandeur humaine, que cette crainte amoureuse qui regarde Dieu, plutôt comme un Pere, que comme un Maître ; qui nous fait vouloir une même chose avec lui, & qui donne ainsi à notre obéissance le goût de la liberté & du choix.

*Beatus
vir qui
timet
Domi-
num, in
manda-
tis ejus
volet
nimis.
Ps.*

Celui qui craint Dieu dans ce sens, ne connoît d'autre joug que la justice ; & loin de dépendre d'aucune créature, il partage en quelque sorte la puissance du Créateur, par une complaisance universelle en ses Décrets, & par le concours d'une volonté toujours conforme à la sienne.

Si tous les hommes craignoient Dieu, la société n'auroit pas eu besoin des loix humaines ; celles qu'il a gravées au fond de leur cœur, suffisoient pour établir dans le monde une paix inaltérable ; tout le genre humain n'eût été qu'une seule famille, où sans s'armer de menaces & de châtimens, une discipline sage eût distribué les travaux selon les forces. Amis zélez les uns des autres, nous nous serions rendu plus de services que l'au-

torité [n'en peut exiger; & respectez également dans les différentes places où l'interêt commun nous auroit rangés, la subordination n'eût pas été un esclavage.

En vain, l'oubli de Dieu a-t-il interrompu un si bel ordre; il subsiste encore pour ceux qui le craignent. S'ils obéissent aux loix humaines, ce n'est qu'autant que Dieu les a adoptées; ils ne s'informent point de ce que l'on punit, mais de ce qui est juste. S'ils sont sujets fideles, ce n'est pas pour éviter la vengeance des Souverains; s'ils sont Rois bienfaisants, ce n'est pas pour prévenir la révolte des peuples; Juges équitables, leur justice n'est point la crainte du reproche; Soldats intrépides, leur valeur n'est point la crainte du mépris. La crainte de Dieu ferme leur cœur à toute autre crainte; & Supérieurs au respect humain, ils ne dépendent que de leur devoir.

C'est cependant le joug universel, que ce respect humain. En quelque état que soient les hommes, ils se craignent toujours les uns les autres; ils ont, presque

D I S C O U R S
 dans tout ce qu'ils font, autant de maîtres que de témoins; trop jaloux d'occuper une place avantageuse dans l'esprit des autres, ils se laissent tyranniser par les opinions établies, faisant presque toujours, moins ce qu'ils approuvent que ce qu'ils savent que les autres admirent. Alexandre en ravageant la Terre, n'étoit que le vil esclave de l'opinion; il ne dévora tant de travaux que pour obtenir l'estime de ceux mêmes qu'il subjugoit; l'Estrechimerique qu'il se faisoit dans l'imagination des hommes, lui étoit plus cher que sa propre vie; & peut-être que Caton n'attenta sur la fienne, que pour être plus grand dans l'esprit des Romains que Cesar même.

Jugemens humains, que d'aveuglement & de foiblesse dans ce que vous appelez Sagesse & Puissance! Celui qui craint Dieu n'aspire qu'à l'estime de Dieu; il ne respecte d'autre témoin que le Scrutateur des consciences; tout le reste est pour lui comme s'il n'étoit pas. Disons tout; & voilà l'indépendance de l'homme juste, l'Univers en-

tier armé contre lui, ne lui arracheroit pas une action, une seule parole contraire à ses lumières.

Mais, ou sont, dira-t-on, ces prétendus Souverains? qu'on ouvre les annales de l'Eglise; on y va voir des exemples de cette indépendance d'autant plus surprenants qu'ils y sont communs.

Quel spectacle se présente ici? d'un côté, des Hommes qui au péril du mépris des Nations, vont y répandre des vérités que la sagesse humaine traite de scandale & de folie; de l'autre, les Maîtres du monde soulevez contre ces hommes désarmez & sans appui. Quel étrange combat! A qui doit demeurer l'avantage? vous n'en doutiez pas, persécuteur de l'Eglise naissante; les promesses & les menaces, les honneurs offerts & les échafauts dressés, vous répondoient d'un prompt succès. Mais vous ignoriez ce que peut la crainte de Dieu sur les cœurs; vous apprîtes alors que vous ne pouviez faire, ni le bonheur, ni le malheur des hommes; armez en vain

de bienfaits & de châtimens, vous ne pûtes ni séduire ni effrayer les Chrétiens; & pendant que troublez, desesperez de votre impuissance, vous prononciez contre eux des Arrests sanguinaires; tranquilles, ils n'étoient impatientes que de l'exécution. De quel côté alors se trouvoit la Grandeur? vous étiez méprisables sur le Thrône, ils étoient Grands sur l'échafaut, & leurs supplices mêmes faisoient plus de jaloux que votre autorité.

Il ne manque aujourd'hui à ceux qui craignent Dieu, que de pareilles épreuves, pour attirer encore l'admiration de ceux qui les méprisent. Mais toute ignorée qu'elle est, leur indépendance n'en est pas moins réelle. Au dessus de leurs passions & des passions des autres, au dessus des douleurs & de la mort même, ils obéissent librement à une Loy sainte qu'ils aiment, & qu'on ne scauroit violer sans tomber aussi-tôt dans l'esclavage.

Ce ne seroit pas assez que ceux qui craignent Dieu, ne fussent Grands que du côté de l'indépendance, ils le sont

encore de
leur Gran
Servans
ment en
la Scien

Ce
reconnu
re force
C'est pa
regner
fait des
de gran
qu'à les
Rien
que de pe
lure d'u
sité de
rangem
ger, p
la justifi
tion des
reule qu
acquis qu
loppée de
ne infirmit

encore du côté des lumieres. Mesurons leur Grandeur de tout sens ; & que les Sçavans & les Sages du monde apprennent encore à leur ceder l'avantage de la Science & de la Sageffe.

CEUx qui n'ont pû parvenir aux dignitez humaines, ou qui en ont reconnu l'illusion, ont cherché une autre sorte de supériorité sur leurs égaux. C'est par les lumieres qu'ils ont voulu regner ; au lieu de sujets, ils se sont fait des disciples, & ils imaginoient plus de grandeur à éclairer les hommes qu'à les soumettre.

Rien en effet ne seroit plus grand que de pouvoir tout connoître, de mesurer d'un œil certain toute l'immensité de la nature, d'en découvrir l'arrangement & les ressorts, & de partager, pour ainsi dire, avec Dieu-même, la jouissance de la verité. Mais l'ambition des Sçavans n'a pas été plus heureuse que celle des Héros ; ils n'ont acquis qu'une science confuse, enveloppée de ténèbres épaisses, en prise à une infinité d'objections, & plus inquié-

tanté encore par son incertitude, que l'ignorance la plus profonde.

Aussi du sein de chaque secte, comme d'un état mal affermi, s'est-il élevé de tout temps des séditieux qui ont secoué le joug des principes qu'ils avoient reçus, pour leur en substituer d'autres qui ont encore trouvé des destructeurs. De lueurs en lueurs, nous courons après l'évidence que nous n'attrapons jamais; & le terme du sçavoir dans cette vie, est de s'appercevoir enfin qu'on n'a rien reconnu. Car ce qu'on pourroit excepter de cette incertitude, n'étant rien en comparaison de ce qui n'est pas éclairci, ne craignons point d'avancer que l'ignorance est générale; & que les plus Sçavans sont ceux qui en sentent le mieux toute l'étendue.

Vous qui ne vous proposez pas des veuës si nobles, & qui bornez toutes vos recherches à un amas historique de faits & de sentimens, pourriez-vous vous prévaloir encore de vos lumieres? Toute votre science n'est que le souvenir des erreurs humaines; vous sçavez, il est vrai, tout ce qu'on a pensé, en

ignorez-vous moins ce qu'on a dû penser ?

A quoy se réduisent enfin toutes les sciences humaines ? J'en atteste les Sçavants même : à l'utilité , & à l'agrément de la vie présente , ou même à la simple curiosité. La crainte de Dieu nous fait sentir qu'il y a une science supérieure à celles-là , autant que l'éternité est au dessus des temps , digne également de notre attention , par son objet , par sa certitude & par son importance.

Celui qui craint Dieu abandonne le monde aux vaines disputes des hommes ; son objet est plus grand : il ne veut tirer d'autre fruit de l'univers que d'y reconnoître la main puissante qui le gouverne ; & dès qu'il a entendu une fois ce témoignage prompt & unanime de toutes les créatures , il y a un Dieu , sa curiosité dédaigne tout le reste , & il n'est plus occupé que de Dieu même. Son étude alors se réduit à deux choses ; à discerner la volonté de Dieu sur les hommes , & à vaincre en lui-même les obstacles que la cupidité y

renouvelle à chaque instant. Objet véritablement digne & le seul digne d'une intelligence, de découvrir l'ordre éternel & de s'y soumettre, quoiqu'il en coûte.

Autant que l'objet de cette Science est grand, autant la certitude en est-elle entière. Ce ne sont point les Philosophes qui nous ont annoncé les desseins de Dieu sur les hommes; nous n'avons point l'embarras d'opter entre des sectes ennemies & ingénieuses seulement à se convaincre réciproquement d'erreur. C'est Dieu lui-même qui s'est fait notre maître; il nous a redonné les Loix qu'il avoit gravées dans nos cœurs en les formant, & que la révolte en avoit effacées; mais parce qu'il auroit été inutile de nous apprendre sa volonté, s'il nous eût abandonné à nos foiblesses, il nous a promis en même temps de nous aider à l'accomplir. Le secours est infaillible, & toujours aussi prompt que nos souhaits.

Qu'est-il besoin à présent de relever l'importance de cette étude? on sent assez sans doute qu'elle est l'unique nécessaire.

D
Il y va de
tre persécuté
connu, non
seul, l'igno
Ecouteons
Dieu &
que con
Non qu
absolument
les fan
principale
raisons d'
elle une fo
enfin aux
encore leur
pour rien le
mis; ce qu
talents qui
Ne cher
dancer ni de
crainte de
Sagefle, n
tre, de véri
tus humain
grandes act
Dieu forme
Qu'on se

Il y va de notre bonheur & de notre perfection ; tout le reste , pût-il être connu , nous est étranger ; en ce point seul , l'ignorance nous est mortelle : Ecoutons tous , dit le Sage , craignez Dieu & observez ses Loix , c'est en cela que consiste tout l'homme.

Audiamus, time Deum, & mandata ejus observabimus : hoc est enim omnis homo.

Non que les autres Sciences soient absolument inutiles ; la crainte de Dieu les sanctifie , en les subordonnant à la principale ; elle sçait même tirer des raisons d'humilité de ce qui seroit sans elle une source d'orgueil ; elle apprend enfin aux plus éclairés à reconnoître encore leur ignorance , & à compter pour rien les applaudissemens des hommes ; ce qui est plus grand que tous les talents qui les attirent.

Né cherchons donc point d'indépendance ni de lumieres ailleurs que dans la crainte de Dieu. Hors de là , point de Sageffe , ni même , pour ne rien obmettre , de véritable magnanimité. Les vertus humaines produisent quelquefois les grandes actions ; la seule crainte de Dieu forme les grands sentimens.

Qu'on se fasse à plaisir l'idée d'un

homme véritablement magnanime. L'instabilité, l'agitation de tout ce qui l'environne ne scauroit l'ébranler un moment: tout change, & il ne change pas, Toûjours juste, toûjours égal, les succès ne lui cachent point son impuissance naturelle; les revers ne lui font rien perdre de sa dignité. Généreux jusqu'à se sacrifier pour les autres, désintéressé jusqu'à se trouver trop payé par le plaisir de le faire; capable de louer ses ennemis & de se condamner soi-même; zélé pour la justice; indifférent pour la gloire; exempt enfin, ou du moins vainqueur des passions mêmes que les hommes honorent. Ce Héros que l'imagination se forme, la crainte de Dieu l'a produit plus d'une fois; & de tous ceux à qui l'admiration des peuples a donné le nom de Grand, n'est ce pas à celui là que l'envie le doit le moins disputer.

Prière.

SEIGNEUR, vous ne scauriez aliéner votre gloire; vous êtes le Puissant & le Sage, & nous disparoissions devant vous; mais entre vos créatures,

ne nous sera-t il pas permis de sentir notre dignité ? ne sont-ce pas des titres de grandeur pour l'homme , que d'avoir été créé à l'image de Dieu , & que Dieu lui-même n'ait pas dédaigné de devenir Homme ? Ne souffrez donc pas, SEIGNEUR, que nous nous avilissions nous-mêmes ; élevez nos cœurs jusqu'à ne vouloir dépendre que de vous ; répandez en nous cette crainte magnanime, qui d'esclaves des hommes, nous fera devenir les enfans de Dieu. Réprimez en nous cette curiosité téméraire qui ose vous interroger sur vos ouvrages, & préparez-nous par la justice à être les témoins éternels de la vérité. Nous verrons alors ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit humain n'a point compris; nous jouïrons enfin du regne & des lumieres que vous réservez à ceux qui vous craignent.



ODES

600000
85
9-99999

L
PRO
DES
ET DE

Prononcé dans

N OUVRE
Mon est
Aujourd'hui
Me remet la
Je lens reve
Loir, cet o
Dédaigne les
Que le Dieu
Esqu au gré
Les accords nat



LE ROY
 PROTECTEUR
 DES SCIENCES
 ET DES BEAUX ARTS.

O D E

Prononcée dans l'Academie le jour de la distribution des Prix.

ES

N O U V E L amant de l'Eloquence ,
 Mon essay n'a point été vain ;
 Aujourd'hui la Reconnoissance
 Me remet la Lyre à la main.
 Je sens revenir l'Harmonie ;
 Loin, cet ordre dont le Génie
 Dédaigne les timides Loix.
 Que le Dieu des Vers me saisisse ,
 Et qu'au gré d'un heureux caprice
 Les accords naissent sous mes doigts.



C'est par Vous que mon front éclate
 Couronné d'immortelles fleurs ;
 N'aurois je qu'une Lyre ingrate ,
 Et muette sur vos faveurs ?
 Mais que dis-je ! de nos ouvrages
 Le seul prix regle vos suffrages ;
 La justice est-elle un bienfait ?
 Non , la Raison vient me l'apprendre ;
 Les graces qu'on doit vous en rendre ,
 C'est d'en devenir plus parfait.



Combien d'Auteurs la Victoire
 Ici couronna les essais ,
 Vous ont-ils payé de leur gloire
 Par de plus importants succès ?
 Tel , animé par votre estime ,
 J'en vais prendre un vol plus sublime ;
 Mes airs en deviendront plus doux.
 Qu'à jamais Phœbus m'abandonne ,
 Si désormais je me pardonne
 Quelque ouvrage indigne de vous.

Que



Que de mes écrits tous les âges
 Soient éclairés & réjouis;
 Qu'ils soient dignes de vos suffrages,
 Dignes du siècle de LOUIS.
 Quel siècle! malgré les obstacles
 Il épuise tous les miracles
 Et des Sciences & des Arts.
 Cette idée échauffe ma veine;
 Osons de la Lyre Thébaine
 Imiter les heureux écarts.



Je me vois dans ce Sanctuaire,
 Où tant de sublimes esprits
 Par le choix d'un Dieu tutelaire
 De leur Art ont trouvé le prix.
 Ici l'on joint au sel Attique,
 Aux choix, à l'élégance antique,
 L'ordre & l'exacte vérité.
 La Raison qui du beau décide,
 Y mêle à l'Agrement solide
 La sublime Simplicité.



*L'Académie
des Inscriptions*

Je trouve entre ces murs augustes,
Ceux par qui les faits éclatants
Doivent, sous des Symboles justes,
Surprendre encor les derniers tems ;

*L'Académie
des Sciences*

Ceux dont la raison attentive
Déclare une guerre instructive
A nos préjuges indiscrets,
Et de qui l'étude obstinée
A de la Nature étonnée
Trahi les plus profonds secrets.



Brillante & naïve Peinture,
La toile s'anime à ton choix :
Lente, mais durable Sculpture,
Le marbre est vivant sous tes doigts.
Votre sœur & votre rivale,
L'Architecture nous étale
Vos travaux, le charme des yeux.
Par vous, sous le Regne où nous sommes,
S'est accru l'art de faire aux hommes
Des Demeures dignes des Dieux.



Ces glaces qui de la lumiere
 Augmentent encor les clartez,
 Où sans espace & sans matiere,
 De nouveaux Corps sont enfantez,
 Source inépuisable de l'Estre,
 Dans leur sein fécond font renaître
 Les lieux ; les mouvemens divers ;
 Mobile & vivante Peinture,
 Où l'Art jaloux de la Nature
 De rien fait un autre Univers



Dans nos Jardins on instruit Flore
 A mieux assortir ses couleurs,
 Et sans Zéphire & sans l'Aurore,
 Nous y faisons naître les fleurs.
 L'art y retient l'Onde captive ;
 Quelque forme qu'il lui prescrive,
 Ses flots y sont assujettis ;
 A voir ce prodige agréable,
 Je n'ose plus traiter de Fable
 Les formes que prenoit Thétis.



Ces chefs-d'œuvres où se déploye
L'adresse de ces artisans ,
Qui sçavent sur l'or & la foye
De Flore verser les présens.

*Les Ta-
pisseries.*

Ces trames dont des mains fidelles
Aux ordres tracez des Apelles ,
Ont rendu le Pinceau jaloux ,
Cent travaux ou par l'industrie
L'utile au plaisir se marie ,
Sont nez ou croissent parmi nous,



Postérité , pourras-tu croire
Que ce même Empire où les Arts
Triomphent avec tant de gloire ,
Soit l'objet des fureurs de Mars ?
L'orgueilleux Germain , le Batave ,
Et l'Anglois dont il est l'esclave ,
Contre nous se sont tous liez ;
Et trahissant notre courage ,
Il semble que le Sort volage
Soit lui-même un des Alliez.



Apollon , dis-moi par quels charmes
 Ces Arts que le loisir a faits ,
 Fleurissent au sein des allarmes
 Comme dans le sein de la Paix.
 Funeste appui de l'ignorance ,
 Mars veut les bannir de la France ,
 Mais vainement il le résout.
 Au fort même de la tempête ,
 Un Roy bienfaisant les arrête ;
 Le vrai Héros suffit à tout.



N'attendez pas que trop timide ,
 J'excuse un désordre apparent ;
 La Raison que je prends pour guide
 M'a conduit , même en m'égarant.
 Aujourd'hui par votre suffrage
 On chante ce Héros , ce Sage
 Dont les Arts éprouvent l'amour.
 J'aurois offensé votre zele ,
 Si par un silence infidelle
 J'avois prophané ce grand jour.





DESCENTE
AUX ENFERS.

O D E
A MONSIEUR LE DUC
DE BOURGOGNE.

C Alliope, sçavante Fée,
Inspire-moi de nouveaux airs ;
Je veux , sur les traces d'Orphée,
Descendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi , que le triste empire,
Aux sons triomphans de ma lyre,
Soit ouvert encore une fois ;
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerberé des Royaumes sombres,
Me laissè violer les loix.



Sur le Stix où déjà je touche,
 Je vois le vieux nocher des morts...
 Approche, & d'un cœur moins farouche,
 Pour tribut, reçois mes accords.
 C'en est fait; l'oreille attentive,
 Il se rend, & de l'autre rive,
 En vain le menace Alecton:
 Le fleuve écume sous sa rame,
 Et l'onde noire qu'il entame,
 Me porte au Palais de Pluton.



Là regne en un morne silence,
 Ce Tyran aux sévères traits,
 Près de la Beauté dont l'absence
 Coûta tant de pleurs à Cérés.
 La Douleur, la Faim, le Carnage,
 Le Desespoir, l'aveugle Rage,
 Sont ses ministres odieux;
 Et pour plaire au Roy du Ténare,
 Se disputent l'honneur barbare
 De mieux peupler les sombres lieux.



Qu'entens-je ! Le Tartare s'ouvre ;
 Quels cris, quels douloureux accens !
 A mes yeux la flamme y découvre
 Mille supplices renaissans,
 Là, sur une rapide rouë,
 Ixion dont le Ciel se jôuë,
 Expie à jamais son amour.
 Là, le cœur du Géant rebelle
 Fournit une proye éternelle
 A l'avidè faim d'un vautour.

DE BOULES

Autour d'une tonne percée,
 Se lassent ces nombreuses sœurs,
 Qui sur les freres de Lyncée,
 Vangerent de folles terreurs.
 Sur cette montagne glissante,
 Elevant sa roche roulante,
 Sisyphè gémit sans secours ;
 Et plus loin cette onde fatale
 Insulte à la soif de Tantale,
 L'irrite, & le trahit toujours.

Mon œil à ces objets s'attache ,
 Curieux malgré son effroy ;
 Mais de Minos qui m'en arrache ,
 Subissons l'équitable loy.
 Laisse des tourmens trop célèbres ,
 Dit-il , à travers ces ténèbres ,
 Jette un plus utile regard ;
 Et dans nos prisons sôûterraines ,
 Vois avec fruit , de quelles peines
 On punit l'abus de ton art.



D'abord me frappent les supplices
 Destinez aux lâches Auteurs ,
 Qui rendent les Muses complices
 De leurs libelles imposteurs :
 Je vois * Archiloque à leur tête ;
 D'un arc que Némésis apprête ,
 S'arme cet effein malheureux ;
 Et leurs mains toujours imprudentes
 Décochent des flèches ardentes ,
 Qui retombent toutes sur eux.

Poëte
 Satyri-
 que.



J'entends les chaînes vangeresses
 De ces fourbes ingénieux,
 Qui de couleurs enchanteresses
 Ont fardé le vice à nos yeux :
 Je vois ces corrupteurs infignes,
 Qui des Princes les plus indignes
 Furent les flatteurs assidus ;
 De Mégere justes victimes,
 Sur eux elle punit les crimes
 Dont ils leur firent des vertus.



Voici la foule téméraire
 De ces imitateurs grossiers,
 Dont jadis le front plagiaire
 Se paroit d'injustes lauriers ;
 Digne prix de leur imposture,
 Ils ont à jamais pour torture,
 L'art même qu'ils ont avili ;
 Livrez à la fureur décrire
 Des vers que le mépris déchire,
 Ou qu'efface aussi-tôt l'oubli.



Quelle est cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux esprits ,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel souci les ronge ;
Toujours quelque funeste songe
Couronne à leur yeux leur rivaux ;
Et de la lyre que je touche ,
Le moindre son les effarouche ,
Et semble un surcroît à leurs maux.



Des coupables & des Furies
Le séjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries
Qu'enceint le paisible Léthé.
Quels sont ces astres que j'ignore ?
Quelle est cette nouvelle Floré ,
Que caresse un Zéphir flatteur ?
Encor effrayé du Cocyte ,
Des lieux que le Repos habite ,
L'aspect seul a calmé mon cœur.



Hors des atteintes de l'envie,
 Le fort qu'on goûte en ces climats
 N'est plus, ainsi que notre vie,
 La triste attente du trépas ;
 Jouissant de tout ce qu'il aime,
 Chacun porte le plaisir même
 Peint sur un visage riant ;
 Et les cœurs fermez à la plainte,
 Ignorent l'inquiete crainte,
 Et le désir impatient.

✽✽✽

Les Rois qu'après leur mort on louë,
 Les Héros, d'eux-mêmes vainqueurs,
 Les Juges que Thémis avouë,
 Les Grands, humbles maîtres des cœurs,
 Le Pere, des siens le modele,
 L'épouse scûmife & fidelle,
 Le fils digne de leur amour ;
 Enfin les généreux Poëtes,
 Des vertus fleuris interprètes,
 Sont le peuple de ce séjour.

✽✽✽

Tout disparoît, & cet empire
 Comme un songe s'est effacé.
 Aux lieux où j'ai monté ma lyre,
 Quel Dieu m'a soudain replacé ?
 Mortels, ma voix vous encourage,
 Pour mériter ce doux partage,
 Du vice rompez les liens.
 Un cœur dont le Devoir est maître ;
 Heureux en méritant de l'être,
 Goûte d'avance tous les biens.



Mais des louanges fastueuses
 Ne mendiez point le tribut ;
 Que des actions vertueuses
 La vertu soit l'unique but ;
 Que sert la superbe apparence ?
 Ce n'est qu'à l'exacte innocence
 Que l'heureux Elisée est dû ;
 Et Minos à qui rien n'impose,
 au mépris de l'apothéose,
 Punit plus d'un Dieu prétendu.



PRINCE, qui dans ta grandeur même
 Crains de rencontrer un écueil,
 Et qui si près du rang suprême,
 Sçais le mériter sans orgueil :
 De ma Muse reçois l'hommage ;
 Par tout elle trace l'image
 De la vertu que tu chéris ;
 Je ne chante que ses maximes,
 Et je sçais qu'à tes yeux, nos rimes
 D'elle seule empruntent leur prix.





L'EMULATION.

O D E

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

DE'POUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passez ;

Les Homeres & les Virgiles

Peuvent encore être effacez.

Dût l'audace sembler plus vaine

Que celle du fils * de Climéne ,

Ou de l'amoureux Ixion ;

Il faut , au mépris du vulgaire ,

Secouer , sage téméraire ,

Le joug de l'admiration.

Phæ.
107.

Jadis l'Italie & la Grece
 Ont produit de rares esprits :
 De ses premiers traits, la Sageſſe
 Nous éclaire dans leurs écrits.
 Mais le jour doit ſuivre l'aurore ;
 De l'honneur de les vaincre encore,
 Conſervons l'eſpoir généreux.
 Malgré l'intervalle des âges,
 Oſons, en liſant leurs ouvrages,
 Nous croire au moins hommes comme eux,



Eh pourquoi veut-on que j'encenſe
 Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
 En moi la même intelligence
 Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
 Croit-on la Nature bizarre,
 Pour nous aujourd'hui plus avare
 Que pour les Grecs & les Romains ?
 De nos aînez mere idolâtre,
 N'eſt-elle plus que la marâtre
 Du reſte groſſier des humains. ?

Non,



Non, n'outrageons point la Nature
 Par ces reproches indiscrets,
 Elle qui pour nous moins obscure,
 Nous a confié ses secrets.
 L'ame en proye à l'incertitude,
 Autrefois malgré son étude,
 Vivoit dans un corps ignoré;
 Mais le sang qu'enferment nos veines,
 N'a plus de routes incertaines,
 Et cet énigme est pénétré.



Combien, en cherchant la fortune,
 Et jaloux d'étendre nos droits,
 Avons-nous au vaste Neptune
 Imposé de nouvelles loix ?
 Jusqu'en quels climats la Bouffole,
 Cette aiguille amante du pole,
 A-t-elle guidé nos vaisseaux ?
 Aux bornes de l'humide plaine,
 N'ont-ils pas de l'audace humaine
 Etonné des peuples nouveaux ?



Jusqu'aux régions azurées ,
 Nous conduisent d'heureux secours ;
 Et des étoiles mesurées
 Nous allons épier le cours ;
 A l'aide d'un verre fidelle ,
 Tout le firmament se décelle
 A nos regards ambitieux :

Zoroastre fut l'inventeur de la magie. Et mieux que l'art des * Zoroastres ,
 Nous semblons contraindre les astres
 A venir jusque sous nos yeux.



N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
 Que nous avouons des vainqueurs ?
 N'osons-nous disputer l'empire
 Que cet art donne sur les cœurs ?
 Souffrirons-nous que nos ancêtres ,
 A notre honte , en soient les maîtres ?
 Vain respect qu'il faut étouffer !
 Il est encor de nouveaux charmes ;
 C'est même par leurs propres armes ,
 Que nous pouvons en triompher.



Leurs travaux ont tiré des mines
 L'or que nos mains doivent polir ;
 Ils ont arraché les épines,
 Des fleurs qui restent à cueillir.
 Disciple assidu sur leurs traces,
 De leurs défauts & de leurs graces
 Je tire le même secours.
 Leur chûte me rend plus sévère ;
 Et l'assoupissement d'Homere,
 M'avertit de veiller toujours.



Vous qu'une aveugle estime abuse,
 Et qu'elle engage trop avant,
 N'espérez pas contre ma Muse,
 Soulever le peuple sçavant.
 Je ne viens point, nouveau Zoile,
 Proscrire un Poëme fertile,
 Par les Muses même dicté :
 Je viens seulement comme Horace,
 Rallumer l'espoir & laudace
 De surpasser l'Antiquité.

Si ce noble espoir ne nous tente,
 L'Art disparoît de l'Univers :
 L'Emulation seule enfante
 Les grands exploits & les beaux vers.
 Moi-même, qui loin du Permesse,
 Avouerais cent fois ma foiblesse,
 L'orgueil m'enyvre en ce moment ;
 Et je cede à l'instinct superbe,
 Qui me flatte qu'avec Malherbe
 Je dois vivre éternellement.



*FONTENELLE, par qui l'Eglogue
 Etale de nouveaux appas ;
 Toi que dans le fin dialogue
 Lucien même n'atteint pas.
 Toi que la raison pure éclaire,
 Soutiens-moi contre le vulgaire,
 De mon audace trop surpris.
 Il est encor des beautez neuves,
 Et j'ose pour dernieres preuves,
 Le renvoyer à tes Ecrits.*





L'ENTHOUSIASME.

O D E

A S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONTY.

EN T E N D S mes vœux, ô Polhimnie !

C'est trop me cacher du génie

Les audacieuses erreurs ;

Viens me frapper d'un trait de flamme ;

Et remplis aujourd'hui mon ame

De tes plus sublimes fureurs.

G iij



Affranchi des timides règles,
 Fais-moi prendre l'effort des aigles ;
 Que tous les yeux en soient surpris.
 Muse, tu sçais qu'à mes ouvrages
 Il manque encore des suffrages,
 Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.



L'exemple n'a pû me séduire ;
 J'ai craint de me laisser conduire
 Au gré d'un transport indiscret ;
 La Raison me servoit de phare ;
 Mais puisqu'on veut que je m'égare,
 Viens m'en apprendre le secret.



Je sens qu'une yvresse soudaine
 Me frappe, me saisit, m'entraîne ;
 Qu'elle m'offre d'objets divers ?
 Déjà ma raison interdite
 Me livre au trouble qui m'agite ;
 Fortune, prends soin de mes Vers.



Ainsi que du fils de Laërte
 Tous les vents conspirant la perte
 Confondoient l'art des Matelots;
 Tel, déjà voisin du naufrage,
 Je suis jetté de plage en plage,
 Jouët de la fureur des flots.



Qui pousse ma nef vagabonde
 Je cours tous les périls de l'onde
 Dont Ulysse même trembla.
 Où fuir ? & par quel privilege
 Dieux ! par quel art me sauverai-je
 Et de Charibde & de Scilla.



L'une se cache sous sa roche
 Où tout nocher qui s'en approche
 Trouve le trépas qui l'attend;
 L'autre dans sa soif renaissante
 Engloutit la mer mugissante
 Qu'elle revomit à l'instant.



Mais les Zéphirs chassent l'orage ;
 Des tyrans de l'humide plage
 Eole enchaîne le couroux.
 Quelles Déesse se présentent ,
 Et par des accords qui m'enchantent ,
 Rendent le calme encor plus doux ?



Semblables à cette immortelle
 Qui parut jadis la plus belle
 Au Berger fatal aux Troyens :
 Viens , disent-elles d'un air tendre ,
 Nouvel Amphion , viens entendre
 Des chants qui ne cedent qu'aux tiens.



La diligente Renommée ,
 De tes divins accords charmée ,
 Jusqu'ici t'est venu vanter.
 Jouïs en paix de ta victoire ;
 C'est assez pour nous de la gloire
 De sçavoir le mieux t'imiter.



Quels chants ! que leur douceur m'engage !
Nymphes , après ce témoignage ,
Que mon orgueil va s'enhardir !
Toi , Jalouse injuste & basse ,
Toi dont le vain dépit croasse ,
Apprends d'elles à m'applaudir.



Mais quelle lumière imprévüe !
Ce brillant nuage à ma vûë
Offre une autre Divinité ;
Je la reconnois à sa lyre ,
Et mieux , au respect que m'inspire
Sa majestueuse beauté.



Polhymnie , un regard sévere
S'emble m'annoncer ta colere ;
Comment ai-je pû t'irriter ?
Ah ! plutôt échauffe , r'anime
Cet Enthousiasme sublime
Où je me laissois emporter.



Insensé, qu'oses-tu prétendre ?
 Cesse, me dit-elle, de prendre
 Tes propres erreurs pour mes dons ;
 Est-ce trop peu que tu t'oublies ?
 Mortel superbe, à tes folies
 Tu cherches encor de beaux noms.



Me crois-tu donc un Pithie
 De l'ancre de Delphes sortie,
 Qu'agite un trouble respecté
 Et qui d'une énigme incertaine
 Fait l'amusement & la peine
 De l'humaine crédulité ?



Veux-tu qu'aux Menades mêlée,
 Et de fureur échevelée,
 J'aïlle errer sur le Cithéron ?
 Veux-tu qu'approuvant ton délire,
 J'abandonne aujourd'hui ma lyre
 Pour la cymbale & le clairon ?



Reconnois l'erreur qui te guide ;
 Non, ce n'est point moi qui préside
 A ces frénétiques transports ;
 Et tes chants ne pourront me plaire
 Qu'autant que la raison sévère
 En concertera les accords.



Ne songe qu'à charmer les sages ;
 De tes plus riantes images
 Qu'un sens profond soit le soutien ;
 Et que tes utiles mensonges
 Ne ressemblent point à ces songes
 Dont le réveil ne laisse rien.



Choisis-toi des matières neuves,
 Du génie uniques épreuves,
 Et source des grandes beautés ;
 Ose en arracher les épines,
 Et préfère les fleurs voisines
 Aux ornements trop écartés.



Je ſçai qu'aux rives de l'Alphée,
 J'inspirai jadis un Orphée
 Dont on vante plus d'un écart,
 Bornée aux courſes de l'Elide,
 Sa Muſe d'un ſujet aride
 Se ſauva par un coup de l'art.



Forcé de célébrer ſans ceſſe
 Même vertu, pareille adreſſe,
 Il cherche un ſecours dans les cieux;
 Au ſtérile honneur de l'Athlète,
 Il joint les beautez que lui prête
 La louïange immense des Dieux.



Mais, pourquoi du hardi Pindare
 S'impoſer l'exemple bizarre
 Sans la même néceſſité;
 Et ſe faire dans l'abondance
 Une regle de la licence
 Permife à la ſtérilité!



Il est des routes plus sentées ;
Moi-même je les ai tracées
Au chantre ami de Mécénas ;
Et ses guirlandes les plus belles
N'offrent que des fleurs naturelles
Qu'il semble cueillir sous ses pas.



Forme ton goût sur ses ouvrages ;
Mais si tu veux qu'aux derniers âges
Ta gloire puisse parvenir ,
Enfante des beautez nouvelles ,
Et fois toi-même un des modeles
Que doit imiter l'Avenir.



Aspire au mérite suprême ,
Mais ne t'applaudis point toi-même
Par de ridicules hauteurs ;
Et dédaigne d'une ame égale
Le poison que l'Envie exhale ,
Et l'encens des adulateurs.



Tel qu'après un cours difficile,
 Ulisse enfin revît son Isle,
 L'objet de ses vœux assidus ;
 Revois après une erreur vaine
 La Raison que je te rameine,
 Ingrat, & ne la quitte plus.



PRINCE, toi qu'un goût sûr éclaire,
 Tu connois l'orgueil téméraire
 Du Peuple du sacré Vallon :
 Charmé d'une vaine harmonie,
 Tout rimeur donne à son génie
 Le nom de Muse ou d'Apollon.



Mais moi, je livre à ta critique
 Cette Déesse chimérique
 Dont je trace ici les leçons.
 Enseigne-moi si je m'abuse :
 Ton goût est l'infailible Muse
 Par qui je veux régler mes sons.



*Si j'osois franchir ma carrière ,
Ici la plus vaste matière
A mes vers vient se présenter ;
Cent vertus que ton cœur rassemble ,
Surprises de se voir ensemble ,
Viennent à l'envi me tenter.*



*Le sçavoir & l'amour des armes ,
Un courage avide d'allarmes ,
Mais qui sçait souffrir le repos ;
Une douceur majestueuse ,
Sagesse , ardeur impétueuse
D'un Philosophe & d'un Héros.*



*Résisterai-je à cette amorce ?
Je sens une nouvelle force
Pour suivre ce hardi projet ;
Mais bien-tôt par ta modestie ,
Ma Muse seroit avertie
De s'en tenir à son sujet.*





LA VARIÉTÉ.
 ODE
 A MONSIEUR
 DESPREAUX.

MUSE qui sçais mêler l'agréable à l'utile,
 Féconde mere des beaux vers,
 Descends, regle à ton gré mon sujet & mon stile,
 Et la cadence de mes airs.

**

Pindare Veux-tu que sur le ton du Bæotique * Cigac
 Je chante le maître des Dieux,
 Cet Estre souverain qui fait au moindre signe
 Obéir la terre & les cieus.

**

Lui

Lui, par qui du cahos l'univers a pû naître,
 Sans qui rien ne se peut mouvoir,
 Impuissant seulement à créer un autre Estre
 Indépendant de son pouvoir.



Dois-je suivre plutôt sur les traces d'Homere
 Le fier * élève de Chiron, *Achille.*
 Ce Héros dont jadis l'homicide colere
 Fatigua la Parque & Caron.



Sous de terribles traits, dans le fracas des armes,
 Je sçaurois peindre la fureur ;
 Transporter les esprits au milieu des allarmes,
 Et les charmer de leur terreur.



Trop frivole projet ! songeons à les instruire ;
 Avec eux pourquoi m'égarer ?
 Je laisse à mes rivaux l'honneur de les séduire ;
 Je ne veux que les éclairer.



A tes prudentes loix, salutaire morale,

Viens seule nous affujettir ;

Et de nos passions démêlant le dédale,

Enseigne-nous l'art d'en sortir.

**

Peins-nous l'Ambition & la folle Espérance

Qui marche toujours sur ses pas,

Qui de tout ce qu'elle a laissant la jouïssance,

Court à tout ce qu'elle n'a pas.

**

Montre-nous l'Avarice, à l'œil sombre, au teint blême

Ardente à se tyranniser,

Et qui craint follement de perdre le bien même

Dont elle ne veut point user.

**

Mais j'entends le lecteur, dès la première strophe,

Qui déjà lassé de ces traits,

Me dit que froid Poëte, & fade Philosophe,

Je ne l'instruis, ni ne lui plais.

ordonne aux Zenons ta morale glacée ,

Dit-il, tu nous dois d'autres sons ;

quitte le Parnasse , élève du Lycée ,

Si tu veux donner des Leçons.

ir nous intéresser , fais revivre en tes stances

La docte * Amante de Phaon ,

galant & fleuri , peins-nous les inconstances

De l'amoureux Anacréon.

Sapho.

reux cent fois l'auteur avec qui l'on s'oublie ,

Qui nous offre un charmant poison ,

nous associant à sa douce folie ,

Nous affranchit de la raison.

Plaisir est lui seul le légitime maître

Digne de nous assujettir.

le bonheur des Dieux est de voir , de connoître ,

Celui de l'homme est de sentir.

H ij

Volupté, si j'en crois ces flatteuses maximes,

Je vais célébrer tes douceurs ;

Et le premier soumis, je consacre mes rimes

A te soumettre tous les cœurs.



Fidèle sectateur du système d'Horace,

Le présent va borner mes vœux.

Le sort à nos plaisirs a marqué peu d'espace ;

Il faut se hâter d'être heureux.



Voilà ce qui nous plaît, insensés que nous sommes ;

Mais, loin ces écrits séducteurs ;

Si pour se faire lire, il faut tromper les hommes,

J'aime mieux manquer de lecteurs.



Dis-moi donc quel sujet doit fixer mon étude,

Muse, & m'inspire un choix constant.

Mais sur le stile encor la même incertitude

Partage mon esprit flottant.



je employer la Fable avec la métaphore,
 Pour la flûte nommer Sirinx,
 amenant cent noms que le vulgaire ignore
 Estre à ses yeux un nouveau * Sphinx ?

**

vaudroit-il pas mieux sans fable & sans figure
 Mettre mon sens dans son vrai jour,
 qu'à l'esprit instruit par la seule nature
 Il se présentât sans détour ?

**

ainsi que l'aspect de diverses maximes
 Vient tour à tour m'embarasser ;
 mes au choix des vers, & sur l'ordre des rimes,
 Je trouve même à balancer.

**

Je sçais si je dois par des rimes croisées,
 Construisant d'abord un quatrain,
 ou de deux tercets les phrases repofées
 Dans un terme égal & certain.

**

H iij

*Mon-
 sire qui
 proposoit
 des Eni-
 gmes.*

Tantôt dans chaque strophe , à l'exemple d'Horace
 J'aime un accord moins répété ;
 Et qu'après un grand vers elle tombe avec grace
 par un vers plus précipité.



Mais c'est trop hésiter , mon doute est inutile,
 Suivons tous ces chemins divers ;
 L'art est de varier son sujet & son stile ,
 Et la cadence de ses airs.

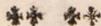


DESPREAU , c'est à toi que je dois ces maximes
 Juge si je suis bien tes loix ;

Dès-long-temps j'ai cherché dans tes écrits sublimes
 La regle & l'exemple à la fois.



De l'aveu d'Apollon , je t'adresse l'ouvrage
 Que ce Dieu vient de me dicter.
 C'est ainsi qu'honoré déjà de ton suffrage ,
 J'entreprends de le mériter.





LA
REPUTATION.

ODE

A MONSIEUR

SAURIN.

L OIN, cet harmonieux langage
Né jadis de l'oïveté ;
Que la Raison hors d'esclavage,
Brille de sa seule beauté.
Pourquoi s'imposer la torture
D'une scrupuleuse mesure,
Et du retour des mêmes sons ?
C'est trop suivre un art tyrannique,
Dans l'espoir du prix chimérique
Qu'on a promis à nos chansons.

H iiii



On nous a flattez que la Gloire
 Doit avec des traits éclatans,
 Graver au temple de mémoire,
 Nos noms, vainqueurs de tous les tems;
 Que nous devons dans nos ouvrages,
 Célébrer par de longs suffrages,
 Survivre à l'Arrêt d'Atropos;
 Et que l'Avenir équitable
 Honore d'un culte semblable
 Les Poètes & les Héros.



Mais, dût ma gloire être semée
 En tous lieux, après mon trépas,
 Je méprise une renommée
 Dont je ne m'appercevrai pas.
 Quand la Mort sourde à la priere,
 Nous a de sa faulx meurtriere,
 Porté d'inévitables coups,
 De quoi nous sert un nom stérile?
 Ce n'est plus qu'un bruit inutile,
 Qui n'est pas même un bruit pour nous.



Où , la renommée est muette
Pour les peuples des sombres bords ;
Ni ses cent voix , ni sa trompette ,
Ne peuvent réveiller les morts.
Les moins fameux , les plus célèbres
Habitent les mêmes ténèbres ,
Que ne percent point nos discours.
Thersite & l'invincible Achille ,
Homere , & le jaloux Zoile ,
Là-bas sont également sourds.



D'une estime contemporaine ,
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais hélas ! elle est aussi vaine ,
Que celle qui vit après nous.
Capricieuse , téméraire ,
Des faux jugemens du vulgaire
Elle suit les bizarres loix :
Ce Juge aveugle la dispense ;
Dans son inégale balance
La Raison est presque sans poids.



Enfantez des écrits sublimes ,
 Dont tout soit utile & charmant ;
 Reconciliez dans vos rimes
 La justesse avec l'agrement :
 Vous en avez pour récompense
 Des éloges sans connoissance,
 Que la Raison n'ose avouer ;
 Tandis que contre leur mérite,
 La basse jalousie irrite
 Les seuls qui sçauroient les louer.



En vain les Muses favorables
 Nous placeroient aux premiers rangs ;
 Toujours de gloire insatiables,
 Nous ressemblons aux conquérants :
 Qu'un seul peuple manque à leur chaîne,
 L'ambition qui les entraîne,
 Leur cache ce qu'ils ont conquis.
 Ainsi le refus d'un suffrage,
 Seul, nous occupe davantage
 Que mille suffrages acquis.



Loin donc, poursuites insensées
 Du frivole l'aurier d'auteur :
 N'allons point livrer nos pensées
 Au goût incertain d'un lecteur.
 Contents que notre esprit s'amuse,
 De ce qu'a produit notre Muse,
 Ne cherchons point un autre prix.
 Quoique l'orgueil nous fasse croire,
 C'est moins renoncer à la gloire,
 Qu'affranchir son nom du mépris.



Mais hélas ! ô misere extrême !
 O honte de l'esprit humain !
 Sans cesse il se dément lui-même ;
 La Vérité l'instruit en vain.
 J'ai beau d'inutile fumée
 Traiter ici la renommée ;
 Mon cœur la deffend contre moi.
 Malgré la Raison qui m'éclaire,
 J'aime encore cette chimere,
 Toute vaine que je la vois.



Toi, que de l'humaine foiblesse,
 Dès-long-temps la Raison instruit ;
 SAURIN, dont la mâle sagesse
 Te met au dessus du vain bruit :
 Toûjours jaloux de ma mémoire,
 Je sens que l'amour de la gloire
 Ne peut encor que trop sur moi ;
 Cher ami, prête-moi des armes
 Pour me deffendre de ses charmes,
 Ou la mériter comme toi.



LA
 LA

LA

F U y o
 De la
 Son soufflé
 Sous ses p
 Dans sa m
 Erille un

Fuyez le
 Bten-tor
 Trament
 Nul obftac
 Le fer levé
 Ni la voix



LA COLERE.

O D E.

FUYONS ; j'apperçois la Colere ;
 De la Raïson qui nous éclaire ,
 Son souffle obscurcit le flambeau ;
 Sous ses pas naît la Perfidie ;
 Dans sa main au crime enhardie
 Brille un sacrilege couteau.



Fuyons loin ; ceux qu'elle envisage
 Bien-tôt infectez de sa rage ,
 Trament cent projets odieux ;
 Nul obstacle ne les arrête ;
 Le fer levé, ni la tempête ,
 Ni la voix tonnante des Dieux.



La Pythie au regard farouche,
 Quand l'oracle sort de sa bouche,
 Et que le Dieu saisit son cœur,

*Prêtre
 de Cy-
 telle.*

Où le * Coribante terrible
 Dans son plus grand trouble, est paisible,
 Près de leur hideuse fureur.



C'est cette Colere funeste,
 Qui jadis a nourri Thieste
 Du sang d'un fils qu'elle immola:
 Festin détestable & parjure!
 Et qui surprit plus la Nature
 Que le Soleil qui recula.



Une nuit détruisit Pergame,
 La Colere alluma la flamme
 Qui l'anéantit à nos yeux;
 Et par le succez même accruë,
 Elle fit passer la charuë
 Sur des murs bâtis par les Dieux.



Contente-toi de ces épreuves ;
 Mais du venin dont tu t'abreuves,
 Monstre , ne fouille point mes vers ;
 N'y mêle point les traits perfides
 De ces Yambes parricides
 Qu'Archiloque * expie aux Enfers.



Que l'Envie à son gré m'offense,
 De ses traits cruels la Vengeance
 N'armera jamais mes discours.
 Toi , Muse , qui me fus fidelle ,
 Si jamais mon dépit t'appelle ,
 Abandonne-moi pour toujours.



Périssé la plume inhumaine
 Qui , vil instrument de la Haine ,
 Répand un fiel injurieux.
 Les beaux vers ont de puissants charmes ;
 Mais , qu'ils sont de cruelles armes
 Entre les mains d'un furieux !



*Il fit des
 Vers
 contre
 son beau
 pere qui
 s'en pen-
 dit de
 douleur.*

Un Poëte avide de nuire ;
 De ceux qu'il s'obstine à détruire
 Trace d'infideles tableaux ;
 Et trop sûr d'un malin suffrage ,
 Il livre leurs noms , d'âge en âge ,
 A des mépris toûjours nouveaux.



Si quelque dépit nous anime,
 Sans le confier à la rime,
 Tâchons d'affoiblir ses transports :
 Et craignons que notre imprudence
 En éternisant la vengeance,
 N'en éternise le remords.





LE GOUST.

O D E

A SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

D Is-moi quel est ce goût solide,
 Dont nous osons tous nous flatter ;
 Sage Muse, fers-moi de guide,
 En ce que tu me fais tenter.
 Avec toi rien ne m'épouvante ;
 En vain mon sujet me présente
 Les plus âpres difficultez :
 Je connois quels sont tes miracles,
 Et c'est du sein des grands obstacles
 Que naissent tes grandes beautez.

Tome II.



Du vrai la raison nous assure ;
 Elle en est seule le flambeau ;
 Le Goût, présent de la nature,
 Est le seul arbitre du beau.
 Sous quelque forme qu'il le trouve,
 Il le reconnoît & reprove
 Ce qui pourroit le démentir.
 Mais ce goût du beau, c'est peut-être
 Moins ce qui nous le fait connoître,
 Que ce qui nous le fait sentir.



Tel que l'Intelligence éclaire
 Sur ce qui nous est plus caché,
 Connoît souvent ce qui doit plaire,
 Sans sçavoir en être touché :
 Quand de ces beautés dont le prive
 Une sécheresse craintive,
 L'ignorant se laisse saisir :
 Et content d'un plaisir paisible,
 Laisse au Philosophe insensible
 Rendre raison de ce plaisir.



Cependant, aveugle Ignorance,
 Du vrai goût ne te flatte pas ;
 Le raisonnement qu'il devance
 Doit de près marcher sur ses pas.
 Soumis à son joug légitime,
 Il faut qu'il seconde ou reprime
 De trop promptes impressions ;
 Et toujours maître du caprice,
 Que son secours nous garantisse
 D'un plaisir dont nous rougissions.



Quel conseil faut-il que je suive ?
 Où trouver cet accord charmant
 D'une imagination vive
 Et d'un solide jugement !
 Qu'il en est, si l'on les veut croire,
 A qui tout auteur de sa gloire
 Doit remettre les intérêts !
 Chacun s'en croit juge suprême,
 Et souffre à peine qu'à lui-même
 On appelle de ses arrêts.



Moi, qui dans mes essais lyriques,
 De quelque honneur m'étois flatté,
 J'ai vû de ces goûts tyranniques
 L'importune diversité.
 L'un vouloit que de chaque strophe
 La métaphore & l'apostrophe
 Fissent le plus grand ornement;
 L'autre orgueilleux du nom de sage,
 Blâmoit une riante image
 Dont j'ornois le raisonnement.



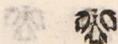
Que votre fougue poétique
 M'offre mille tableaux divers,
 Me dit ce censeur Pindarique,
 Que choque l'ordre de mes vers;
 De la région du tonnerre
 Venez courir l'onde & la terre:
 Pénétrez aux sombres torrents.
 S'il faut qu'à son goût je réponde,
 Il me faudroit un nouveau monde
 Pour des écarts encor plus grands.



Mais du sang froid de ce Chryssipe,
 Que mon génie est retréci !
 Etendez, dit-il, ce principe,
 Qui n'est pas assez éclairci ;
 Cette figure est trop hardie ;
 Ici votre Muse étourdie
 De son sujet s'écarte un peu.
 Bien-tôt séduit par sa critique,
 Sous la plus exacte logique
 Je vais voir mourir tout mon feu.



L'un que le moindre effort fatigue,
 Trouve mes écrits un cahos,
 Ou de sens vainement prodigue,
 Je suis trop avare des mots :
 Mais, ennemi plus redoutable,
 Un autre au même instant m'accable
 Par une plus juste rigueur ;
 Ennuyé de mes soins frivoles,
 D'un sens noyé dans les paroles,
 Il me reproche la langueur.



Muse, dans ces goûts si contraires,
 Comment trouver la vérité ?
 Tes graces, peut-être arbitraires,
 N'ont point de réelle beauté ?
 Un usage inconstant t'entraîne,
 Et la Raison toujours certaine
 Ne t'a point marqué tes sentiers ?
 Mais, non, je ne veux point le croire ;
 Ce reproche offense ta gloire,
 Et flétriroit tous nos lauriers.



Dites-moi donc sur quels suffrages
 Du succès je puis me flatter.
 A Seaux aime-t-on tes ouvrages ?
 Jusques-là tu dois en douter.
 Auprès d'une auguste Princesse,
 Avec les jeux & la sagesse
 Le goût a choisi son séjour :
 Minerve unie aux doctes Fées,
 Les Euclides & les Orphées,
 Sont les Juges de cette cour.





LA
NOUVEAUTÉ.

O D E

A MONSIEUR
L'EVESQUE
DE STRASBOURG.

*J*E sçais que le rang, la naissance,
Que l'Altesse, que l'Eminence,
Exigent de justes respects;
Mais, S O U B I S E, le cœur des Sages
Rend au mérite, des hommages
Et plus libres, & moins suspects.

La vertu, le sçavoir sublime,
 PRINCE, c'est ce qu'en toi j'estime,
 Plus que tes Ayeux, ni ton rang ;
 Je t'offre mes vers à ce titre ;
 Le suffrage d'un sûr arbitre
 M'est plus cher que l'appui d'un Grand.

De tout tems ma Muse un peu fiere
 Dédaigne un travail plagiaire,
 Dans une autre langue emprunté ;
 Loin, ces Poëtes sans génie,
 A qui le Dieu des vers dénie
 La gloire de la Nouveauté.

Des Pindares & des Horaces
 Suivons plus dignement les traces :
 C'est en inventant qu'ils ont plû.
 Et les imitateurs serviles
 N'ont dans leurs écrits inutiles
 Que le mérite d'avoir lû.

La triste * amante de Narcisse
 Ne se plaignoit de son caprice,
 Qu'en repetant ses propres mots :
 Telle est l'impuissance où nous sommes,
 Toujours muets sans les grands hommes
 Dont nous sommes les vains échos.

La
 Nym-
 phe Echo



Mais de l'art & de la nature
 Ils ont épuisé la mesure ;
 Le nouveau nous est interdit.
 Le croyons-nous ? cessons d'écrire.
 C'est assez d'apprendre à les lire,
 S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit.



Pourquoi me séduire moi-même ?
 De cet injurieux système,
 J'entends la Raison murmurer.
 Jusques à la dernière race
 Les doctes Nymphes du Parnasse
 Auront de quoi nous inspirer.



Moliere a réjoui la France
 De plus d'un sujet qu'à Terence
 Apollon n'avoit point dicté.
 Et par les plus heureuses veilles,
 Les Racines & les Corneilles
 Aux Sophocles ont ajouté.



Quoi ! faut-il donc avec scrupule
 Eviter, d'un soin ridicule,
 Le beau qu'ils nous ont enlevé ?
 Non ; mais qu'à l'art dont on l'employe,
 L'Avenir équitable croye,
 Que sans eux nous l'aurions trouvé.



Anime-nous, heureux Génie
 Par qui le chantre d'Aufonie
 Imita celui d'Illion ;
 A ton gré ta main libérale
 Verse une grace originale
 Jusques sur l'imitation.



Oùi, c'est toi qui dans la satire,
Même en ce qu'il daigna redire,
Inspiras l'Horace françois ;
Il semble qu'à ce qu'il imite,
Ajoûtant un nouveau mérite,
Il le cree encor une fois.



Dans ce judicieux critique
Aux traits nouveaux le sel antique
Se trouve par tout allié ;
Horace, s'il pouvoit renaître,
Lui-même s'applaudiroit d'estre
Si dignement associé.



Qu'ai-je dit ? Horace lui-même !
Ce mot va paroître un blasphême
A l'idolâtre Préjugé ;
Mais quand la vérité m'éclaire,
Craindrai-je une erreur populaire
Dont la raison m'a dégagé ?



Dès qu'un moderne sçait me plaire,
 Il est pour moi Virgile, Homere;
 Je partage entr'eux mon encens.
 C'est le beau seul que je respecte,
 Et non l'autorité suspecte,
 Ni des grands noms, ni des vieux tems.





L'AMOUR

PROPRE.

ODE

A MONSIEUR

L'EVESQUE

DE SOISSONS.

DEMESLONS tous les stratagèmes
De l'instinct qui nous guide tous ;

Mortels , nous nous aimons nous-mêmes

Et nous n'aimons rien que pour nous.

De quelque vertu qu'on se pique ,

Ce n'est qu'un voile chimérique ,

Dont l'Amour propre nous séduit ;

Je le fers en voulant m'en plaindre ;

C'est lui qui m'engage à le peindre ,

Et contre lui-même il m'instruit.



Que nos amis, que nos maîtresses,
 Objets apparents de nos vœux,
 Ne pensent pas que nos tendresses,
 Ni que nos vrais soins soient pour eux.
 Nos plaisirs font notre constance,
 Pourquoi de leur reconnoissance
 Exigeons-nous l'injuste honneur ?
 Que doivent-ils à notre yvresse ?
 Leur bonheur ne nous interesse
 Qu'autant qu'il est notre bonheur.



Que nos vertus sont près du vice !
 L'intérêt seul peut nous mouvoir ;
 L'homme par goût de la justice,
 Rarement s'immole au devoir,
 Souvent la clémence est adresse,
 La modération, paresse,
 L'équité, peur des châtimens.
 Cent vertus que l'erreur couronne,
 Sont de vains noms que l'orgueil donne
 A ses adroits déguisemens.



Non, qu'en naissant l'homme ne sente
 Diverses inclinations,
 Source unique, source constante
 De ses diverses actions;
 L'un naît ami de la malice;
 L'autre d'un hazard plus propice
 Tient un cœur sage & généreux;
 Mais sa sagesse fortuite
 N'est qu'une vertu sans mérite,
 Un Amour propre plus heureux.



Quelquefois au feu qui la charme,
 Résiste une jeune beauté,
 Et contre elle-même elle s'arme
 D'une pénible fermeté.
 Hélas! cette contrainte extrême
 La prive du vice qu'elle aime,
 Pour fuir la honte qu'elle hait;
 Sa sévérité n'est que faste,
 Et l'honneur de passer pour chaste
 La résout à l'être en effet.



Sageſſe pareille au courage
 De nos plus ſuperbes Héros !
 L'Univers qui les enviſage ,
 Leur fait immoler leur repos.
 Qu'un moment leur cœur magnanime
 Perde ces témoins dont l'eſtime
 Les ſoutenoit dans le danger ;
 Je crains qu'alors il ne rachette
 Par une lâcheté ſecrete
 Des jours qu'il n'oſoit ménager.



Vous , rares au ſiecle où nous ſommes ,
 Grands , que vos bienfaits font nommer
 L'Amour , les délices des hommes ,
 Vous flattez-vous de les aimer ?
 Des heureux qu'il vous plaît de faire ,
 Vous attendez votre ſalaire ;
 Vous voulez regner ſur les cœurs ;
 Votre avare magnificence
 Par les faveurs qu'elle diſpenſe ,
 S'achette des admirateurs.



Ainsi leur
 Un deſirs
 Mais nous
 Un amour
 Malgré leur
 L'orgueil,
 Ne ſouffrent
 Et par la plus
 Notre ingratitude
 En veut à de

In vain ce
 Son mille dé
 Se vante d'une
 Toute voule
 Ce n'est point
 Mais son cœur
 Voudroit uti
 par la lége
 Les veut que
 (qu'il offre au
 Tom. II.

Ainsi leur intérêt sçait prendre
 Un dehors sensible, empressé :
 Mais nous, ne croyons pas leur rendre
 Un amour désintéressé,
 Malgré leur attente déçûë,
 L'orgueil, d'une grace reçûë
 Ne soutient qu'à regret le faix ;
 Et par la plus tendre apparence,
 Notre ingrate reconnoissance
 En veut à de nouveaux bienfaits.



En vain ce sévere Stoïque,
 Sous mille défauts abbatu,
 Se vante d'une ame héroïque,
 Toute vouée à la vertu.
 Ce n'est point la vertu qu'il aime ;
 Mais son cœur yvre de lui-même
 Voudroit usurper les Autels :
 Et par sa sagesse frivole,
 Il ne veut que parer l'idole
 Qu'il offre au culte des mortels.



Jusqu'où l'Amour propre s'égare !
 Souvent, aveuglé en son dessein,
 Il nous arme d'un fer barbare
 Qu'il tourne contre notre sein.
 Caton d'une ame plus égale,
 Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
 Eût souffert que Rome pliât ;
 Mais incapable de se rendre,
 Il n'eût pas la force d'attendre
 Un pardon qui l'humiliât.



Quel est donc le fruit que j'espère,
 En traçant ces exemples vains ?
 L'orgueil sera-t-il moins le pere
 Des fausses vertus des humains ?
 Non, nul art ne s'en rend le maître ;
 C'est notre mobile, notre être,
 Tous nos desirs lui sont soumis.
 Attachez, s'il se peut, au crime
 L'applaudissement & l'estime,
 La Vertu n'aura plus d'amis.



Toi, qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte BRULART, dans ces idées
Ne crois pas les Saints confondus.
Je connois la source éternelle
D'où coule une vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet :
Mais j'ai peint de notre ame impure,
Ce quelle tient de la nature,
Et non, ce que la grace en fait.



L'AMOUR.

O D E

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE COISLIN.

*C*OISLIN, qui sçais unir aux plus hauts avantages*L'amour & le goût des beaux Arts ;**Tu n'es point de ces Grands qui lisant nos ouvrages,**Craindroient d'avilir leurs regards.*

**

*Mes vers soutiendront mal ton goût héréditaire,**Prompt arbitre de nos écrits ;**Mais parle au moins mon tribut doit te plaire,**Si le Zele y met quelque prix.*

**

AMOUR, tant célébré par tes lâches esclaves.

Trop cher ennemi des mortels,
 Celle enfin d'usurper, pour prix de tes entraves,
 Et notre encens & nos Autels.

Ou plutôt, homme vain, qui toi-même te blesses,
 Pour de passageres beautez,
 C'est trop, adorateur de tes propres foiblez,
 En faire des divinitez.

Quand l'âge t'affranchit de la première enfance,
 Et vient t'amener la Raison;
 Ton cœur cherche contr'elle à se mettre en défense,
 Et lui marque une autre saison.

Ton mépris la renvoye à la froide vieillezse,
 En toi tu la crois un défaut;
 Et livrant au plaisir une ardente jeunesse,
 Tu crains d'être sage trop tôt.

Tu choisis au hazard pour l'objet de ton culte
 Des attraits, des yeux suborneurs,
 A qui tu vas des Dieux que ta folie insulte
 Profiter tous les honneurs.

**

Avec quel zele on fait à ces yeux qu'on adore,
 Cent sacrifices empressez !
 Dans la fureur de plaire, un amant craint encore
 De ne s'avilir pas assez.

**

Est-il pénible effort, téméraire entreprise,
 Où n'engage un amour flatteur ?
 De son propre pouvoir la Déesse surprise
 Rit souvent de l'adorateur.

**

Qu'elle attende pourtant ; il deviendra son maître,
 S'il peut à son tour l'attendrir ;
 On la verra lui rendre, & sans effet peut-être,
 Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.

**

Le dégoût des amans naît de ces biens frivoles,
 Dont l'attente fait tout le prix,
 Bientôt d'adorateurs ils deviennent idoles,
 Et leur cultre devient mépris.

**

Pendant du récit de ces feux idolâtres
 Tous les esprits sont enchantez;
 C'est le seul art de plaire, & de tous nos théâtres,
 Il fait les uniques beantez.

**

Eh ! combien à l'Amour éleya des trophées
 La scene * au magique pouvoir,
 Où l'on voit les Héros transformez en Orphées,
 Chanter jusqu'à leur désespoir !

**

Là, sous les noms honteux d'erreur & de foiblesse,
 Notre devoir est combattu,
 Les Dieux par leur exemple, y font à la jeunesse
 Un scrupule de la vertu.

K iij

**

L'Opé-
12.

Mais, dit-on, Melpomene en son art plus exacte,
 Aspire à notre instruction :
 Projet qu'elle dément elle-même à chaque acte,
 En faveur de la passion.

**

Elle mêle l'amour aux fureurs de la guerre :
 Elle attendrit l'ambitieux ;
 S'il veut se faire un nom & conquérir la terre,
 C'est pour l'offrir à deux beaux yeux.

**

Il règle ses exploits au gré d'une maîtresse,
 L'Amour est son objet constant ;
 Et son plus noble effort devient une bassesse,
 Par le vil prix qu'il en attend.

**

Ainsi de nos auteurs, gravement libertine
 La Muse s'épuise en beaux mots ;
 Et chez eux la beauté fait seule l'Héroïne,
 Comme l'Amour fait le Héros.

**

Où donc est cette Muse en nos jours inconnüe,
 Qui doit purger les passions ?
 La nôtre les irrite, & présente une nuë
 Aux vains désirs des Ixions.

**

Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit l'obstacle,
 Ou le danger même d'aimer,
 Perd cette heureuse crainte, & de tout le spectacle
 N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.

**

Jusques-à quand veut-on sous d'imprudentes fables,
 Nous cacher un nouvel écueil,
 Et donnant de beaux noms à des penchans coupables,
 Changer le remords en orgueil ?

**

C'est trop prêter au vice un appui mercenaire,
 Auteurs, cessez de l'appuier ;
 Et par la vertu seule essayez de nous plaire,
 Ou bien osez nous ennüier.

**

Ainsi, sage un instant, trahi par une belle,
 Parla le vieux tuteur Damon,
 Qui le moment d'après, aux pieds de l'infidelle,
 Démentit tout ce vain sermon.



Ce qu'à fait le dépit, Amour, tu le renverfes :
 Nous changeons à tous les momens.
 Sans principe certain, nos passions diverses
 Font nos divers raisonnemens.





L' O M B R E
D U M A R Q U I S
D E R O Q U E L A U R E.
O D E.

TOI, * qui d'une ardeur empressée
Sers le maître de l'Univers,
Prend tes aîles, ton caducée;
Vole, & va t'ouvrir les Enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore,
C'étoit la plus chere moitié;
Va, ce seul espoir me soulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triste amitié.

*Mer-
cure*



Pénètre à ces heureux rivages
 Que du Lethé lavent les flots ;
 C'est-là, sous d'éternels ombrages
 Qu'il erre parmi les Héros.
 Né pour suivre les pas d'Alcide,
 A l'aspect du fer homicide
 Jamais son sang ne s'est glacé ;
 Brave, prudent sans artifice,
 Au milieu d'Achille & d'Ulisse
 Rhadamante l'aura placé.



O valeur, Don des grandes ames,
 Vertu digne de nos autels,
 Rarement de tes pures flammes
 Tu viens embraser les Mortels !
 L'un s'expose pour fuir la honte,
 En téméraire l'autre affronte
 Un danger qu'il ne connoît pas ;
 Un autre armé par la furie,
 Périt sans servir sa patrie,
 Et perd sa vie & son trépas.



Une valeur plus magnanime
 Seule mérite un si beau nom ;
 Les Sages n'accordent d'estime
 Qu'au devoir & qu'à la raison.
 J'en atteste la Grece & Rome ,
 Pour perdre la vie en grand homme
 Il en faut connoître le prix ;
 Et quelquefois le vrai courage
 Veut que le Héros la ménage ,
 Sans craindre un aveugle mépris.



Ami dont je n'étois pas digne,
 Et que les Dieux m'ont enlevé,
 C'est ta valeur que je désigne,
 Ton cœur si souvent éprouvé.
 D'une ame au devoir asservie,
 Sentant tout le prix de la vie,
 Tu bravas mille fois la mort ;
 Et la recevant sans allarmes,
 D'un succès qui trahit nos armes
 Ta vertu fit rougir le sort.



Pourquoidonc n'est-il point au nombre
 Des plus mémorables Guerriers ?
 Mercure, sans trouver son ombre,
 Tu parcours ces bois de lauriers,
 Quitte-les, & change de route :
 Va, tu le trouveras sans doute
 Entre les amis généreux,
 Oui, mon cœur me le persuade,
 Oreste, Thésée & Pilade
 Charmez, le retiennent entr'eux.



Non ; je vois quel charme l'attire.
 Par les Poètes entraîné,
 Il oublie au son de la lyre
 Le rang qui lui fut décerné,
 Exempt du faste militaire,
 Il aime mieux entendre Homere,
 Et ses sublimes fictions,
 Que d'aller en Ombre plus fiere
 Enchanter la troupe guerriere
 Du récit de ses actions.



Laisse le Chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment ;
Ces vers que t'offre ma tendresse
Sont mon plus doux soulagement.
Je réjouis le triste empire
Par cet éloge que m'inspire
Le seul plaisir de le donner ;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun intérêt servile ;
On ne pourra le soupçonner.





THALIE.

ODE

A MONSIEUR

DE C***

EST-CE un songe, ou l'effet d'une aimable folie ?
 J'erre dans le sacré vallon.

Avec un ris malin, je viens de voir Thalie
 Prendre la lyre d'Appollon.

Près d'elle ont accouru le Faune & le Satyre

Mêlez aux doctes nourriçons ;

Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire
 De la nouveauté de ses sons.

Je l'entends ; écoutons. Le serieux Pindare
 Dès le prélude s'est enfui ;
 Mais Horace demeure, & si son goût s'égaré
 Je veux bien errer avec lui.

**

Jusqu'ici dans mes jeux, sous un masque sincere,
 J'osai, dit-elle vous joüer :
 Dieux, Héros & mortels, aujourd'hui moins sévere,
 Je vais, s'il se peut, vous loüer.

**

Ma lyre, commençons par le maître du monde,
 Chante la gloire de ses feux ;
 Jupiter a rempli le ciel, la terre & l'onde
 De ses prodiges amoureux.

**

Satyre, aigle, serpent, cigne aux brillantes aîles,
 Ou taureau traversant les flots,
 Cent fois il a daigné sous cent formes nouvelles,
 Peupler le monde de Héros.

Tom. II.

L

**

Redoublons nos efforts ; que notre art se déploie
 Pour ces Dieux bravant le trespas ;
 Qui se firent blesser aux Campagnes de Troie,
 Pour l'épouse de Ménélas.

**

Au défaut de leur force , au moins leur artifice
 Servit le couroux de Junon ;
 Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulisse,
 Virent les cendres d'Ilion.

**

Chantons les pleurs d'Achille & sa colere oisive
 Qui se plaît à voir tout périr ;
 Il n'eut point pour les Grecs , comme pour sa captive
 La foiblesse de s'attendrir.

**

Le sage Agamemnon par le sang de sa fille
 Calma les Dieux trop obéis :

Esclave
d'Agamemnon.
 Maiscontent , à leurs loix d'immoler sa famille,
 S'eut leur refuser* Chrizeïs.

**

Chantons l'adroit * vainqueur du crédule Cyclope, *Ulysse.*

Lui qui loin d'Itraque poussé,

Fut par ses vœux secrets fidele à Pénélope

Jusqu'entre les bras de Circé.

Que ne louïerois-je point ! Vous qui de l'Ebre au Gange

Allez répandre la terreur,

Superbes conquerans, recevez la loüange

Duë à votre noble fureur.

Gardez-vous de souffrir que l'équité timide

Mette un frein à vos passions;

Méritez par la force une gloire solide,

Pareille à celle des lions.

Juste effroi des mortels, que tout ce qui respire

Tombe tremblant à vos genoux;

Et Rois de l'Univers, de votre vaste empire

N'affranchissez jamais que vous.

L ij

Mais vous, de qui l'esprit va fonder la nature,
 Philosophes audacieux,
 Qui du monde imparfait corrigeant la structure,
 Donneriez des avis aux Dieux.

**

Avec nous des humains partagez les hommages ;
 Vous avez droit à leurs autels :
 Les Dieux sont les puissans : mais vous êtes les sages,
 S'il en est parmi les mortels.

**

Tu ris Anacréon ! cette vaine sagesse
 Ne vaut pas tes égaremens.
 Tu veux donc qu'à ton gré je célèbre l'ivresse
 Et des buveurs & des amans.

**

Buveurs, brisez le joug d'une raison trop fiere,
 Eteignez son triste flambeau ;
 D'autres enseignent l'art d'augmenter la lumière,
 Mais l'art de l'éteindre est plus beau.

**

Vous amants, méritez les faveurs de vos belles ;

Mais contents de les esperer ,

Même en les demandant , craignez d'obtenir d'elles

Un bien si doux à désirer.



Envoyez d'un souris , charmez d'un regard tendre ,

Immolez tout à deux beaux yeux :

Dans les pièges flatteurs qu'Amour daigne vous tendre

Osez vous préférer aux Dieux.



Mais ces douces erreurs , votre plus cher partage ,

Nous appartiennent comme à vous :

Mortels , les Dieux prudens ont gardé l'avantage

D'être à leur choix sages ou fous.



Quel Dieu n'a point aimé ! Jusques dans ces retraites

L'Amour fait sentir ses douceurs :

Et je pourrois chanter les intrigues secrettes

De fameuses Vierges mes sœurs.



Apollon D'un * frere trop pressant la chaste *Calliope*
 Jadis partagea les amours ,
Orphée. Et lui donna ce * fils qui sur le mont *Rhodope*
 Charmoit les lions & les ours.

**

Il n'en est point de nous que quelque amour n'amuse
 Au gré de l'enfant de *Paphos* ;
Sapho pouvoit bien être une dixieme *Muse* ,
 Les neuf autres sont des *Saphos*.

**

C'est fait ; j'ai mérité tous les honneurs lyriques ,
 Et j'ai joint sur un nouveau ton ,
 Aux finesses d'*Horace* , aux écarts *Pindariques* ,
 Les images d'*Anacréon*.

**

C*** qui sçais l'art de ces ris *Philosophes*
 Dont un sage fut si vanté ,
 Dis-moi , si l'ironie hazardée en ces *Strophes*
 Egaye assez la vérité.

**

*Agreable censeur de l'humaine folie ;
 D'un mot tu sçais la dévoiler ;
 Heureux ! si j'avois sçu faire parler Thalie
 Comme tu l'aurois fait parler.*





LES VŒUX.

O D E.

O Dieux ! trop fatiguez des ridicules vœux
 Que vous fait l'humaine ignorance ,
 Vos graces quelquefois nous rendent malheureux ;
 Vous nous exaucez par vengeance.



Je ne veux point de vous ces hautes dignitez
 Que notre ambition dévore ,
 Où souvent , sous l'espoir d'être plus respectez
 Le Mépris nous suit mieux encore.



Vous m'éclairez assez pour mettre au rang des maux
 Les dons même de la victoire :
 Un nom à soutenir coûte mille travaux ;
 C'est un lourd fardeau que la gloire.



Que je n'habite point ces somptueux Palais
 Où l'inquiétude nous brave,
 Où le maître apparent d'un peuple de valers
 N'en est en effet que l'esclave.



Je vois les noirs chagrins voler sous ces lambris
 Qu'a taillé l'adroite Sculpture.

O Dieux ! préservez-moi d'être riche à ce prix ;
 Conservez-moi ma vie obscure.



Heureux , cent fois heureux , si de votre bonté
 J'obtiens les biens que je désire !
 Un cœur pur , un sens droit , une ferme santé,
 Du vin , des amis & ma lyre.





T H E M I S .

O D E.

NOMBREUX accords, hautes pensées,
 Unissez pour moi vos attraits ;
 Et servez les fureurs sentées
 Qui m'ont conduit dans ce Palais.
 J'y vois une auguste Déesse
 De qui la droite vangeresse
 Fait briller un glaive tranchant ;
 Dans sa gauche est une balance ,
 Que ni fraude, ni violence
 Ne forcent au moindre penchant.

C'est Themis ; oui , c'est elle-même.
Orné de l'éclat le plus beau ,
Son front porte ce diadème
Quel'Erreur prend pour un bandeau.
Pour elle la Nuit est sans ombre ,
Et le cœur même le plus sombre
A son œil ne peut échapper ;
Il veille à tout ce qu'elle pese ,
Et la seule Raison l'appaife
Ou la détermine à frapper.



Devant elle sont les Annalles
Des Oracles qu'elle a tracez ,
De faux sens , de gloses venales
Par la Raison débarassiez :
Les Loix , appui de l'innocence
Frein redouté de la licence ,
Sages Limites de nos droits ;
Du repos sources délectables ,
Au foible , au puissant respectables ,
Souveraines même des Rois.



Justice , voilà donc ton temple !
 Injustes , coupables , tremblez ;
 Tous ces Sages que je contemple
 Sont ses ministres assembles.
 Au gré de Thémis implorée ,
 L'orphelia , la veuve éplorée
 Vont d'épouiller l'usurpateur ;
 Et l'Innocence enfin paisible ,
 Va la voir d'un glaive infailible
 Frapper son calomniateur .



Mais quelle lumiere imprévüe
 Eroune mes yeux désfillez !
 Dois-je m'en fier à ma vûë ?
 Des lieux si Saints sont-ils soüillez ?
 J'ai crû voir entre ces ministres
 Se placer des guides sinistres :
 L'Egard & la Prévention ,
 Que suivent l'aveugle Ignorance ,
 La paresseuse Indifférence
 Et la perfide Ambition .



Juges , plus jaloux de vos titres
Que du devoir de vos emplois ,
Prendrez-vous de si faux arbitres
Pour les interpretes des Loix ?
Quand la Raison veut vous conduire
Votre erreur pour vous mieux séduire,
Eteint son importun flambeau.
Haine , Amitié , tout vous impose ;
Tel même dont l'amour dispose
Voit-tout à travers son bandeau.

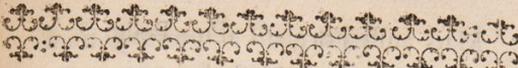


Quoi ! notre vie & nos fortunes
Dépendent - elles de leur voix ?
De quelles frayeurs importunes
Me saisit tout ce que je vois !
Mais non , des Juges vénérables ,
Aux passions invulnérables ,
Sont les remparts de l'Equité ;
Eux dont la sage indépendance ,
Dont le sçavoir & la prudence
Arme & regle l'intégrité.



En vain l'Erreur impérieuse
Brigue ici d'injustes succès ;
Vigilance laborieuse
Vous lui deffendez tout accès.
Si l'injustice couronnée
Voit l'innocence soupçonnée
Tomber quelquefois sous ses coups ;
C'est le triste destin des hommes ;
Foibles, imparfaits que nous sommes ;
Il n'est rien de pur parmi nous.





LA LOUANGE.

O D E

A MONSIEUR L'ABBE'
DE CAUMARTIN.

AUTURS, quel motif nous inspire,
Et dans l'art dangereux d'écrire
Quelle fin nous proposons-nous ?
C'est la loiiange, c'est l'estime ;
Nul intérêt ne nous anime
Si vivement qu'un prix si doux.



Que le public de ses suffrages
Honore à l'envi nos ouvrages,
Contents de les voir encenser,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune
De ne les pas récompenser.



Mais aussi l'orgueil d'un Poète
 De cette estime qu'il souhaite
 Souvent se flatte imprudemment ;
 Ses desirs font son imprudence,
 Et plus ils ont de violence,
 Plus ils le trompent aisément.



Ecoutez ce rimeur superbe
 Qui croit comme un autre Malherbe,
 De l'oubli sauver les grands noms :
 Il va chanter des vers qu'il aime,
 Et d'abord vous prévient lui-même
 Sur le mérite de ses sons.



Nouveaux, ils charment Fontenelle ;
 Grands, Gevest les prend pour modèle ;
 Ils ont désarmé Despreaux ;
 Délicats, la Cour les admire ;
 Il font enfin, s'il l'ose dire,
 Le désespoir de ses rivaux.



A chaque m
 son vilage
 orgueil ses
 ces ent
 l'ez, tout
 s'en-vous, il

Mais si la
 un encens de
 reprenoit d
 e-côt s'écha
 défendra par
 défauts qu

qui condamn
 connoit les
 le trouve
 gré de sa
 le critique
 le taille,
 Tome II.

A chaque mot la folle joye
Sur son visage se déploye,
D'orgueil ses yeux sont enflammez ;
Dans cet enthousiasme étrange,
Parlez, tout lui paroît loüange,
Taifez-vous, il vous croit charmez.



Mais si la critique maligne
D'un encens dont il se croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bien-tôt s'échappant en murmures,
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.



Qui condamne les phrases basses,
Méconnoît les naïves graces ;
Qui le trouve obscur, est pesant ;
Au gré de sa fierté grossiere,
Qui le critique, est sans lumiere,
Qui le raille, est mauvais plaisant.

Tome II.

M



Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inspire
 Dans l'applaudissement admire
 La force de la vérité ;
 Et dans la censure , il s'irrite
 De voir , où contre le mérite
 Peut aller la malignité.



Ainsi sa ridicule Muse
 Livrée à l'erreur qui l'abuse
 De l'art ose usurper le prix ,
 Et croit dans son yvresse extrême
 Avoir l'estime de ceux-même
 Qui n'ont pû cacher leur mépris.



Craignons une yvresse semblable
 Qui nous rend en secret la fable
 De nos malins admirateurs ;
 Et faisons-nous des regles sages
 Pour discerner les vrais suffrages
 Des applaudissements flateurs.



Pressons celui qui nous écoute
 De nous montrer la sûre route,
 S'il nous sent dans l'égarément :
 Mais prenons garde à l'imposture ;
 L'air dont on s'offre à la censure
 Souvent mandie un compliment.



Dans une sage défiance
 Etudiez la contenance
 De vos auditeurs curieux.
 Qui craint les loüanges frivoles
 Se fie au ton plus qu'aux paroles,
 Et moins à la bouche qu'aux yeux.



Observez que tel qui se lasse
 D'un ouvrage froid & sans grace,
 S'efforce à paroître attentif,
 Et quelquefois par bienléance
 Veut réparer un long silence,
 D'un applaudissement tardif.



Les expressions affectées
Des louanges trop concertées
Sont rarement celles du cœur.
Un mot que le plaisir anime,
Nous est un garant de l'estime,
Plus sûr que tout l'art d'un flatteur.



Enfin les écrits que l'on goûte
Intéressent qui les écoute
A les rendre encor plus parfaits ;
Un peu de critique assaisonne
Les éloges que l'on nous donne ;
Les plus entiers sont les moins vrais.



*CAUMARTIN, mon orgueil timide
Craints cette louange perfide
Dont se repaissent mes rivaux ;
Que par toi la Raison m'éclaire,
Et par ta critique sincère,
Sauve-moi des éloges faux.*



L'ORGUEIL
POËTIQUE.

O D E

A MONSIEUR L'EVESQUE
D'AVRANCHES.

OUI Génie, enfin trop superbe,
Qui-toujours prêt à t'encenser,

A côté même de Malherbe

En secret oses te placer.

Sçache à quel excès ridicule

Ton amour propre trop crédule

Te fait sans cesse t'oublier :

Descends du sommet du Parnasse ;

Ma raison malgré ton audace

Entreprend de t'humilier :

M iij.



Rappelle ces momens stériles
 Ou, dans un transport convulsif,
 De cent mouvemens inutiles,
 Tu hâtes un sens trop tardif:
 Après une pénible attente,
 Si quelquefois il se présente,
 Ce n'est point un fruit de ton art;
 Tu ne sçais ce qui le fait naître;
 Le beau qui s'offre, semble n'être
 Qu'un heureux présent du hazard.



Mais, de ce hazard sans mérite,
 C'est peu que ton sens soit le fruit;
 Un trouble plus honteux t'agite
 En cherchant un mot qui te fuit.
 Joueur de la rime rebelle,
 Que de termes t'arrache-t-elle,
 Que ton dépit même dément!
 Ou, tu souffres qu'on t'applaudisse
 D'une beauté qu'à son caprice
 Tu dois plus qu'à ton jugement.



Qui peut fonder ton arrogance ?
Je t'entends , superbe ; tu crois
Pouvoir malgré ton impuissance
Te faire au moins honneur du choix ;
Mais aveugle sur tes pensées
Les plus vaines , les moins sentées
Ont cent fois surpris ton amour ;
Pour prendre la dernière place ,
Souviens-toi de ce que j'efface ,
Non de ce que je mets au jour.



N'y dois-je rien à la critique
D'un ami sincère , éclairé ,
Sans qui l'yvresse poétique
Dès long-temps t'auroit égaré ?
Par toi seul , incertain de plaire ,
Il n'est pas jusques au vulgaire
Qui ne te prête quelque appui ;
Et souvent tes fausses reprises
Par tel censeur que tu méprises ,
T'abaissent au dessous de lui.



Parle, il est temps que tu t'excuses
 Du faste outré de tes écrits.
 Cette fierté sied bien aux Muses,
 Des vers elle augmente le prix,
 Seule elle y met les traits sublimes,
 Par elle, dis-tu, sur nos rimes
 Un feu plus vif est répandu,
 Pretexte d'un esprit qui s'aime,
 Et qui veut s'enivrer lui-même
 De tout l'encens qu'il se croit dû !



Nouveau Narcisse que consume
 L'amour de ta propre beauté,
 Qu'un effort prudent t'accoutume
 A te voir du mauvais côté.
 Juge assidu de ta foiblesse,
 Résiste, oppose-la sans cesse
 A l'instinct qui te fait la loi ;
 Et laisse à la raison plus sage
 Prononcer l'humble témoignage
 Que mes écrits rendront de toi.



Avouë à la future race,
 Si jusques-là vont tes accords,
 Qu'il fut mille auteurs dont l'audace
 Passa de bien loin tes efforts;
 Que tu voyois de la barriere
 Des Athletes dans la carriere,
 Contre qui tu n'osois lutter;
 Et que par des routes nouvelles,
 D'autres s'élevoient où tes aîles
 Refuserent de te porter.



De mes téméraires saillies
 Je reconnois enfin l'abus;
 J'abjure aujourd'hui les folies
 Des fiers élèves de Phæbus,
 Stérile artisan de paroles,
 J'ai honte des lauriers frivoles
 Dont moi-même j'ai ceint mon front;
 Et si désormais je me louë,
 Eloges que je défavouë,
 Soyez mon éternel affront.



Mais de ce langage peut-être,
 Ma fierté va grossir ses droits.
 Quelle gloire de se connoître,
 Me crie une secrète voix !
 C'est là le sçavoir le plus rare,
 Et qu'aux auteurs le Ciel avare
 A le plus souvent refusé.
 Ah ! je connois le stratagème ;
 Et la modestie elle-même
 N'est que notre orgueil déguisé.



Toi, qui dèments cette maxime
HUET, tu peux la censurer ;
 Objet de la publique estime,
 Toi seul, tu parois l'ignorer.
 Tes talens, ton sçavoir extrême,
 Prodige aux yeux des sçavans même ;
 Pour toi ne sont point un écueil ;
 Et de ces pieges garantie,
 Il semble que ta modestie
 Naïsse des sources de l'orgueil.





L'AVEUGLEMENT.

O D E

*Faite à l'occasion des fautes qui s'étoient
glissées dans la seconde Edition.*

DE la nuit frere tyrannique ,
Aveuglement, mon œil stoïque
Sans se plaindre encor t'a souffert.
J'ai triomphé de mes allarmes,
Et je n'ai point trempé de larmes
Le voile dont tu m'as couvert.



Non, que ce malheur légitime,
Expiât en moi quelque crime,
Ou punît d'injustes désirs.
Nouveau * Tiresie, à faux titre,
Ai-je fait, indiscret Arbitre,
Rougir Junon de ses plaisirs ?



*Tiresie
décida
pour Ju-
pier
contre
Junon
dans
une dis-
pute
qu'ils
eurent
ensem-
ble.*

Ce n'est plus pour moi que l'Aurore
 De ses couleurs enrichit Flore ;
 Tout échape à mes yeux , tout fuit.
 Phœbus du haut de sa carrière
 Ne m'accorde qu'une lumière
 Presque aussi triste que la nuit.

Ces objets enchanteurs des ames ,
 Ces yeux , sources de tendres flammes ,
 Aux miens n'étaient plus d'attraits ;
 L'Amour que vainement j'implore ,
 Contre l'ennui qui me dévore
 Ne sçait plus où prendre des traits.

Amour propre, est-ce une imposture ?
 Je me flattois que la Nature
 M'avait doué d'un esprit vif ;
 Mais dans ma sombre inquiétude,
 Une éternelle incertitude
 Retient mon enjouement captif.

L'AVEUGLEMENT. 189

Dans les yeux je ne puis plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous sert mieux que l'art,
Et mes discours n'ont plus pour guides
Que des réflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.



Le Pere du commerce aimable,
Dieu qu'à tort oublia la Fable,
Le sage, le prompt A-propos,
Ce Dieu par qui seul tout peut plaire,
M'a banni de son sanctuaire,
Séjour unique des bons mots.



De la société vivante,
Une, moins vive & plus sçavante,
Nous dédommage quelquefois :
Morts célèbres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages ;
Où vous nous instruisez sans voix.



Oui, de l'étude opiniâtre
 De ces grands Morts qu'on idolâtre,
 J'aurois fait mon plus doux emploi,
 Mais puis-je aujourd'hui l'entreprendre ?
 Aux yeux seuls ils se font entendre ;
 Helas ! ils sont muets pour moi.



Eh bien, Aveuglement funeste,
 Est-ce assez ? Quel supplice reste
 Que par toi je n'aye éprouvé ?
 Mais ; malgré cette violence,
 J'ai dévoré dans le silence
 Le fiel dont tu m'as abreuvé.



Je vange une plus vive injure ;
 Aux yeux de la race future
 Tu m'as fait alterer mes Vers ;
 Et pour un Poète sensible
 Ce nouveau mal est plus terrible
 Que la chute de l'Univers.



Sous la presse scandalisée
 Par toi l'Erreur autorisée
 Des mots François en fait d'Hebreux ;
 Les lettres au hazard s'y rangent ,
 Et d'un sens certain qu'elles changent
 Font un sens faux ou ténébreux.



* Ces loix par la raison tracées , *La pon-*
 Ce bel Art par qui nos pensées *tuatis.*
 Aux yeux ne se confondent point ;
 Qui rangeant diverses parties
 Par le même sens assorties ,
 Les divise ensemble & les joint.



Ces regles par toi violées ,
 De mes phrases mal démêlées
 Rendent tous les rapports obscurs ;
 Et ces guides si nécessaires ,
 Dans mes Vers, guides téméraires ,
 Trompent les Lecteurs les plus sûrs.



Entends ces Vers fans harmonie ,
 Victimes de la tyrannie ,
 Qui te redemandent des pieds ,
 Et dans leurs démarches mal-sûres ,
 Par trop ou trop peu de mesures
 Egalement estropiez .

Plus l'Harmonie a de quoi plaire ,
 Et plus l'oreille avec colere
 Se révolte contre un faux ton :
 Les Vers sont enfans de la Lyre ;
 Il faut les chanter , non les lire ;
 A peine aujourd'hui les lit-on .

Combien ignorant nos maximes,
 Du repos du vers & des rimes
 Rompent le charme séducteur !
 Oui , mon oreille poétique
 Redoute un injuste critique
 Encore moins qu'un mauvais Lecteur .

Stupide

Tom II.

Stupide avorton de l'école,
Il ne sçait point à la parole
Donner des tons ingénieux.
Faut-il marcher ? il se repose,
Et change en languissante prose
Le vers le plus harmonieux.



Ainsi ce grossier symphoniste
Qui des tendres airs de Baptiste
N'a jamais senti les beautez,
En feroit, sous ses doigts barbares,
Des airs qui paroîtroient bizarres
Aux Graces qui les ont notez.



Mais d'un nouveau crime, ma Muse
Pour se justifier t'accuse
A mon siecle, aux siecles suivans ;
C'est toi seul qui me l'as cachée,
Cet orthographe relâchée
Qui m'avilit aux yeux sçavants.



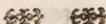
Par toi, quel soupçon d'ignorance !
 De l'Y grec introduit en France
 J'ai masqué l'iambe étonné.
 Quel Wisigot ou quel Wandalé
 Eût fait d'un semblable scandale
 Frémir le peuple endoctriné ?



J'ai dépouillé de l'H antique
 L'Enthousiasme poétique
 Parmi nous naturalisé ;
 Et dans mes pages réfractaires,
 Privé de ses vrais caracteres,
 Chaque mot est dépaîsé.



Heureux encor ! si mes Ouvrages
 Avoient seuls souffert tes outrages,
 J'aurois pû les abandonner.
 Mais que sur ceux qui m'embellissent,
 Tes noirs attentats rejaillissent,
 Je ne puis te le pardonner.





L' A B U S

DE LA

P O È S I E .

O D E

AU R. P T O U R N E M I N E

De la Compagnie de J'esus.

L A I S S E - m o i , Dieu de l'harmonie
 Non, n'attends pas que mon Génie
 Te rende de nouveaux tributs ;
 Non, puisqu'on exauce au Parnasse
 La haine, l'envie, & l'audace,
 Tes faveurs ne me touchent plus.

N ij



Quand dans sa verve criminelle
 Un Poëte imposteur t'appelle,
 Tu descends jusqu'à l'inspirer !
 D'où vient qu'à ses noires malices
 Tu prêtes des Graces complices
 Du crime qui sçait s'en parer ?



Sans la Rime, sans la Mesure,
 La plus éloquente imposture
 Ne porte qu'un coup impuissant ;
 Et malgré cet accueil indigne
 Que lui fait notre humeur maligne,
 Elle expireroit en naissant.



Mais, dès que tu la favorises
 Et qu'à ses lâches entreprises
 Tu prêtes le charme des vers,
 Aussi-tôt de ses cent trompettes
 La Messagere des Poëtes
 Va l'annoncer à l'Univers.



J'ai vû sous des rimes iniques
 Cent mots & cent contes cyniques,
 Au sein de la débauche nez.
 Ces traits dont l'honneur s'effarouche
 Passeroient-ils de bouche en bouche,
 Si tu ne les avoient ornez ?



Tes sœurs, ces Vierges immortelles,
 Dis-moi de quel front souffrent-elles
 Ces scandaleuses nouveutez ?
 Pourquoi, lasses du nom de chastes,
 Osent-elles fouiller leurs fastes
 De ces odieuses beautez ?



Quoi ! faut-il par des mains coupables
 Que tes lauriers les plus durables,
 Que tes plus doux fruits soient cueillis ?
 Tu fers la malice & la haine ;
 Et ceux que la Vertu t'amaine
 Sont souvent les moins accueillis.



Non, désormais la Poësie
 N'est pour moi qu'une phrénésie,
 Qu'un don méprisable à mes yeux,
 Je ne veux point d'un avantage
 Qu'avec le vertueux, partage
 L'impudent ou le furieux,



Plus de Poétique délire ;
 Brisons ma trompette & ma lyre ;
 Mais Ciel par qui suis-je arrêté !
 Et d'où vient qu'une voix secrète
 M'ordonne d'être plus Poëte
 Que je ne l'ai jamais été ?



Je t'entends, Apollon pardonne ;
 C'est ta voix même qui redonne
 La force à mon cœur abbatu ;
 Tu me fais voir mon injustice ;
 Plus, d'autres ont paré le vice,
 Plus je dois parer la vertu.



Tes dons sont purs : c'est du Parnasse
 Que vient l'Harmonie & la Grace,
 Le choix, le tour ingénieux ;
 Et si par un abus funeste,
 L'homme fouille ce don céleste,
 Son crime est-il celui des Dieux ?



J'avois oublié qu'au Ténare,
 Il est un Juge qui sépare
 Les sages, les malins rimeurs :
 * Des uns j'ai partagé la joye,
 Et j'ai vû les autres en proye
 Aux supplices vangeurs des mœurs.

*Dans
 l'Ode de
 la Des-
 cente
 aux En-
 fers.*



Travaillons donc pour l'Elisée ;
 Que ma verve immortalisée
 Fernise aussi mes plaisirs ;
 Et traçant d'utiles images,
 Méritons par des travaux sages,
 De doux & d'éternels loisirs.

N iiij



*Toi, des Graces ami solide
 Qui veux que le Devoir les Guide,
 Et quelles plaisent sagement ;
 Sois le témoin de ma promesse ;
 TOURNEMINE, je te l'adresse
 Pour en sceller l'engagement.*



*Pardonne à mes fautes lyriques,
 A ces riens Anacréontiques
 Qu'un vain plaisir m'a fait rimer ;
 Je suis, paradoxe ordinaire,
 Assez sage pour n'en plus faire,
 Et trop peu pour les supprimer.*





L'ELOQUENCE.

O D E

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE POLIGNAC.

C'EST l'Eloquence que je chante,
 Sans qui souvent la Vérité,
 N'est plus qu'une Reine impuissante
 Sans Sceptre, & sans autorité.
 Mes Chants seront-ils dignes d'elle?
 Oui, je sens pour prix de mon Zele,
 Qu'Elle-même anime mes Sons,
 Exécutions ce qu'elle ordonne,
 Et que l'on doute si j'en donne
 Des Exemples ou des Leçons,

Fuyez, Déclamateurs frivoles,
 Vous, qui vils Esclaves de l'Art,
 Immolez le sens aux paroles,
 Et cachez les traits sous le fard.
 Du faux éclat de vos pensées,
 De vos passions composées,
 Elle hait les froids ornemens,
 Naïve ensemble & magnanime,
 Le Vrai seul l'éleve au Sublime,
 Et le Zele aux grands mouvemens.

C'est elle qu'on vit dans Athènes,
 Fiere d'un Ascendant certain,
 Par la bouche de Demosthenes
 Gourmander un Peuple hautain:
 Par Elle, Censeur de ses Maîtres,
 Il dénonce comme des Traîtres,
 Leurs Flateurs tremblans à sa voix;
 Et décidant de leur fortune,
 Sçait se faire de la Tribunc,
 Un Thrône redoutable aux Rois.

Dis, * Héros de la Macédoine, Phi-
 Ce qu'a pû ce vif Orateur, lippe.
 Dis-nous, féditieux Antoine,
 Ce qu'étoit son Imitateur.
 Rome, que de Ligues funestes,
 S'éleverent contre les restes
 De ta mourante liberté!
 Par son éloquence zélée,
 L'Ambition fut dévoilée,
 Et l'Attentat déconcerté.



Eloquence, à tous les Ouvrages
 C'est à toi de donner la Loy;
 Le raisonnement, les images,
 Les Graces relèvent de toi.
 Tes judicieuses lumieres
 Répandent au gré des matieres
 L'agréable, ou le convainquant;
 Souvent l'esprit veut qu'on l'éclaire;
 Mais, où l'on ne doit que lui plaire,
 Tout ce qui plaît est éloquent.



Tu sçais donner aux grandes amies
 Le seul prix qui peut les flater,
 En les loüant tu nous enflammes
 De l'ardeur de les imiter.
 J'aime à voir tes mains immortelles,
 De tes guirlandes les plus belles
 Ceindre la tête des Trajans ;
 Les nobles vertus que tu pares,
 Peut-être deviendroient plus rares,
 Sans ces tributs encourageans.



Quelquefois ma superbe lyre
 Chante le Héros de nos jours ;
 Au Zèle hardi qui m'inspire
 Ne refuse pas ton secours.
 Dicte-moi des loüanges sages,
 Dont puissent être tous les âges
 Plus touchez encor qu'ébloüis ;
 Loins fleurs communes ou fanées ;
 J'achetterois de vingt années
 Un seul trait digne de Louis.



Mais, qu'aux Tribunaux je te suive ;
Tout y rerentit de ta voix ;
Soudain de Thémis attentive
La Balance panche à ton choix.
Contre la fiere violence,
Sous tes aîles, l'humble innocence
Y vient chercher sa sûreté ;
Tel que le fil d'Ariane,
Du Dédale de la Chicane,
Tu débarasses l'équité.

❧

Vous qui voulez dans cette Lice,
Pleins d'une utile ambition,
Oster le masque à la malice,
Et défarmer l'oppression,
Evitez un stile amphatique,
Un ton follement phathétique,
Un sçavoir du fait écarté ;
L'Eloquence ici sur ses traces,
Ne laisse marcher que trois Graces,
La Raison, l'Ordre, & la Clarté.

❧

Laissez-la, pour les saintes chaires ;
 Reserver ses traits enflammez ;
 Laissez-y gronder les tonnerres
 Par le feu du Zèle allumez.
 Là, troublant le pécheur paisible ,
 Elle sçait d'une voix terrible ,
 Salutairement l'allarmer ;
 Dieu vangeur , qu'elle vient nous peindre ,
 C'est en apprenant à te craindre ,
 Qu'elle apprend à te désarmer.

Mais qui levera le scandale
 De ces faux Prophètes du Christ ;
 Qui font d'une sainte morale,
 Un sacrilège jeu d'esprit.
 C'est leur génie, & leur adresse,
 Non, nos maux, & notre foiblesse,
 Qu'ils veulent nous faire sentir,
 Et fiers du vain dessein de plaire,
 Ils laissent au Pasteur vulgaire,
 L'humble gloire de convertir.

O Loy Sainte, Loy redoutable,
Majestueuses véritez,
Périssè cent fois l'art coupable,
Qui nous rabaisse à ses beautèz.
Que l'Orateur Evangélique,
A mon seul interêt m'applique;
S'il veut plaire, il va m'attédit.
Il n'a qu'à rougir de sa gloire;
S'il laisse un nombreux Auditoire
Tranquille, assez pour l'applaudir.



Ordonne divine Eloquence;
A qui veux-tu voir consacrez
Ces Vers où je peins ta puissance,
Que tu m'as toi-même inspirèz ?
J'attendrai que tu me declares,
L'homme en qui tes dons les plus rares
Font le plus respecter tes Loix.
POLIGNAC, me dit l'immortelle
Que ce nom est cher à mon zèle,
Qui déjà prévenoit son choix !





LE ZELE

DE LA RELIGION.

ODE

AU ROY.

LOUIS, combien de fois ma lyre
 A résonné de ton grand nom !
 J'ai dit le devoir qui t'inspire,
 Et tes faits, fruits de la Raison.
 Contre ta Sagesse constante
 J'ai dit la Fortune impuissante,
 Par tes soins, les Arts en honneur,
 Et pour spectacle à tous les âges,
 Dans tes Fils, tes nobles Images,
 J'ai peint ta Gloire & ton Bonheur.

Ecoute ;



Ecoute ; moins timide encore,
 Je vais par des sons immortels
 Chanter l'ardeur qui te dévore
 Pour l'honneur sacré des Autels.
 Loin de moi, fureurs puérides,
 Parnasse, Apollon, noms stériles,
 Ornaments usez de nos Vers.
 Epris d'une flamme plus belle,
 LOUIS, pour célébrer ton zèle,
 J'implore le Dieu que tu fers.



Toi, qui dans le premier * Poète *Moïse.*
 Versas ce Cantique enflammé,
 Où l'Hebreux chante la défaite
 Du Peuple à sa perte animé ;
 Toi, qui du Grand, du Pathétique, *Pseu-*
 As sur la Harpe Prophétique *mes de*
 Répandu le charme vainqueur ; *David.*
 Règle la lyre que je touche ;
 Viens Dieu Saint, viens ouvrir ma bouche,
 Je chante un Roy selon ton cœur.



Conduite par l'Hypocrisie
 Féconde fille des Enfers,
 La fiere & subtile Hérésie
 Sous les fleurs nous cacheoit ses fers;
 Par elle, la Licence énorme
 Du nom fastueux de réforme
 Honore la sédition;
 Et compte que sa main rébelle
 Va sapper la baze éternelle
 De l'inébranlable Sion.



Déjà s'étendoit la victoire;
 Que de cœurs percez de ses traits!
 Grand Dieu, moins jaloux de ta gloire,
 Tu semblois souffrir ses progresz.
 Des nouveautez ami fantasque
 Le peuple abusé par le masque
 Sert l'Hérésiarque fureur;
 Déjà son zèle fanatique
 Force la crainte politique
 A composer avec l'Erreur.



Mais, je vois un nouveau Moïse
 A qui le Seigneur a parlé.
 Il descend ; l'Idole se brise,
 Fond sous son autel écroulé.
 Aveugles, que LOUIS éclaire,
 Jouiets de l'Erreur téméraire,
 Rentrez sous le joug de la Foy ;
 Ou, si de votre ame incertaine
 Elle n'est plus la souveraine,
 Fuyez, il n'est plus votre Roy.



Mais dans ses Provinces instruites
 C'est peu que les yeux soient ouverts ;
 Pour lui trop étroites limites !
 Son zèle embrasse l'Univers.
 Pour servir l'un & l'autre monde
 Ses Vaisseaux, souverains de l'Onde,
 Vont s'ouvrir de nouveaux sentiers.
 Sa foy conjurant les tempêtes
 Vole à de celestes conquêtes,
 Et chaque peuple a ses Xaviers.

Mortels, placez par la naissance
 Dans ces climats infortunez
 Qui de la nuit de l'Ignorance
 Restoient encor environnez,
 Votre erreur presque inévitable,
 O Mystere! & pourtant coupable;
 Eût à jamais causé vos pleurs;
 Malheureux d'avoir reçu l'estre;
 Si loin de vous, Dieu n'eût fait naître
 Un Roy sensible à vos malheurs.



Ne regrettons plus les miracles
 Du regne naissant de la Croix,
 Quand la foy domtant les obstacles,
 Rangeoit la mort même à ses loix:
 Alors pour enfanter l'Eglise,
 C'étoit la nature soumise
 Qui devoit nous persuader:
 Mais les Rois qu'un saint zèle engage
 Valent pour élever l'ouvrage
 Ce que Dieu fit pour les fonder.



Tel, Grand Roy, du Christianisme
 Tu brûles d'augmenter l'éclat,
 En toi le Guerrier héroïsme
 Est un paisible Apostolat.
 Quand ton nom, mieux que tes cohortes,
 De cent places t'ouvroit les portes
 Et brisoit d'orgueilleux remparts,
 Au lieu de la fureur sanglante
 La Religion triomphante
 Seule, arboroit tes étendarts.



Qui dira tant d'heureux aziles
 Dont tu posas les fondements,
 De tes soins à jamais utiles
 Irréprochables monuments;
 Cette Milice mutilée
 Qui du champ de Mars exilée,
 S'instruit à de plus saints combats,
 Et la noble & brillante * élite
 De cette troupe Israélite
 Dont Esther éclaire les pas ?

*Les In-
valides*

S. Cyr.



Qui mieux que toi du Sanctuaire
 A jamais soutenu l'honneur ;
 Malheur à la main téméraire
 Qui touche à l'arche du Seigneur !
 Soyez purs , Ministres des temples ;
 LOUIS veut par vos seuls exemples
 Que le vice soit combattu ;
 Et des dignitez sage arbitre ,
 L'orgueil demande en vain la mitre
 Qu'il n'accorde qu'à la vertu.



Lui-même, il est votre modele ;

*Cha-
pelle de
Versail-
les.*

Venez sous ces * lambris sacrez

Qu'éleva son prodigue zèle ,

Venez le voir , & l'admirez.

A l'aspect du Dieu qu'il revere

Voyez peints sur son front sincere

Tous les traits de la Piété ;

Il dépose ici sa puissance ,

Et c'est de son humble silence

Que croist encor Sa Majesté.



Qu'est ce que LOUIS vous demande ?
Grand Dieu, revelez-moi ses vœux,
Que de son sein la Paix descende,
Et que ses peuples soient heureux.
Voilà donc sa Priere ardente ;
Ah ! puisse au gré de son attente
Son Zèle être récompensé.
Nous n'en voulons qu'à sa tendresse ;
Si notre bonheur l'intéresse,
Ciel, qu'il vive : il est exaucé.





O D E S
ANACREONTIQUES

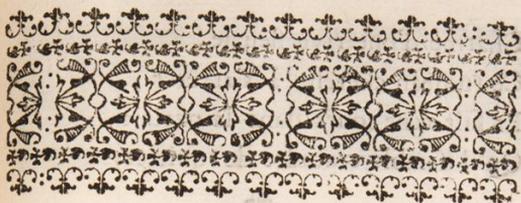
DANS ce lieu de verdure
Silvie employe le chan
La nature a fait ces an
Pour les faveurs de l'Amour
Dans ces solitaires bocages
Habitez les plaines sereines
Et l'on est vu sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoin d'illustres



OLLO
O D

DANS ce lieu
Silvie employe
nature a fait ce
les favoris de

Dans ces solitaires
Habitent les plaines
Et l'on est vu sous
Que des oiseaux,



L A
SOLITUDE.
 O D E I

DANS ce lieu riant & tranquile,
 Silvie employons ce beau jour ;
 La nature a fait cet azile
 Pour les favoris de l'Amour.



Dans ces solitaires bocages
 Habitent les plaisirs secrets ;
 Et l'on est vû sous leurs ombrages
 Que des oiseaux , témoins discrets.



Charmé d'une rive fleurie,
 Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
 Et fait cent tours dans la prairie,
 Qu'il semble craindre de quitter.



Le zéphir y caresse Flore,
 J'en ressens le souffle amoureux,
 Et la Déesse y fait éclore
 Mille fleurs, gages de ses feux.

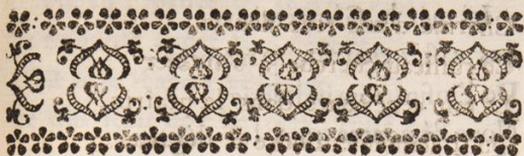


L'Amour regne en ces lieux champêtres;
 Ces verts gazons ne sont foulés
 Que des amans dont sur ces hêtres
 Tu vois les chiffres assemblez.



Aux plaisirs ici tout convié;
 Les amours volent sur nos pas.
 Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
 La seule qui n'aimeroit pas ?





LES
MAISTRES.

O D E II.

ON a grand soin de nous apprendre
 Tous ces langages importants,
 Qui servent à nous faire entendre
 Les grands hommes de tous les temps.



Ensuite dans d'autres écoles,
 S'enseigne cet art si vanté,
 Qui par l'heureux choix des paroles,
 Donne aux faux, l'air de vérité.



Ici par la Géométrie
 Les vastes cieux sont mefurez ;
 De l'infini son industrie
 Nous démontre tous les dégrez.



Là, comme vérités suprêmes,
 Par des Philosophes hautains
 Se débitent mille systêmes,
 Tous, moins curieux qu'incertains.



Ces maîtres ne sçauroient me plaire,
 Entr'eux je n'ai point à choisir ;
 Je n'en veux qu'un plus nécessaire,
 Un Maître de l'art du plaisir.



Je préfère au froid Géometre
 Celui qui se laisse toucher
 D'une beauté qu'il sçait soumettre,
 Sans lui-même s'en détacher.



Pouvoir passer ses jours à table
 Et toujours aimer sans dégoût,
 C'est là le sçavoir véritable,
 Et qui sçait être heureux, sçait tout.

LES AMOURS
 DE JUPITER



Sur ce lorsque Tancrède
 Sous Europe contemplant son dos,
 Après avoir banni les herbes
 Tour à coup en tendit les notes
 Sans lui-même s'en douter.



LES AMOURS DE JUPITER.

O D E I I I.

PU I S S A N T Maître de la Nature,
Qu'enflammerent tant de desirs,
Apprends-moi dans quelle aventure
Ton cœur goûta de vrais plaisirs.



Fut-ce lorsque Taureau superbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi sur l'herbe,
Tout à coup tu fendis les flots.



Tu ne la dâs qu'à ta puissance,
 Son cœur ne s'étoit point donné,
 Et par ta propre violence,
 Ton bonheur fut empoisonné

LES AMOURS

Tu charmas la chaste Thébaine,
 Sous la forme de son époux ;
 Mais tu devois au lit d'Alcmene,
 De son erreur être jaloux.



Dans cette tour inaccessible,
 Où tu scûs t'introduire en or,
 Si tu vis Danaé sensible,
 Tu ne fus pas heureux encor.



De ses appas l'or te rend maître ;
 Mais toute charmante qu'elle est,
 De quel prix son cœur peut-il être ?
 Tu ne le dois qu'à l'intérêt.



Comme souverain de la foudre,
 T'aima la fille de Cadmus,
 Qui malgré toi réduite en poudre,
 A peine te laissa Bacchus.

LES AMOURS

Mais quel plaisir pouvoit te faire
 Son orgueilleuse passion
 Dans cette amante révéraire
 L'amour n'étoit qu'ambition.

Dieu puissant, je viens de t'entendre;
 Tu jouis d'un amour flatteur,
 Quand Mnemosine vraiment rendre,
 Ne te crut qu'un simple pasteur.

La trahison, la violence,
 L'ambition, ni l'intérêt,
 Ne la mirent sous ta puissance;
 Et c'est ce seul amour qui plaît.

Aussi

Aussi te rendit-il fidelle ;
C'est de là qu'est venuë au jour
Des neuf sœurs la troupe immortelle ,
Digne fruit d'un si pur amour.





ERATO

ET

TERPSICHORE.

ODE IV.

QUOI! faut-il vous chanter encore,
 Dieux, à qui je suis asservi?
 Je vois Erato, Terpsichore,
 Qui m'offrent leur lyre à l'envi.



Erato, tu veux que je chante
 Le jaloux enfant de Cypris,
 Et ma seule affaire importante,
 Le désir d'être aimé d'Iris.



Mais ta sœur veut que je publie
L'honneur du fils de Semelé.
Je suis un ingrat si j'oublie
Tous les biens dont il m'a comblé.



Oublierois-je cette allégresse,
Dont cent fois mon cœur fut ravi,
Le Sommeil, doux fruit de l'ivresse,
Et les songes qui l'ont suivi.



Le Nectar couloit dans mon verre;
En ces moments délicieux,
Je me croyois loin de la terre
Assis à la table des Dieux.



C'en est fait: ma reconnoissance
Erato, ne balance plus.
Je chante aujourd'hui la puissance
Et les dons charmants de Bacchus.

P ij



Mais demain, si l'amour m'inspire
 Chez Iris je t'appellerai.
 Et je chanterai sur ta lyre
 Les plaisirs que j'y goûterai.





MALICE
DE L'AMOUR.

O D E V.

DANS des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris,
Ce Dieu sensible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire,
Je viens pour t'en récompenser;
Choisis donc d'aimer ou de plaïre,
Dit-il, & je vais t'exaucer.

P iij

Fais plus; rend mon bonheur extrême,
 Dis-je à ce Dieu reconnoissant;
 Que par toi je plaife, & que j'aime.
 Soit dit-il, en disparoissant.



L'Amour a tenu sa promesse;
 Depuis ce jour j'aime & je plaïs.
 Cependant je souffre fans cefse.
 Amour, ce font là de vos traits.



Les beautez qui touchent mon ame,
 Sont infensibles à mes feux:
 Celles que fans deffein j'enflame,
 Ne me rendent point amoureux.

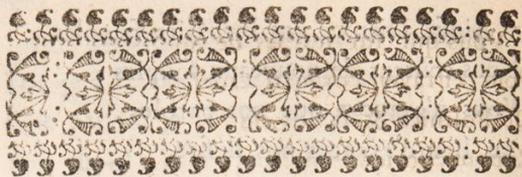


De cruelles & d'importunes
 Je fuis toujourns perfecuté;
 Ingrat malgré moi pour les unes,
 Et par les autres maltraité.



Ainsi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux soupirs :
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos désirs.





LES
TALENTS.

ODE VI.

AUTEURS, dont les superbes rimes
Chantent les Héros & les Dieux,
Et que dans vos routes sublimes
A peine on peut suivre des yeux.



Rivaux de la vive Iliade,
Qui dans un poëme animé,
Pourriez du vainqueur d'Encelade
Peindre le courroux enflamé.



Vous qui sur les pas de Sophocle,
Pour effrayer l'orgueil cruel,
De Polinice & d'Eteocle
Renouvelleriez le duel.

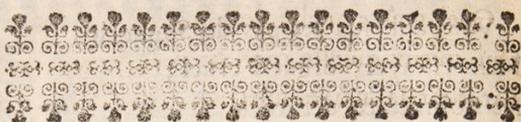


Ne Préendez plus au Parnasse
Vous asseoir encor les premiers;
Apollon avant vous m'y place,
Ceint de myrthes & de lauriers.



En vain votre muse fertile
Sçait toucher, instruire, étonner.
Je sçais un art plus difficile.
Et quel art? Je sçais badiner.





LA RAISON
 ET
 L'AMOUR.
 ODE VII.

AIME la charmante Charité.
 Me disoit un jour la Raison ;
 Tu le sçais ; son moindre mérite
 Est d'être en sa belle saison.



D'une rose qui vient d'éclorc
 Son teint a la vivacité :
 Et les graces donnent encore
 Un nouveau lustre à sa beauté.



Quel goût, quelle délicatesse !
Qui mieux qu'elle connoît mon prix ?
Par tout sa naïve finesse
Sçait m'allier avec les ris.



Son ame est encore plus belle ;
Le Ciel y versa rous ses dons.
Qu'elle aime, elle sera fidele ;
Je connois son cœur, j'en répons.



Après la peinture engageante,
Dont la Raison tentoit ma foy,
L'Amour me dit, aime Amarante.
Je l'aimai sans sçavoir pourquoy.





LES FLECHES
DE L'AMOUR.
ODE VIII.

TU m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes,
Ni même l'époux de Junon.

Au Printemps j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Héros.
L'esté je forge le tonnerre;
L'hiver j'aurois quelque repos,

Mais quoi ! pour tes flèches cruelles
 Puis-je trouver assez de temps ?
 Il te faut des armes nouvelles
 Tous les jours, à tous les instants !



En vain contre moi tu t'emportes ,
 Répondit l'Amour , mets tes soins
 A rendre mes fleches plus fortes ,
 Et je t'importunerai moins.



Des cœurs aucun trait ne m'assure ;
 A peine ai-je scû les blesser ,
 Qu'un jour referme la blessure ;
 C'est toûjours à recommencer.



Je sens que je n'y puis suffire ;
 Jupiter seul plus de vingt fois ,
 Depuis qu'il est sous mon empire ,
 M'a fait vuidier tout mon carquois.



Invente une trempe nouvelle ;
 Forge-moi , s'il se peut , des traits ,
 Dont l'atteinte soit éternelle ,
 Tu te reposeras après.



Vulcain à ce travail s'engage ;
 Il forge , il acheve , & je vois
 Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage ;
 L'Amour en fait l'essai sur moi.



Ciel ! quel trait a percé mon ame !
 Amour , on t'a trop bien servi ;
 Et mon cœur sent à tant de flamme ,
 Qu'il t'est pour jamais asservi.



Du succès ta joye est extrême :
 Mais non , doute encor quelques jours ;
 Tu le sçais , chaque fois que j'aime ,
 Je pense que c'est pour toujours.



LE PLAISIR
D'INSTRUIRE.

O D E I X.

AUTREFOIS la charmante Hortense
Dont mille amans formoient la cour,
Par une heureuse préférence
Me donna des leçons d'amour.



Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces transports, ces empressements,
Ces petits soins, la grande affaire
Et le grand sçavoir des amans.



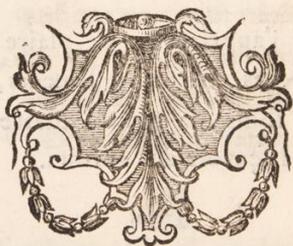
Elle m'avoit instruit à peine
De ces doux mysteres d'amour,
Qu'aussi-tôt à la jeune Ismene
J'en fis des leçons à mon tour.



Mais en l'instruisant comme on aime,
 Que j'aimois à voir ses progrès !
 Le plaisir d'apprendre moi-même
 Avoit eu pour moi moins d'attraits.



Isimene eût toute ma tendresse,
 Et mon élève à mes regards
 Fut plus chere que la Maîtresse.
 C'en est ainsi dans tous les arts.





LE VASE.

O D E X.

GRAVEUR, ton adresse est connue,
 Prend ce Vase, & grave à l'entour
 Deux objets dont la seule veüe
 Inspire la joye & l'amour.



De ce côté grave une treille ;
 Rassemble au dessous des buveurs,
 Et que de la liqueur vermeille
 Ils sentent déjà les vapeurs.



Que la liberté s'y déploie,
 Et que par tes traits séduisans
 On y sente regner la joye,
 Les bons contes, les mots plaisans.

Tome II.



9

Ici , grave un riant bocage
 Où deux Amants se sont rendus ;
 Fais voir quel amour les engage ;
 Fais qu'on en devine encor plus.

602

Que dans le feu qui les embrase
 Ils soient si transportez . . . mais quoi !
 Tu n'es point ému ? Rend ce Vase ;
 Tu n'en sçais pas assez pour moi.





J O U S T E
 D E S
 A M O U R S.
 O D E X I.

E C O U T E Z mon songe, Silvie ;
 Jugez-en ; vous allez y voir ,
 Avec l'image de ma vie
 Quel est sur moi votre pouvoir.



Mille amours , avides de gloire
 Entr'eux se disputoient l'honneur
 D'assurer le mieux leur victoire ;
 Pour but ils avoient pris mon cœur.

Qij



Les Jeux & les Ris sur leurs traces
 A ce spectacle étoient venus ;
 Les arbitres étoient les Graces
 Assises auprès de Venus.



Le signal se donne ; on commence ;
 Par ordre chacun vient tirer ;
 Les traits que chaque amour me lance
 Ne font au plus que m'effleurer.



De Philis, d'Aminte, d'Ismene,
 De mille autres je fus amant.
 Mais quels feux ! Ils naissoient à peine
 Qu'ils s'éteignoient dans le moment.



Le dernier d'une main plus sûre
 Tire enfin ; & de tout mon cœur
 Ne fait qu'une ardente blessure ;
 Un cri le proclame vainqueur.



Qu'il devint fier de sa victoire !
Mais qu'il eut tort d'en être vain !
Silvie, il vous devoit sa gloire ,
Je vous vis conduire sa main.



LE NOUVEL
ANACREON.

ODE XII.

JE cueille mes tendres fleurettes
Sans aller au sacré Vallon ;
Le Dieu d'amour a ses Poëtes ,
Qui valent bien ceux d'Apollon.



Je chante tout ce qu'il m'inspire ;
Et lui-même accorde à mon chant
Les plus tendres sons de ma lyre ;
Mon plus grand maître est mon penchant.



Des vers façonnez au Parnasse
Souvent la plus grande beauté
Conserve d'autant moins de grace
Qu'on sent tout ce qu'elle a coûté.



Rarement la libre Nature
S'accorde aux contraintes de l'Art;
Et jamais elle n'est pure
Qu'où le travail a moins de part.



Moi, qui lui veux être fidelle,
Je suis un soin trop concerté,
Et mes vers aussi libres qu'elle
N'ont de prix que leur liberté.



Je trouve dans cette maxime
Tous les préceptes réunis ;
Tout ce que je sens, je l'exprime ;
Ne sents-je plus rien, je finis.





LE FESTIN.

ODE XIII.

CA, que notre festin commence ;
 Goûtons bien les dons de Bacchus ;
 Méritons-en pour récompense
 Le plaisir ; que faut-il de plus ?



L'Heureux est au dessus du Sage ;
 Quittons la Raison pour les Ris ;
 Est-ce en faire un mauvais usage
 Que d'y renoncer à ce prix ?



Bacchus écarte de la table
 Les noirs foudis, & les travaux ;
 Buvons avec son jus aimable
 L'oubli précieux de nos maux.



Venez liberté, badinage ;
Ecartez tout fâcheux témoin ,
Buvons , recommençons ; courage ;
Bon ; la Raison est déjà loin.



Mais cette importune maîtresse ,
A son retour pour nous punir ,
Nous reprocheroit notre yvresse ;
Ne la laissons point revenir.





L' O R.

O D E X I V.

MAU D I T soit le mortel avare
 Qui de la terre tira l'or,
 Et le jour où le sort barbare
 Lui montra ce fatal trésor !



Avant ce jour, la plus severe
 Cédoit à de tendres langueurs ;
 Il ne falloit qu'aimer pour plaire ;
 Les cœurs étoient le prix des cœurs.



Soupirs, transports, ardeurs fidelles,
 C'en est fait, n'espérez plus rien ;
 L'Or est le seul maître des Belles ;
 Il vous a volé votre bien.



Depuis un an près de Glycere
Je perds le plus ardent amour ;
Ce qu'un an d'amour n'a pû faire ,
L'Or vient de le faire en un jour.



Fatalité trop importune !
Faut-il donc pour me faire aimer ,
Me résoudre à faire fortune ?
J'aime autant ne plus m'enflammer.





PERTE DU LUTH

D'ANACRÉON.

O D E X V.

FATIGUE^r des chants héroïques,
 J'avois obtenu d'Apollon,
 Pour des airs tendres ou bachiques,
 Le Luth badin d'Anacréon.



Je me délassois de mes veilles;
 Et j'osois chanter au hazard,
 Tantôt le fruit joyeux des treilles,
 Tantôt le prix d'un doux regard.



Feint déserteur de la sagesse,
 Je tirois des sons si charmants
 Qu'on m'eût crû dans la double yvresse
 Et des buveurs & des amants,



Mais avec l'amour en colere
Ames regards s'offrit Bacchus,
Nous voulons un tribut sincere,
Aime & bois, ou ne chante plus.



Cesse dans tes faux badinages
De faire briller nos appas ;
Tes chants pour nous sont des outrages,
Dès que ton cœur ne les sent pas.

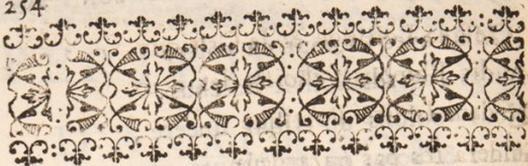


Ils m'arrachent à ces paroles
Le Luth qu'il croyoient prophané.
Bacchus fuit ; Amour tu t'envoles !
Ils m'ont tous deux abandonné.



Adieu Luth, qu'à force de feindre,
Mon cœur trouvoit déjà trop doux.
Qui ne veut rien sentir, doit craindre
De badiner même avec vous.





LA LOUANGE
 ET
 LA CRITIQUE.
 ODE I.

Dans le temps qu'au Dieu du Permesse
 J'adressois mon premier tribut,
 Heureux fruit de ma douce yvresse
 Ce Dieu lui-même m'apparut.



Deux Déesse suivirent ses traces ;
 L'une à l'œil fier, au front hautain ;
 L'autre avec un ris plein de graces
 S'avançoit l'encens à la main.



C'est la Louange & la Critique,
Me dit Phœbus, choisis des deux
Qui dans la lice Poétique
Guidera tes pas hazardeux.

Mon cœur charmé de la première
Est prêt à lui donner sa voix ;
Mais l'autre d'un trait de lumière
Me pénètre & change mon choix.

Phœbus me quitte, & la Louange
Confuse de mon peu d'égard
Disparoît & déjà se vange
Avec un dédaigneux regard.

L'autre près de moi prend sa place,
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface,
A chaque chose met son prix.

Elle veut la raison pour baze
 Des mes plus badines chansons,
 Chicane les mots & la phrase,
 Va même à critiquer les sons.



Elle orne si bien ma pensée
 Et met tant d'art dans mes accords
 Qu'enfin la Louange est forcée
 De me rapporter ses trésors.



J'éprouve aujourd'hui le mélange
 De leurs différentes faveurs,
 Et la Critique & la Louange
 Vivent avec moi comme sœurs.



ODES
TRADUITES
OU IMITÉES
D'HORACE.

Tom. II.

R



O D E

I M I T E R

D H O R A S E

A R M O N S I E U R
D A C I E R

D H O R A S E
A C I E R

Des traits que je t'en offre
Si j'exécute ce

Si j'exécute ce que j'ose

Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux

Et ton passage pour moi vaud une épithète

J'ai déjà le front dans tes cieux

Tom. II

O
I M I
O H
A M O N
D A C
D A C I E R
Ainsi infirmité de
Des traits que
Si j'exécute ce
mon vol hardi
Et ton passage pour moi vaud une épithète
J'ai déjà le fr



O D E

IMITÉE

D'HORACE.

A MONSIEUR

DACIER.

DACIER, toi qu'il semble qu'Horace
Ait instruit de son sens par le temps obscurci;

Juge, si je conserve & la force & la grace
Des traits que je t'en offre ici.



Si j'exécute ce que j'ose,

Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux,

Ton suffrage pour moi vaut une Apothéose :

J'ai déjà le front dans les Cieux.



Nos Bois reprennent leurs feuillages,
 Après les noirs frimats, le Printems a son tour;
 Et le Soleil plus pur, dissipant les nuages,
 Sans obstacle répand le jour.

**

Deja dans la plaine fleurie,
 Le Berger laisse errer ses troupeaux bondissants,
 Et du son de sa flûte, Echo même attendrie,
 En imite les doux accents.

**

Cytherée avec ses compagnes,
 Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux,
 Tandis que son Epoux ébranle les montagnes,
 Du bruit fréquent de ses marteaux.

**

Couronnons-nous des fleurs nouvelles;
 Nous en verrons bien-tôt l'éclat s'évanouir:
 Profitons du Printems qui passera comme elles,
 L'Amour nous presse d'en jouir.

**

Allons dans le bois le plus sombre,
 Egarez la beauté qu'il attendrit pour nous ;
 Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre,
 Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
 Saïssons le présent, sans soin de l'avenir :
 Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie,
 Que la Mort doit si-tôt finir. II

Sa rigueur n'épargne personne,
 Tout l'effort des humains n'interrompt point ses loix ;
 Et de la même faux, la cruelle moissonne
 Les jours des Bergers & des Rois,

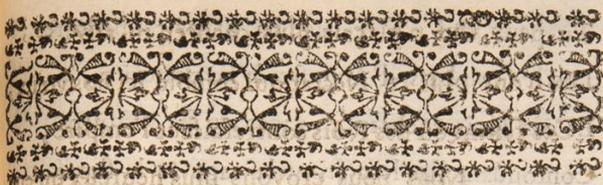
Si-tôt que froids & vains phantônes,
 Des fleuves redoutez nous toucherons les bords,
 Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes,
 Il n'est point d'amours chez les morts.

On n'y sçait plus chanter ni rire.
 Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
 Ces festins où des Rois contrefaisant l'empire,
 Nous nous croyons plus heureux qu'eux



Des jours que la Parque nous file,
 Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
 Eh! que faire sans eux d'une vie inutile?
 Il vaudroit autant n'être plus.





A MECENAS.

ODE XII. DU II. LIV.

NUMANCE préférant la mort à l'esclavage,
 Les projets d'Annibal a la fin démentis,
 Les flots Siciliens teints du sang de Carthage,
 A mes sons languissans seroient mal assortis.



Je tairai ces mutins que leur yvresse guide,
 Qui firent trembler Rome au bruit de leurs projets,
 Nouveaux Géants domtez par un nouvel Alcide.
 Ma lyre se refuse à de si haurs sujets.

R iij



Tu peux seul, Mécénas, en orner tes histoires ;
 Dis les combats d'Auguste à la postérité,
 Et ces Rois enchaînez, gages de ses victoires,
 Confondant sur leur front la rage & la fierté.

Ma Muse se consacre à chanter Licinie ;
 Je peins ces yeux brillans, où tu lis ton bonheur ;
 De sa touchante voix la flatteuse harmonie
 Et son fidele amour digne de ton ardeur.

Dans la troupe choisie aux fêtes de Diane,
 Quand elle vient mêler ses dances & ses vœux,
 On tremble d'arrêter sur elle un œil prophane ;
 On la croit la Déesse à qui s'offrent les jeux.

Crois-tu que du trésor dont on vante Achemenes
 De celui de Midas chaque jour augmenté,
 Et que de tous les biens des Arabiques plaines,
 Un seul de ses cheveux seroit trop acheté ?

Heureux momens pour toi ! quand détournant la tête,
Par une adroite feinte, elle t'offre un baiser ;
Ou bien, lorsque son cœur : certain de sa conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuser.





SUR LA CHUTE
D'UN ARBRE.

ODE XIII. DU II. LIVRE.

ARBRE, en quel jour fatal, & quelle main
 coupable,

Dans mon champ osa t'apporter ;
 Aux hommes qui naîtroient : embûche inévitable,
 Et l'opprobre des lieux qui te virent planter ?



Sans doute cette main a fous ses coups barbares

Fait couler le sang paternel ;
 Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses Lares,
 Dans le sein de son hôte un couteau criminel.



Des plus subtils poisons que Colchos pût connoître,
Elle t'arrosoit en naissant;
Avec un soin cruel, elle te faisoit croître,
Pour attenter un jour sur un maître innocent.

**

Entourez de dangers que notre esprit ignore,

Nous touchons sans cesse à la mort :

Le marchand embarqué redoute le Bosphore :

Et ne craint point d'ailleurs les caprices du sort.

**

Du Parthe, le Soldat craint la fuite homicide,

Le Parthe ne craint que nos fers :

Terreur souvent trompée ! & la Parque perfide

Par mille autres chemins les appelle aux Enfers.

**

J'ai presque, en cet instant, vû les Royaumes sombres,

Le Juge de ces lieux affreux,

Le séjour fortuné des innocentes Ombres,

Et Sapho se plaignant sur son luth amoureux.

**

Je t'aurois entendu, Chantre de Mitylene,
 Choisir des tons plus élevez,
 Dire de tes tyrans & le crime & la peine,
 Les dangers & les maux dans ta fuite éprouvez.

**

De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,
 Les ombres respectent les sons,
 Autour de lui pourtant la foule est plus pressée,
 Et plus avidement écoute ses chansons.

**

Mais quoi ! Cerbère même à l'effrayante forme,
 En paroît perdre sa fureur ;
 Aleéon s'attendrit, & sur sa tête énorme,
 Les serpens réjouis n'inspirent plus d'horreur.

**

Le Vautour dévorant abandonne sa proie,
 Tantale n'est plus altéré ;
 Orion dont la chasse étoit l'unique joye,
 Est saisi malgré lui d'un plaisir ignoré.



A BACCHUS.

ODE XIX. DU II. LIVRE.

OUI, j'ai vû, je l'atteste à la posterité,
 J'ai vû le Dieu Bacchus en des lieux solitaires,
 Aux Déeses des bois enseignant ses mysteres,
 Du difforme Satyre & du Faune écouté.

Je l'ai vû, je le vois : je sens qu'à la présence,
 Un trouble impérieux agite mes esprits.
 Evoé! mes respects éclatent dans mes cris;
 Bacchus, épargne un cœur tremblant sous ta puissance.

Je vais peindre à ton gré, tes mysteres divers,
 Les Thraces en fureur courant sur tes vestiges;
 Je vais à l'avenir raconter tes prodiges,
 Ils sembleront encor arriver dans mes vers.

On y verra dans Naxe Ariadne laissée,
 Oublier dans tes bras la fuite d'un Ingrat,
 Et par toi, dans les cieux sa couronne placée,
 Nouvel astre, y briller d'un immortel éclat.

Ta colere nous tend d'inévitables pièges :
 De tout son sang Penthée expia ses mépris,
 Et c'est peu que Lycurge eût égorgé son fils,
 Il eut pour ses bourreaux des sujets sacrilèges.

Les fleuves & les mers s'ouvrent devant tes pas ;
 Et quand pour célébrer tes fêtes éclatantes,
 Tu pares de serpens la tête des Bacchantes,
 Contens de menacer, ils ne leur nuisent pas.

Sur un pénible amas de montagnes, de roches,
 Autrefois les Géants attaquèrent les cieux ;
 Mais terrible lion, la foudre dans les yeux,
 Tu renverfas leur chef aux premières approches.

On te croyoit peu propre aux guerriers futeurs,
 Né pour faire sentir plus d'amour que d'armes :
 Mais tu sçais allier les plaisirs & les armes,
 Ton redoutable thirfe est couronné de fleurs.

Lorsque des sombres bords, tu retiras ta mere,
 Cerbere épouvanté de ton auguste aspect,
 Soumis & caressant te marqua son respect,
 Et tout l'enfer suivit l'exemple de Cerbere.





AUX ROMAINS.

ODE VI. DU III. LIVRE.

ROMAINS, de vos ayeux vous expiez les crimes,
 Si vous ne réparez les temples ébranlez.
 Relevez des autels trop long-temps sans victimes,
 Et des Dieux sans honneurs, sanglans & mutilez.



Votre respect pour eux fonda votre puissance ;
 Qu'ils soient de vos projets le principe & la fin,
 De leur culte affoibli, nous sentons la vengeance :
 Et Rome impie a vû chanceler son destin.



Notre armée a deux fois négligé les auspices,
 Et deux fois la victoire échapa de ses mains ;
 Le Parthe contre nous trouva nos Dieux propices
 Et vainqueur se para des trésors des Romains.



Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique
 Jusques dans Rome même a porté le danger ;
 Quand tout l'Empire en proie au trouble domestique
 Sembloit à sa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triste fruit des premiers adultercs
 Qui du jaloux Hymen rompirent le serment ;
 Ce désordre bien-tôt enfanta nos miseres,
 Et du crime fécond nâquit son châtiment.

Nos filles, de séduire apprennent l'art funeste ;
 D'une étude lascive, elles font leurs plaisirs ;
 Et leur cœur corrompu se prépare à l'inceste,
 Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs desirs.

L'Hymen n'en fera point des épouses fidelles ;
 Les plaisirs trop permis ne sont pas assez doux :
 Elles vont prodiguer leurs faveurs criminelles,
 Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un époux.

Tome II.

De sa femme souvent complice mercenaire,
 Un mari sert lui-même un coupable désir;
 Son silence la livre aux vœux d'un adulateur,
 Prodigue cachérisseur d'un infame plaisir.

**

Oh ! que d'un autre Hymen sortit cette jeunesse
 Qui du sang de Carthage a fait rougir les flots,
 Qui domtant la Syrie, & l'Afrique, & la Grece,
 Au bonheur de l'Empire immola son repos !

**

Race des vieux Romains, elle en soutint la gloire,
 De ces Soldats formez par de doubles leçons,
 Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire,
 Hâtoient, par leurs travaux, les tardives moissons.

**

Quand sortant des sillons qu'ils rendoient plus fertiles,
 Leurs bœufs quittoient le joug, au coucher du Soleil,
 Ils revenoient courbez sous des fardeaux utiles,
 S'appêtant par la peine, un tranquille sommeil.

**

Mais que n'alterent point les temps impitoyables ?
Nos peres plus méchans que n'étoient nos Ayeux,
Ont eû pour Successeurs des enfans plus coupables
Qui seront remplacez par de pires neveux.



A M E L P O M E N E.

ODE DERNIERE DU III. LIVRE.

JE laisse à ma mémoire un appui plus durable,
 Que ces hauts monumens que l'orgueil fit dresser,
 Qui bravera du temps l'outrage irréparable,
 Que les vents & les eaux ne pourront renverser.

Oui, je m'y survivrai ; cette part de moi-même
 Echappée à Pluton, charmera nos neveux :
 Tant qu'au Maître des Dieux le Pontife suprême
 Suivi d'une Vestale, ira porter nos vœux.

Aux lieux où de l'Auſide on entend le murmure,
 Au pays dont Daunus étendit les confins,
 Par tout on me louera malgré ma race obscure,
 De la lyre des Grecs transportez aux Latins.

Viens m'en donner le prix, offre-moi, Melpomene,
 Le verd laurier qui croît sur le célèbre mont ;
 Mes vers ajouteront à la gloire Romaine,
 Tu ne dois point rougir de couronner mon front.



PREDICTION

DE LA RUINE

DE TROYE.

ODE XV. DU I. LIV.

LE beau Pasteur du mont Ida,
Trop fier de son injuste proye,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille de Leda.

Quand Nérée imposant silence
Aux flots, aux aquilons mutins,
Du terrible arrêt des destins,
Troubla sa perfide espérance.

Frémis, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta Patrie infortunée ;
Au flambeau de ton Hyménée,
Vois la Guerre allumer le sien.

Déjà la Grece conjurée
 Soûleve ses Rois & ses Dieux ;
 De l'empire de tes yeux ,
 Je vois la ruine assurée.



Mille Héros sur tes ramparts
 Vont porter le fer & la flamme ;
 Pallas les guide & sur Pergame
 Lance de foudroyans regards.



Malheureux ! que servent tes charmes ?
 Venus deffendra mal tes jours ;
 Tu n'as que des chants pour secours,
 Et qu'une lyre pour tes armes.



La Crète , Salamine , Argos ,
 Itaque , Mycene , Larisse ,
 Cent royaumes pour ton supplice ,
 Se sont dépeuplez de Héros,



Toi par tes seuls vices infigne,
Comment soustiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'es pas digne ?



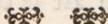
Tel que le cerf saisi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras ; hélas ! ton Hélène
Avoit mieux esperé de toi.



Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillez, meurtris par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur ;
Plus hideux qu'il ne fut aimable.



Ilion te sert de bucher ;
La vengeance à son gré l'allume,
Avec toi le feu le consume,
Et les herbes vont le cacher.





A SES AMIS.

ODE XXII. DU I. LIVRE.

EH quoi ! mes amis , quel usage
 Faites-vous du Nectar des Dieux ?
 Aulieu du riant badinage ,
 La Colere regne en ces lieux ?



Loin d'ici l'injuste Querelle ;
 Je suis des vôtres ; ça , du vin ;
 Mais qu'Hilas me nomme la belle
 Qui fait aujourd'hui son destin.



Viens me la nommer à l'oreille ;
 Parle ; je ne bois qu'à ce prix.
 Tu rougis ! est-ce une merveille
 Qu'à ton âge on ait le cœur pris ?



Courage, que rien ne t'allarme ;
Je suis discret, dis sans façon :
Quel que soit l'objet qui te charme,
Je suis sûr que ton choix est bon.



Ah Ciel ! quel nom viens-je d'entendre !
Dans quel gouffre t'es-tu jetté ;
Malheureux ! qui pourra te rendre
Ton repos & ta liberté ?





A DELIUS,

ODE III. DU II. LIVRE.

A MI, puisqu'une loi fatale
 Nous a tous soumis à la mort,
 Songe dans l'un & l'autre sort,
 A conserver une ame égale.



Par de longs malheurs combattu,
 Des chagrins ne sois point la proye :
 Heureux, crains que la folle joye
 Ne triomphe de ta vertu.



Que tes jours coulent dans la peine,
 Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,
 Attends sans crainte & sans desirs
 La fin d'une vie incertaine.



Jouis sagement du loisir
 Que l'oubli des Parques te laisse,
 L'âge, la santé, la richesse
 Te donnent les biens à choisir.



Erre dans tes riches prairies,
 Où les arbres entrelassez
 Offrent aux voyageurs lassez
 L'ombre de leurs branches fleuries.



Fréquente ces côaux riants,
 Qu'en fuyant lave une onde pure,
 Qui par son paisible murmure
 Endort les soins impatient.



Porte dans un réduit champêtre,
 Avec des parfums & du vin,
 Ces fleurs que produit le matin,
 Et que le soir voit disparaître.



Bien-tôt tu laisseras aux tiens,
 Tes Palais, ton vaste domaine,
 Et tes biens accrus avec peine,
 Bien-tôt ne feront plus tes biens.



Tout meurt, jeune ou vicieux, il n'importe,
 Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
 Chez l'impitoyable Pluton
 Le temps rapide nous emporte.



Du monarque du sombre bord
 Tout ce qui vit, sent la puissance,
 Et l'instant de notre naissance
 Fut pour nous un arrêt de mort.



A MERCURE.

ODE XLVIII. LIV.

Mercuré, car sans toi la lyre est impuissante,
 Amphion suivoit tes leçons,
 Quand sur les murs Thébains la pierre obéissante
 S'arrangeoit au gré de ses sons.

Par toi dans les forêts le solitaire Orphée
 Amolît la rage des ours;
 Les rochers le suivoient; les ruisseaux du Rypnée
 Attentifs, suspendoient leur cours,

Fais plus; viens m'inspirer des vers que veuille entendre
 La fiere, l'inflexible Iris;
 Ce que jamais ton art inventa de plus tendre
 Est peu pour vaincre ses mépris.



On répand que jadis ta lyre enchanteresse
 A fléchi Cerbere, Alecton,
 Et qu'elle fit sentir la joye & la tendresse
 A tout l'empire de Pluton.



Les hardis Ixions, les Tantaes perfides
 En oublièrent leur tourment;
 Malgré l'arrêt du sort, des tristes Danaïdes
 Le tonneau fut vuide un moment.



Miracles sans honneur! prodiges inutiles,
 Tant qu'Iris te résistera!
 Mais rends à tes accords ses oreilles dociles,
 Jamais ta gloire ne mourra.



Chante pour l'attendrir, cette amante enapressée,
 Dont Minos condamna les sœurs,
 Qui saintement parjure, osa sauver Lincée
 De leurs parricides fureurs,

**

Leve-toi, lui dit-elle; après ma foi donnée,
 Pourrais-je te ravir le jour?
 Va, fuis, je n'en crois pas seulement l'hyménée;
 Tu dois ton salut à l'Amour.

**

Tes yeux, si je suivois un ferment détestable,
 Auroient vû leur dernier soleil:
 Sans l'Amour que je sens, mon bras impitoyable
 Eût éternisé ton sommeil.

**

Mais je t'adore en vain; de mains plus criminelles
 Crains d'éprouver la cruauté;
 Mes inhumaines sœurs sont d'autant plus cruelles,
 Qu'elles le sont par piété.

**

Dût mon pere punir l'amour qui te fait grace,
 Trompe son barbare dessein;
 Evite, en le fuyant, le fer qui te menace,
 Dût-il retomber sur mon sein.

**

Va ; la Nuit & Venus secondent mon envie,
 Adieu pour la dernière fois ;
 Seulement, cher époux, pour le prix de ta vie,
 Souviens-toi que tu me la dois.





A L'OMBRE
DE
DESPREAUX.

Ô D È.

VIF & modeste Satyrique,
Ami de la sincérité,
Qui croyois tout Panégyrique,
Un outrage à la Vérité;
Peut-être que de cette strophe
La respectueuse apostrophe
Vient de te causer quelque effroy,
DESPREAUX, du royaume sombre,
Il me semble entendre ton Ombre
Murmurer déjà contre moi.

Tom. II.

T



Mais c'est en vain qu'elle s'irrite ;
 Ne crains point un éloge faux,
 Ni qu'en célébrant ton mérite,
 J'entense jusqu'à tes défauts ;
 Que j'approuve dans tes ouvrages
 Ces noms consacrez aux outrages
 Par un zèle outré du bon goût :
 Oui, j'ose en attester tes Manes,
 Toi-même aujourd'hui tu condamnes
 Ce que notre malice absoût.



Heureux, que de sages scrupules
 Retranchant ces traits séducteurs,
 Ton vers n'eût rendu ridicules
 Que les fautes, non les auteurs :
 Qu'un nom, quelquefois respectable,
 D'un hémistiche irrévocable
 N'eût pas fait l'injuste ornement.
 Rival de Lucile & d'Horace,
 Craignois-tu de manquer de Grace
 Sans ce dangereux agrément ?



C'en est fait ; ton ombre sévère
Ne peut plus m'en défavouer ;
Je sens qu'après ce trait sincère
Il m'est permis de te louer.
C'est à ton cœur irréprochable ;
A ton amitié secourable ,
Que sont dûs les premiers honneurs ;
Et dans la balance des Sages ,
Le prix des plus rares ouvrages
Ne s'estime qu'au poids des mœurs.



Du sel piquant de l'Ironie
Egayant tes instructions ,
A quoi t'a servi ton génie
Qu'à décrier les passions ;
Qu'à peindre notre ame florante
Et telle que dans la tourmente
Un vaisseau par les vents battu ?
Mais nous peignant tels que nous sommes ,
Tu ne ris du vice des hommes
Que pour les rendre à la vertu.

T ij



Qu'à jamais les futures races
 Attentives à tes discours,
 Profitent des riantes graces
 Du Démocrite de nos jours.
 Le Siecle que ta plume honore
 En toi va leur transmettre encore
 Horace, Perse & Juvenal ;
 Plus vif dans leurs propres faillies,
 Et de leurs Graces embellies
 Imitateur original.



Loïn des bassesses plagiaires,
 Ton goût prudemment généreux,
 Ne choisit les mêmes matières
 Qu'afin de mieux lutter contr'eux.
 Mais ton Poëtique courage
 Obtenoit en vain l'avantage,
 Tu n'osois encore t'en flatter ;
 Et méconnoissant ta victoire,
 Tu leur rendois toute la gloire
 Que tu venois de remporter.



Qui du droit sens, de l'élegance,
 Porta des jugemens plus surs ?
 Vous trembliez à sa présence,
 Ouvrages languissans ou durs,
 Sublime faux & puerile,
 De grands mots richesse & stérile,
 Froids ornemens hors de saison,
 Idylle, orgueilleuse ou rustique,
 Tragique enflé, fade comique
 Que n'enfantoit pas la Raison.



Mais Censeur aux autres si rude,
 Pour toi quelle sévérité !
 C'est de ta propre exactitude
 Que naissoit ton autorité.
 D'une veine toujours égale
 Ton courroux éloquent s'exhale
 Contre les écrits inégaux,
 Où le Génie & la Paresse
 Tour à tour nous charme & nous blesse
 Par les beautés & les défauts.



Dans la carrière glorieuse
 Où de l'art nous cherchons le prix ;
 Qu'une lenteur laborieuse
 Polisse ainsi tous nos écrits.
 En vain le fol orgueil nous presse ;
 Effaçons , corrigeons sans cesse ;
 Après le bien cherchons le mieux ;
 C'est aux prix de toutes nos veilles
 Qu'il faut acheter ces merveilles
 Qui doivent plaire à tous les yeux.



A L'OMBRE DE DESPREAUX

Dans la carrière glorieuse
Où de l'art nous cherchons le prix
Qu'avec tant de labeurs
Polite sans nous décevoir
En vain le fol orgueil nous presse
Effaçons le vain renom sans cesse
Après le bien cherchons le mieux

O U V R A G E S

Faits à l'occasion de ceux de
l'Auteur.





ODE
DE MONSIEUR

DE LA FAYE

Gentil-Homme ordinaire de la
Chambre de son
Majesté du ROY.

QUELLE savante mélodie
Enchanter l'esprit
Par le Dieu des vers applaudit.
De l'art elle emporte le prix
Doit favori du Parnasse,
Sous ses doigts la lyre d'Horace,
Vient de rendre de nouveaux sons
Louis la Mort a de la gloire
De voir les filles de mémoire
Admirer en toi leurs leçons.



DE
L'ED
Gentil-H
Ma

QUELLE
Enchanter
Par le Dieu d
De l'art elle e
Doit favori d
Sous ses doigts
Vient de rend
Louis la M o r
De voir les fi
Admirer en



O D E
DE MONSIEUR
DE LA FAYE,

*Gentil-Homme ordinaire de la
Maison du R O Y.*

QUELLE scavante mélodie
 Enchanter l'Helicon surpris !
 Par le Dieu des vers applaudie .
 De l'art elle emporte le prix.
 Docte favori du Parnasse ,
 Sous tes doigts la lyre d'Horace ,
 Vient de rendre de nouveaux sons :
 Jouis la M O R T E de la gloire
 De voir les filles de mémoire
 Admirer en toi leurs leçons,

Des honneurs qu'un Dieu te décerne,
 Laisse murmurer tes rivaux,
 Livre leur troupe subalterne
 Au soin de chercher tes défauts,
 Vains Argus, inutiles veilles!
 Ils pâlisent sur tes merveilles,
 Tourment qui déjà les punit;
 Et contre tes divins chefs-d'œuvres,
 L'Envie avecque ses couleuvres,
 Forme le nœud qui les unit.

Plus Phœbus est pour toi prodigieux
 Plus je la vois tenter d'efforts :
 Contre toi sa jalouse brigade
 Va susciter jusques aux morts,
 Les Homeres & les Virgiles
 Entre mille lauriets tranquilles,
 A sa voix sont presque allarmez :
 Mais elle n'a pû les séduire,
 Ces sçavans maîtres de la lyre
 De tes chants ont été charmez.

En vain sous les traits de Zoïle
 Elle te présente à leurs yeux,
 Et du venin qu'elle distille
 Elle peint ce masque odieux.
 Homere, au beau feu qui t'anime,
 Reconnoît cet esprit sublime
 Dont il anima ses accords :
 Et seulement à ta sagesse
 Pindare qu'adora la Grece
 Méconnoît ses divins transports.



Le premier tu scûs au Portique
 Amener une des neuf Sœurs :
 Calliope à ton gré Stroïque
 Orne tes préceptes de fleurs.
 Ainsi la vérité riante
 Nous persuade & nous enchante
 Sous le charme des fictions,
 Auprès de tes doctes Oracles
 Disparoissent les faux miracles,
 Des Linus & des Amphions.



Est-ce Apollon qui concilie
 Pour toi tant de talents divers ?
 Quel art dans tes Odes allie
 La justesse au faste des vers ?
 Des trésors du Pinde orgueilleuse,
 Marche chaque strophe nombreuse,
 A ses sons entraînant les cœurs :
 Et de nos esprits qu'elle élève
 La sublime Raison acheve
 De rendre tes accords vainqueurs.

1561

Tel qu'un fleuve aux ondes dorées
 Dès sa source majestueux :
 Dans les plus riantes contrées,
 Roule ses flots impétueux :
 Des plaines qu'arrose son onde,
 Il fait dans sa course féconde
 Et la richesse & la beauté.
 Tel paré de graces brillantes
 Fertile esprit tu nous présentes
 L'agrément & l'utilité.

1562

Combien de
 Juges à nous
 Que le faux d
 A notre honte
 Tel usurpa le
 Qui n'eut da
 Qu'une arde
 Que ta Mu
 Tu nous offre
 le flambeau

Oui sans le
 Que sert une
 Qui n'éblouit
 Eternel jouet
 Un Poète au
 Peut étaler la
 Content de b
 Mais celui d
 Dépense aux
 N'en veut qu

Combien de mensonges frivoles
 Jusques à nous sont parvenus,
 Que le faux éclat des paroles
 A notre honte a soutenus?
 Tel usurpa le nom d'Orphée
 Qui n'eut dans sa verve échauffée
 Qu'une aride fécondité.
 Que ta Muse peigne ou décide,
 Tu nous offres toujours pour guide
 Le flambeau de la vérité.

Qui sans le vrai, qui seul doit plaire,
 Que sert une vaine fureur,
 Qui n'éblouit que le vulgaire
 Eternel jouet de l'erreur?
 Un Poète au peuple qu'il trompe
 Peut étaler sa fausse pompe,
 Content de briller à ses yeux:
 Mais celui dont la Poésie
 Dispense aux Héros l'ambrosie,
 N'en veut qu'aux suffrages des Dieux.

Poursuis, chante les destinées
 Qui sont promises à Louis;
 De cent nations mutinées,
 Dis les projets évanouïs:
 Apprends à la dernière race
 De quels foudres il les terrasse,
 Tu le peux sans témérité.
 Tes vers triompheront des âges,
 Apollon met à tes ouvrages
 Le sceau de l'immortalité.



En vain une Cour importune
 De ce Dieu brigue les faveurs:
 Peu jouïssent de la fortune
 D'être avouiez par les neuf Sœurs.
 Deux ou trois qu'avec toi l'on cite
 Auront au delà du Cocyte
 Un nom par elles annobli:
 Le reste, foule méprisée,
 A peine échappe à la risée,
 Qu'il est dans la nuit de l'oubli.





LA LYRE
D'HORACE.

O D E

*De Monsieur ROY, Conseiller
au Châtelet.*

F A V O R A B L E à mon audace,
Descends du sacré côneau
Du docte & galant Horace,
Muse ouvre-moi le tombeau,
J'y vois sa Lyre muette ;
Mais une crainte secrette
M'en laisse à peine approcher.
Les Graces pleurent ses charmes :
Venus l'arrose de larmes,
Et n'ose plus la toucher.



Euripide, ton Cothurne
 Etoit-il moins reveré ?
 Te plains-tu que de ton urne,
 Racine l'ait retiré ?
 Musette de Théocrite,
 Fontenelle t'accrédite,
 T'apprend des sons plus parfaits.
 Lyre qui charmas Mecene,
 Les rivages de la Seine
 Ne t'entendront-ils jamais ?



Un fils d'Apollon s'avance
 Le front couronné de fleurs.
 Venus est-ce sa présence
 Qui déjà suspend tes pleurs ?
 Ministre de tes Oracles
 Dans les plus galants spectacles
 Il fit triompher tes Loix :
 Tu prends, aimable Déesse,
 Cette Lyre enchanteresse
 Que tu places sous ses doigts.

Qu'en



Qu'en les main
 si volent les
 d'une jeune B
 entends les rend
 Tu lui ris, fils d
 Tu l'entends qui
 le culte de tes
 que vois-je ? ta
 la jeune Hébe
 le Nectar des m

Muses l'autre
 mais emprunta
 et des Vers l'h
 Nous infmuoir
 L'ame d'un beau
 La MOTTIE a
 tend le droit
 Je vois les ver
 Dans les rimes
 Se présenter
 Tom. II.

Qu'en ses mains elle est légère !
 Ici volent les plaisirs :
 Là d'une jeune Bergere
 J'entends les tendres soupirs.
 Tu lui ris, fils de Semele :
 Tu l'entends qui nous appelle
 Au culte de tes Autels,
 Que vois-je ? tandis qu'il chante,
 La jeune Hébé lui présente
 Le Nectar des immortels.



Muses l'autelère sagesse
 Jadis emprunta vos voix,
 Et des Vers l'heureuse Adresse
 Nous insinuoit ses loix.
 L'ame d'un beau feu faisie
 La MORTTE à la Poësie
 Rend le droit d'orner les mœurs.
 Je vois les vertus parées
 Dans ses rimes épurées
 Se présenter à nos cœurs.



*L'Ode
à Af-
trée,* * Je vois Astrée attentive
A ses tons harmonieux ;
Viens aimable fugitive,
Viens qu'il te fixe en ces lieux.
Quel divin flambeau l'éclaire ?
Mortel il fonde un mystère
Impénétrable aux humains,
*L'Ode
de l'Hé-
me.* L'homme *, secret labyrinthe,
Dont l'antiquité s'est plainte
D'ignorer tous les chemins.



*L'Ode
à l'A-
cadémie* * Ces mortels dont le suffrage
Donne l'immortalité,
La trouvent dans son ouvrage
Où leur nom est si vanté.
Oui, le Dieu de l'Eloquence
Se voit avec complaisance
Dans ces tableaux précieux.
Cher la M O T T E quel trophée !
Après moins de gloire Orphée
A placé sa Lyre aux Cieux.



Quelle route ta main s'ouvre,
 Quels agréables sentiers !
 Au Parnasse elle découvre
 De nouveaux plans de lauriers.
 Une Ode fait une histoire :
 Louis, pour peindre ta gloire
 Il peint le devoir * d'un Roy.
 Louange encor moins commune :
 Il fait rougir la fortune
 De t'avoir manqué de foy.

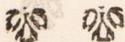
*Ode du
 Devoir.*



* Vous dont le juste suffrage
 L'a couronné tant de fois,
 Son éloge est un hommage
 Que je rends à votre choix.
 Lui seul me donne des aîles ;
 Il veut que les grands modèles
 Ne nous désespèrent pas.
 Vous le placez près d'Horace ;
 Justifiez mon audace,
 D'oser marcher sur ses pas.

*Ode de
 l'Emu-
 lation.*

V ij





AD SERENISSIMUM
BURGUNDIÆ

DUCEM.

ODE.

MENTEM fatidicam gerens,
 Vati prome novum Calliope Melos!
 Tritis callibus Orphei,
 Vivens ingredior pallida Tartara:
 Monstra, Diva, Viam! sonos
 Ad dulces citharæ, non penetrabilem
 Pervadam incolumis domum,
 Et rarus stygium pandet iter lyra.
 Tum captus modulamino,
 Umbris cum levibus Cerberus, injium
 Expugnari Erebum finet.

Tango Tartarei littora gurgitis :
 Vectorem intueor senem.
 Hæus ! ferrugineam flecte , Caron , ratem ,

Nec mitescere nescius ,
 Pro nauulo , modulos accipe barbati :

Actum est : cantibus applicans
 Aures , sponte trabem porritor admovet :

Quanquam ex oppositâ ferox
 Alecto fluvii margine perfurit.

Jam remis lacus æstuat ,
 Furvi jamque Jovis limina contigi.

Mutis hîc populis præest
 Regnator tetricus , proxima conjugî ,
 Matris deliciae breves ,

Nunc desiderium , Persephone affidet .

Regis jussa satellites
 (Detestata cohors) expediunt , Fames ,

Desperatio livida ,
 Bellum mortiferum , mentis inops Furor .
 Densis Tænara civibus

Hæ pestes cumulant, sollicitæ ducis
Torvi querere gratiam.

Passis aspicio Tartara postibus.
Qui planctus loca personant !

Pœnas mille aperit carnifices rogos.

Hic tortus volucris rotâ

Ixion, memoris ludibrium Jovis,

Flammæ perfidiam luit.

Hic præbet Tytius pectora Vulturi

Æternas avido dapes.

Fundunt inde cavis flumina doliis

Ægypti rabidæ nurus,

Qua tinxere manus sanguine conjugum,

Ob vanos Danaï merus.

Saxum parte aliâ, per juga lubrica

Attollit revolubile

Nequicquam Æolides, non sine anhelitu

Illic improba Tantalî

Undis assiduè deseritur sitis

Irritata fugacibus.

Pœnarum facies lumina detinet,

Quamvis incutiat metum.

Ast urgere gradum me jubet Æacus.

Obscuræ socius viæ.

Haud incognita spectacula præteri,

Huc huc verte oculos, ait,

Scena inter tenebras utilior patet.

Subterranea carceris

Spectans antra, time, debita quæ manent

Vates supplicia improbos!

Pœnas primo aditu terditus horreo

Vatum, qui satyræ reas

Olim reddiderant Aonidas, libris.

In lucem veritatem datis.

Agmen fronte minax Archilochus præit.

Nervos dira phalanx rapit,

Aptavit propriâ quos Nemesis manu:

Olli non h biles vibrant

Semper tela novo felle madentia,

Infani! in capitis grave

Vibrantum exitium mox redeuntia.

Vincitorum strepitum audio.

Centum hinc turba nocens compedibus gemit

Quæ turpe immerito scelus

Illevit minio, & fecit amabile.

En lenociniis cohors

Pravis docta animos ludere Principium.

Loris, blandiloquum genus,

Tundens Tisiphone, crimina vindicat

Quis recti indiderant notam.

Plebs lauru immeritâ vile nitens caput

Occurrit plagiaria.

Sacri infame, viros, opprobrium jugi,

Et servum excruciat pecus

Dignis suppliciiis ars sua carnifex.

Hos, post fata etiam, impotens

Scribendi rabies carminis incitat,

Quod Lethe citò deleat,

Quod Censura obeli figat acumine.

Agnosco trepidantium

Vatum concilia, & degeneres merus.

Ollis invida mens fuit
Palmarum omne genus præripere æmulis :
Nunc curis dolor anxios
Urit perpetuis, dum quoque somnia
Sertis implicitum novis
Rivalem objiçiant. Ad sonitum mea
Pallent invidiâ lyræ,
Argutæque fides pectora lancinant.

Sed me tecta Nocentium,
Longumque Eumenidum detinuit specus.
Jussus verto gradum, piæ
Quæ sedes placido gurgite prænatat
Fœlix Elifii latex.
Ignorata mihi sydera fulgurant,
Et Floræ per agros novæ
Colludens Zephirus casta dat oscula.
Vidi ut pacificas domos ;
Cocyti gelidum pectus imagine
Primos deposuit metus.
Hinc & livor abest, & timor inquires

Ne duro Lachesis fecerit
 Immatura iterum flamina forfice.
 Opratis placidè fruens,
 Frontem quisque aperit lætitiæ indicem.
 Hinc absunt querimonix,
 Infomnis metus, & vota furentia.

Hæc soli peragrant juga,
 Qui desiderium flebile Principes
 Liquerunt populis, sui:
 Quæ victis aliis, se quoque, nobilitate
 Vicerunt tolerantia:
 Qui leges sceleri, frænæque litibus
 Astra dare præside,
 Qui fastu in medio subdere comiter
 Norunt corda clientium:
 Exemplo erudiens progeniem Pater,
 Et casta Uxor, & obsequens,
 Et Natus patriis dignus amoribus,
 Vatesque haud veriti palam
 Virtutem egregiis tollere honoribus.

Bea
 Dicit
 Vascisque
 Porci
 In queis, fila
 Aptan
 Vos, ô Terri
 Ut fel
 Et fas Elisiis
 Culpa
 Servans officii
 Dum
 in tunc Eliis
 Auris
 Caprate indeco
 Virtus
 Foco quid spec
 Mores
 Dumtaxat virid
 Quæ
 Mimos, capè
 Plecti
 Illos retrulerit

Ditis janua clauditur,
Vanescitque oculis Orcus: ut avolat
Portâ somnium eburneâ.
In queis, fila lyræ pollice tinnula
Aptaram, tetigi loca!
Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat
Ut felicia vallibus
Sit fas Elisiis ducere sacula,
Culpæ vincula rampite!
Servans officii pectus, & innocens,
Dum castos agitat dies,
Jam tunc Elisii gaudia præcipit.
Auris at popularibus
Captare indecorem parcite gloriam.
Virtus sit pretium sibi.
Fueo quid species proderit illita:
Mores innocuos manet
Duntaxat viridans Elysi nemus.
Quæsitore scelerum sagax
Minos, sæpè Deos, ludicra Numina,
Plectit, stulta polo licet
Illos rettulerit plebis Opinio.

Horres cæca pericula,
 Delphini soboles, te positum gradu
 Dum circumspicis arduo.
 Hæredem solii Gallica proxime
 Te spectant diademata,
 Et prudens animos nil tumidos geris,
 Quamvis imperio pares.
 Musæ dona favens excipe supplicis:
 Vivis illa coloribus
 Virtutem studuit pingere, quam colis,
 Præceprix sapientia.
 Quod si nostra bonus carmina respicis
 Virtutem modulantia;
 A virtute venit carminibus favor.

THOM. MARIA DES ANTONS.
 Societatis JESU.



317

AD CLARIS. VIRUM
BERNARDUM
FONTANELLUM
ÆMULATIO.
O D E.

Servire tader: cedit, cedit,
Antiqua longis sæcula phonoribus
Jactata; nunc doctõs Maronum
Vincere Maronidumque cantus
Impellit ardor. Non Clymæcia
Terrere proles, aut temerarius
Junonis Ixion amator
Præcipiti valeant ruinâ:

Vulgus profanum spernere callidus
 Me rollam in auras, nec gelidus stupor
 Prudenter audacem, jugumque
 Ferre diu indocilem tenebit.

Quot Roma summos, Græcia quot tulit
 Fœcunda vates! Hi Sophiæ abditos
 Cæpère divinosque Veri
 Carminibus referare fontes.
 At clarus Auroram insequitur dies.
 Palmæ cupido nobilis excitet
 Adhuc recentes, nosque limo
 Fas simili memiaisse cretos.

Nam thura fœctis, unde meum genus,
 Offerre Divis quis furor imperat,
 Aut error? In me artus eisdem
 Mens eadem regit atque virtus.
 An parca nobis, quod dedit his, negat
 Natura! Nostris prodiga patribus
 Mater novercalemne sumpfit
 In miseros animum nepotes?

Injuriosis lædimus optimam
Probris parentem, qua tacitos finis

Nobis revelavit, suosque

Explicuit sine nube vultus.

Olim in latenti corpore spiritus

Ignarus hospes vixit, & artium

Erravit incertus, diuque

Fraudibus implicitus dolbis.

Sed jam recurrens non dubio intimos

Sanguis canales ordine permeat:

Jam molis ar cana recessus

Mille modis patuere miris.

Fortuna dum nos impavidos rapit,

Dum Marte læro sub juga mittimus

Gentes triumphatas, quot alto

Addimus nova vincla Nereo?

Orbis remoti littus ad ultimum,

Per saxa nautas duxit amans poli

Magnes; & ausis terruerunt

Sole alio populos calentes.

Cælo, secundis subsidiis, iter
 Tentare gaudens æthera transvolat
 Mortalis, astrorumque cursus
 Luminibus videt irretortis.
 Vitro fideli mens vaga lucidas
 Metitur arces, ægraque sidera
 Deducit in terras olympo,
 Thessalicis melior susurris.
 Ergone varum flexanimam iuvat
 Cessisse laudem sponte prioribus,
 Et ferre victores triumphum
 Opprobrio patimur minorum?
 Non sic: inanis nec prohibet pudor.
 Certare pulchrum est: multus adhuc lepos
 Restat; ministrabunt & ipsi,
 Quis meliùs superentur, arma.
 Aurum profundis è penetralibus
 Fodere, nostræ quod poliant manus,
 Spinasque valserunt relictis

Floribus.

Floribus. Assiduus magistris
Calcata primùm discipulus sequor
Vestigia: horum me vitia admonent
Dotesque, dormitansque cogit
Mæonius vigilare cyncus.

At vos, inertes quos malè decipit,
Quos & volentes præcipitat favor;
Frustra laboretis venenum
Spargere, Pieridamque doctos
In me malignis seditionibus
Movere alumnos. Non ego Zoilus
Vatemque dictatosque Musis
Aggredior lacerare versus.
Cantata Flacco prælia barbitos
Pindi sub altis ingeminans jugis,
Hortatur antiquis sedentes
Frontibus eripuisse lauros.

Hos tollis ignes? funditus ars perit.
Ardor Poëtas æmulus & Duces

Formate novit: quique sacris
 Fontibus, aut Heliconis oris
 Longè, impotentem me fatear libens,
 Æstu superbo nunc feror ebruius.
 Me me Malherbæo secundum
 Perpetuis vehet aura pennis.

Tu, nuda furo quem Ratio regit,
 Insare dulces seu calamos juvat,
 Seu verba, FONTANELLE, mutis
 Manibus ingeniosus addis,
 Dum dente vulgus nos petit invido,
 Adlis benignus. Qui veneres novas
 Gallis iniquus jam requirit,
 Ille tuos adeat libellos.

ROBERTUS RAULD.
 Societatis Jesu.



AD ILLUSTRISSIMUM
 ABBATEM
 BIGNONIUM.

O D E.

QUIS mentem attonitam rapit !
 Hunc simplex facili fronte Modestia
 Fulcit, fida comes viæ:
 Pallas dat sociam se lateri, virum
 Custos Mercurialium:
 Visu palluit, & præcipites gradus
 Ignorantia rettulit:
 Illum pone subit torva Scientia,
 Quam multa insequitur charis
 Mirum! non solitis tincta leporibus.
 Nil jam ludimur, his patet
 Signis BIGNONIUS, natus amabiles
 Musis jungere Grantias.

Tu fac grandiloquum : tu temerarios

In cantus animum rege.

Te ductore, tuis culta laboribus

Parnassi peragro juga.

Hic Regina preest qua Dea machinis

Quot miracula parturit !

Quod naturæ obices dædala proruit !

Huic Juno, & Thetis impotens,

Vulcanique furor parer, & Æoli.

Sellatis laquearibus

Scrutatrix oculos applicat Uranis,

Miraturque vias poli,

Et lustrat vaga vestigia siderum.

Quæ solis jubari, obice

Quondam interposito lucem adimet dies,

Quæ momenta renuntiat ;

Astrorumque situs servat, & ordinem,

Æternasque vices canit.

Convexas Superùm, parte aliâ, domos

Describit radio levi,

Immensaque soli jugera circino

Metitur Geometria.

Hac præferre facem docta Sororibus

Gressus ancipites regit.

Hâc lucente, nitet splendida veritas,

Fallax cedit Opinio.

Germanâ melior, certius Algebra

Veri tentat iter novum,

Et signat, magicis usâ notis, viam,

Quæ raro teritur pede,

Quantumvis merita laude superbiat.

Nequicquam in latebris amat

Vulgares oculos fallere veritas;

Illam prosequitur sagax,

Et pressam nebulis nudat inanibus.

Invitamque licet, suis.

Responsis adigit prodere se Deam.

Curas in tenui magis

Impendit studio, non minus utiles,

Subtili Dea forfice

Quæ fibras referat corporis intimas,
 Hic mens hospes ubi exulat,
 Et vincta innumeris compedibus gemit.

Radens multiplicem alveum
 Mæandri variis flexibus invii

Quà rimarur inter, sequar.
 Ignorare domum quam colis, ingeni
 Turpe est indicium levis.

Proh! quanta invalidis artubus incubant

Dirarum agmina Febrium!

Quæ præbebit opem planta salubribus

Succis, vi medicâ efficax!

Obtutu assiduo scire potentiam

Herbarum satagit Dea,

Quas docto in calathis pollice colligit,

Ægrorum miserans vices

Fœcundam illa supremi Artificis manum,

Mirata in minimis, colit.

Olli diva soror suppetias venit,

Quæ fornace cucurbitas

Urit suppositâ & vix penetrabilem
 Naturâ ingreditur sanum.
 Pervadens penitus, primâ in origine
 Veram Fossilium indolem,
 Spirantum genus, & principia abdita
 Perquirit vegetantium;
 Miscetque arbitrio & semina separat.

Phœbæ date Virgines
 Certam fatidicis carminibus fidem!
 Vestris nam studiis, nova
 Lux orbi veniet, splendor & artibus!
 Per vos lenta terit Charon
 Ad ripas stigiî fluminis oria!
 Sistunt præcipites fugam.
 Anni, fila secat parcîus Atropos,
 Et majus superest colû
 Pensum lanificâ, quod, Lachesis trahat.





AD. CLAR. DOM.

H. DE LA MOTTE.

POST tot sæcla, refers doctas interpres Athenas,

Et Latiam Euterpen Gallica verba docces.

Alta canis? Sonat immenso tibi Pindarus ore:

Mollia? Dat faciles Teïa Musa modos.

Per te Nostratem miratur Gallia Flaccum,

Cui, non inferior, diceris ire comes.

Credo equidem, ipse tibi cytharam donavit habendam:

Invidiâ major tu mihi trade tuam.

Te puras Flacci veneres, modulofque secutum,

Ipse sequar, posthac tu mihi Flaccus eris.

THOM. MARIA DES ANTONS
Societatis Jesu.





PRUDENTIA
LUDOVICI MAGNI

UTRÂQUE FORTUNÂ

MAJOR.

O D E.

O Pura fuci castaque Veritas,
Et sola gratis docta coloribus
Vestire laudes, nunc te olympo

Musa vocat: L O D O I C U S aure
Vates iniquâ, te sine, respuit.

Dic quos severus non fugiat pudor

Audire cantus, nec recuset

Blanditiis inimica virtus.

Jam prima Regnum, finibus additis,
 Extendit atas; ultor & hostium

Vindex amicorum, timendus

Per populos juvenis ruebat.

Hinc monstra multo vulnere saucia

Damnavit umbris; moxque resurgere

Artes, triumphatque jussit

Fluctibus imperitare classes.

At non imago splendidior viros

Prudente nixos judicio movet;

Lavâque secretos remotâ

Inspiciunt animi recessus.

Nostros inanis dum species rapit

Sensus, tropæis inclyta Gallicis

Celata virtus LUDOVICI,

Et propriæ latuère dotes.

Sic quemque justo pondere nescia

Librare, fortis mens sequitur vices,

Figitque leges, aut refigit

Arbitrio levioris auræ.

Exempla feris magna neporibus
 Depræliantes, nobile par, Duces
 Arbella, inundantesque campis
 Sanguine Romuleo Philippi
 Videre: felix ni tegeret tamen
 Utrumque laurus, fors temerarium
 Possint Alexandrum, & rebellem
 Dicere Juliadem minores.

 Recti tenaces, maxime Principum,
 Successus anceps non animos regit,
 Tuasque virtutes amamus
 Posthabitis coluisse gestis.
 Verenda quamvis pompa premat latus,
 Mens frontis ignes temperat ardua,
 Te quærit in te; nempe fatis
 Altior hîc, LODOICE, regnas.
 Vicisti inanes invidiæ minas:
 Sed colla postquam subdita pertinax
 Demisit hostis, sponte cessas
 Vincere pacificator orbis.

Lauros paratas negligis, & tuos
 Curfus refrænans, insolito domas
 Temet triumpho, tunc carentes
 Cæde, ratus meruisse palmas.
 Sic cultor æqui, dum trahit impetus
 Ultrà superbus, limitibus sacris
 Hæres, & objectis repressa
 Molibus ira gravis quiescit.
 At Numen, alto pectore quod colis,
 Exemplar ingens ut LOBOIX palam
 Totus pateret, temperare
 Debuerat tibi lata duris.
 Juris supremi semper amans Deus,
 Priscis amicam consiliis manum
 Subdixit, humanæque fortis
 Te voluit meminisse . . . Centum
 Miles triumphis fervidus ad novos
 Ibat triumphos: ô dubias vices
 Fortunæ aberrantis! maligno
 Deseruit pede lava Gallos.

LUDOVICI MAGNI 333

Quandam insolenti militiae negat
Favere: pennas jam celeres quatit,
Fugamque detestata, rursus

Quò revocas, LODOICE, tendit
Vidit piantem ritè suum scelus

Hispana nostro Marte ferocior
Pubes; redonavitque fufis

Hostibus illa redux pavorem.
Tu summe Regum tutor & arbiter,

Quo jactat uno tot LODOIX suas
Auctore virtutes, favorem

Perge novis cumulare donis.
Utrique per te Rex animos pares

Fato probavit: semper ades bonus,
Et rebus adversis tuere

Impavidum, facilem secundis.

ROBERTUS RAULD,
Societatis Jesu.



APPROBATION.

J Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre ; *Odes de M. de la Motte, avec un Discours sur la Poësie en general, & sur l'Ode en particulier*, J'ai trouvé dans cet Ouvrage deux choses qui vont rarement ensemble, la solidité du raisonnement jointes aux plus grandes beautez de la Poësie. Fait à Paris ce 15. Decembre 1708.

Signé, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre cher & bien amé le Sieur DE LA MOTTE, Nous

2

ayant fait exposer qu'il désireroit faire imprimer plusieurs Ouvrages de sa composition intituléz, *Oeuvres en Prose & en Vers*, & donner au public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Sieur de la Motte de faire imprimer lesdites *Oeuvres en Prose & en Vers*, en telle forme, marges, caracteres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de dix années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdites *Oeuvres en Prose & en Vers*, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre impression en langue Latine, langue Grecque, langue Hebreux ou autrement, sans le consentement par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à

peine de confiscation des Exemplaires contre-faits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression desdites *Oeuvres en Prose & en Vers* sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs: en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain; Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages

Ouvrages soit
& qu'aux copie
mez & feau
soit ajouré co
dons au premie
faire pour l'e
requis & nece
permission, &
ro. Charre-N
traies. Car
Versailles le
tembre l'an
& de notre R
le Roy en lo

J'ai cede
De Puis pour
l'Iliade, suiv
Fait à Paris
treize. H

Registre pro
Houdars de la
N^o. 3. de la
Imprimeurs,
ment aux lie
da 13. An
mil sept cent

Sign
Tom. 1

2

Ouvrages soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro Charre-Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxiëme jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens treize, & de notre Règne le soixante-onziëme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, FOUQUET.

J'ai cédé le present Privilege au sieur Du-Puis pour mon Recueil d'Odes, & pour l'Iliade, suivant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce six Decembre mil sept cent treize. Houdart de la Motte.

Registré le présent Privilege & la Cassion du sieur Houdart de la Motte cy contre, sur le Livre N^o. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, N^o. 770. page 685. conformément aux Réglemens, & notamment à l'arrest du 13. Aoust 1703. A Paris ce 6. Decembre mil sept cent treize.

Signé, ROBUSTEL, Syndic.

Tom. I I.

Y



TABLE

Des Odes & autres Ouvrages
contenus dans ce second
Volume.

DISCOURS.

REMERCIEMENT à Messieurs de l'Académie Française. Fol.	3
L'Incertitude de l'avenir est un bien qui n'est pas assez connu.	19
Discours sur le même sujet.	30
* Réponse à la onzième Réflexion de Mon- sieur Despreaux sur Longin.	43
Rien ne rend l'homme plus véritablement grand que la crainte de Dieu.	58

O D E S.

Le Roy Protecteur des Sciences & des beaux
Arts. 79

deser aux Enfi
de Bourgogne.
L'Emulation,
L'Emulation,
Monseigneur
La Vanité, à M.
La Réputation,
La Colere.
Le Gout, à S. A.
du Maine.
La Nouveauté,
Strasbourg.
L'Amour propre,
soiffons.
L'Amour, à M.
lin.
L'Ordre du M.
Julie, à Mon.
les Vaux.
Themis.
La Louange, à
martin.
L'Orgueil Poëtiq.
à Avranches.
L'Avengement.
L'Abus de la
mine.
L'Eloquence,
de Polignac.

<i>Descente aux Enfers</i> , à Monseigneur le Duc de Bourgogne.	86
<i>L'Emulation</i> , à Monsieur de Fontenelle.	95
<i>L'Entouffasme</i> , à Son Altesse Serenissime Monseigneur le Prince de Conty.	101
<i>La Variété</i> , à Monsieur Despreaux.	112
<i>La Réputation</i> , à Monsieur Saurin.	119
<i>La Colere.</i>	125
<i>Le Goût</i> , à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.	129
<i>La Nouveauté</i> , à Monseigneur l'Evêque de Strasbourg.	135
<i>L'Amour propre</i> , à Monseigneur l'Evêque de Soissons.	141
<i>L'Amour</i> , à Monseigneur le Duc de Coiffin.	148
<i>L'Ombre du Marquis de Roquelaure.</i>	155
<i>Thalie</i> , à Monsieur de C***.	160
<i>Les Vœux.</i>	168
<i>Themis.</i>	170
<i>La Louange</i> , à Monsieur l'Abbé de Caumartin.	175
<i>L'Orgueil Poétique</i> , à Monseigneur l'Evêque d'Avranches.	181
<i>L'Aveuglement.</i>	187
<i>L'Abus de la Poësie</i> , au R. P. Tourne- mine.	195
* <i>L'Eloquence</i> , à Monseigneur le Cardinal de Polignac.	201

* *Le Zèle de la Religion*, au Roy. 208

ODES ANACREONTIQUES.

La Solitude.	217
Les Maîtres.	219
Les Amours de Jupiter.	222
Erato & Terpsichore.	226
Malice de l'Amour.	229
Les Talents.	232
La Raison & l'Amour.	234
Les Fleches de l'Amour.	236
Le plaisir d'Instruire.	239
Le Vase.	241
Jouste des Amours.	243
Le nouvel Anacréon.	246
Le Festin.	248
L'Or.	250
Perte du Luth d'Anacréon.	252
* La Louange & la Critique.	254

Odes Traduites ou imitées d'Horace.

<i>Ode à Monsieur Dacier.</i>	259
A Mécenas.	263
Sur la Chute d'un Arbre.	266
A Bacchus.	269
Aux Romains.	272
A Melpomene.	276

Prediction de
A les amis.
A Delius.
A Mercure.
A l'Ombre de

Orages fait

Ode de M

teur

La Lyre d'H

teur.

Ad Serenissim

Ad Claris. v

Emulatio.

Ad Illustrissim

Ad Clar. de

Prudentia L

major.

Fin de la

Les arti
étoile, o
Edition.

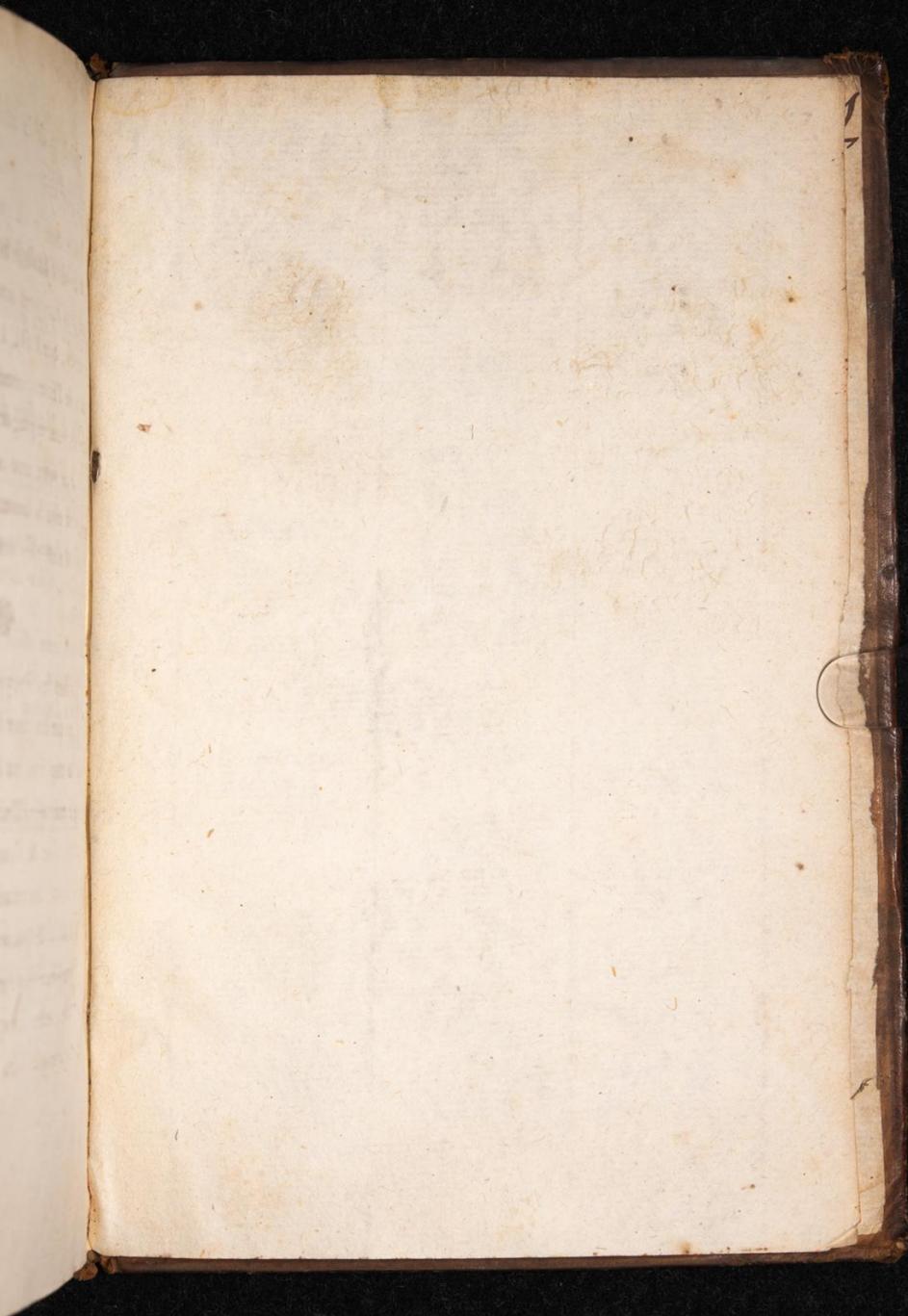
Prédiction de la ruine de Troye.	277
A ses amis.	280
A Delius.	282
A Mercure.	285
A l'Ombre de Despreaux.	289

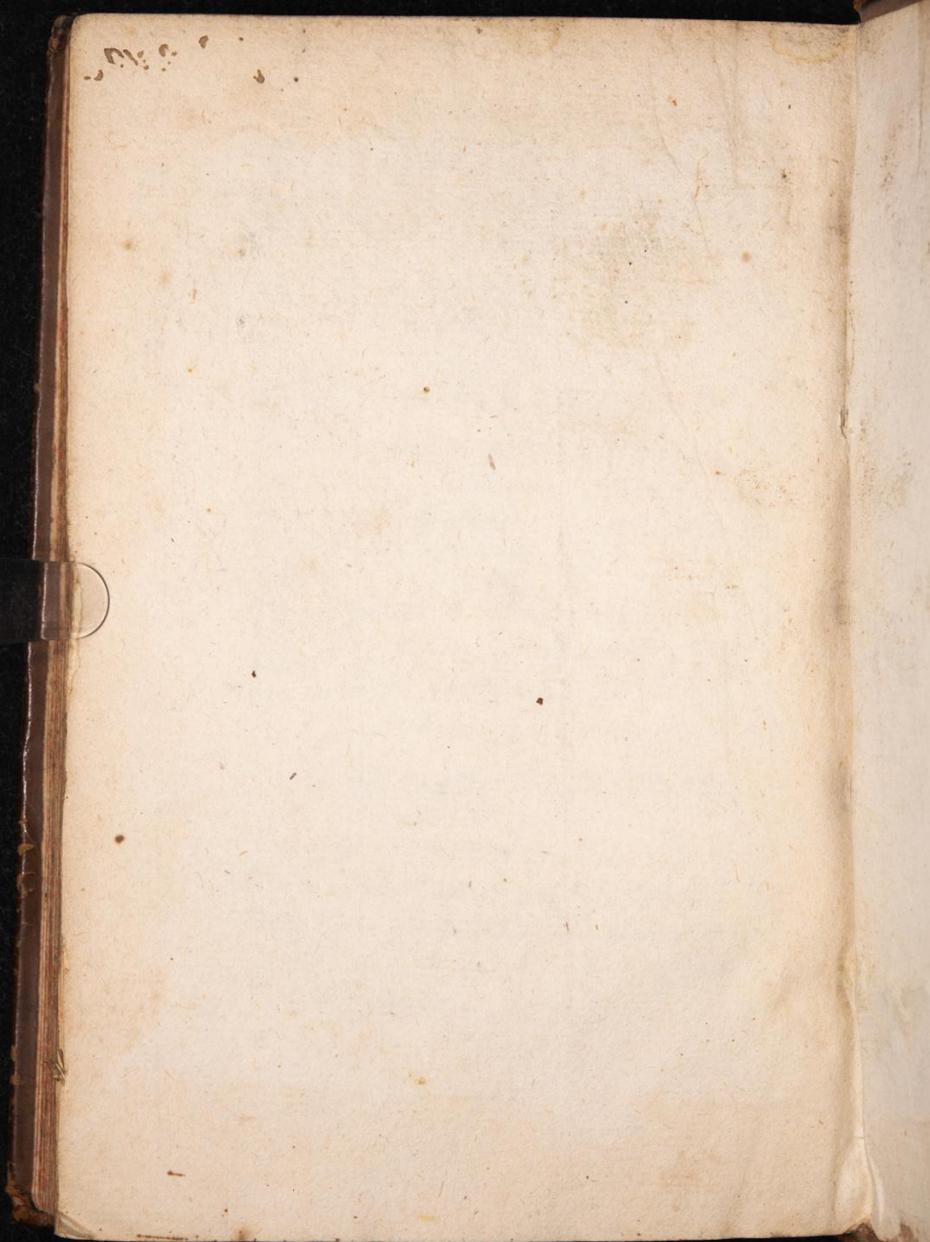
*Ouvrages faits à l'occasion de ceux de
l'Auteur.*

Ode de Monsieur de la Faye , à l'Au- teur	297
La Lyre d'Horace, Ode de M. Roy à l'Au- teur.	303
<i>Ad Serenissimum Burgundia ducem.</i>	308
<i>Ad Claris. virum Bernardum Fontanellum , Amulario.</i>	317
<i>Ad illustrissimum Abbatem Bignonium.</i>	323
<i>Ad Clar. dom. H. de la Motte.</i>	328
<i>Prudentia Ludovici Magni utraque fortunâ major.</i>	329

Fin de la Table du second Volume.

Les articles qui sont précédés d'une
étoile, ont été augmentez dans cette
Edition.





7C 2vol

76

MBL 001752

